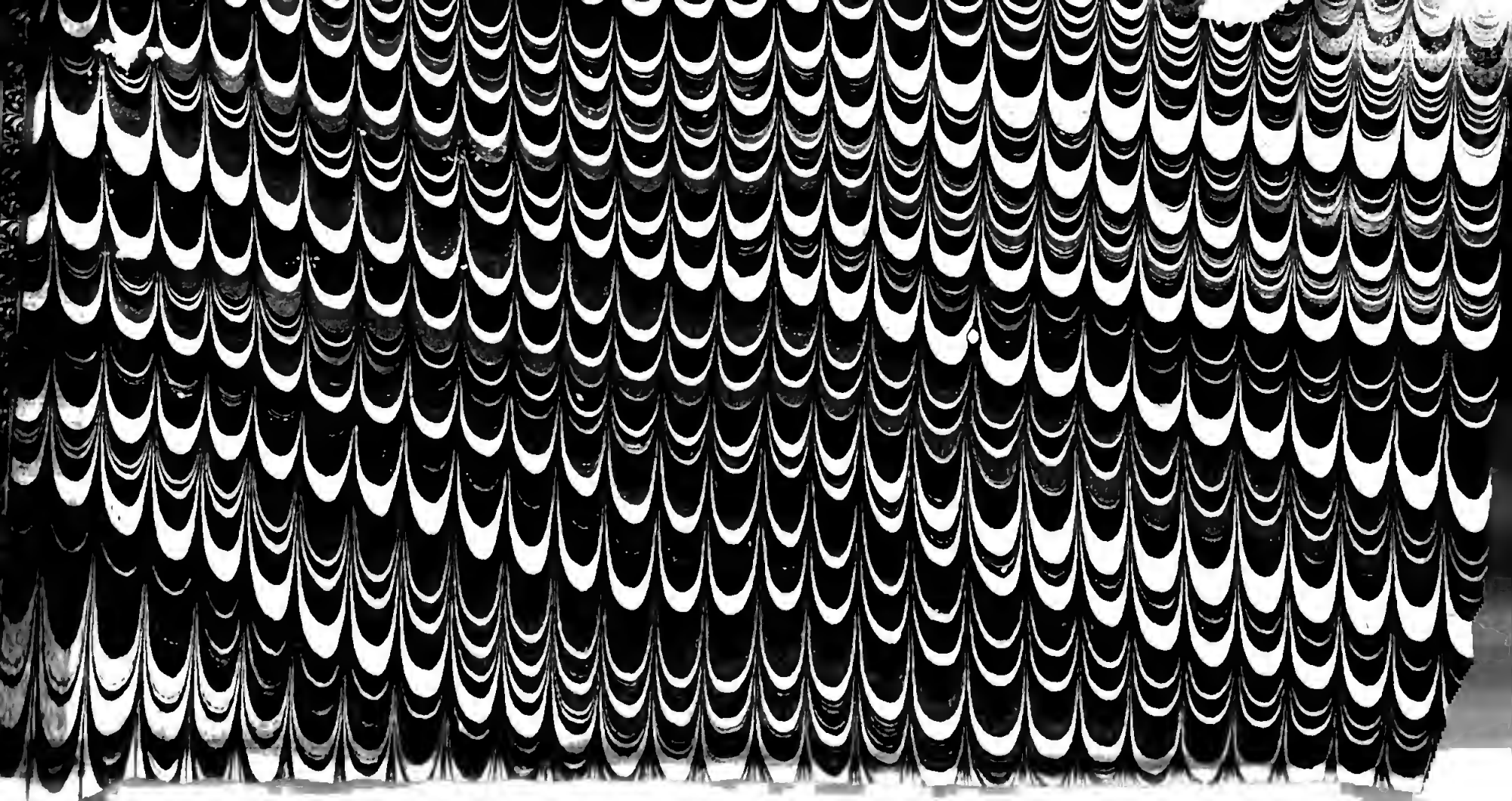
NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
III
32/9
VITTORIO EM. III
NAPOLI



HISOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ

TOME II.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ, *SURNOMMÉ* LE GARÇON DE BONNE HUMEUR, *TIRÉE DE L'ESPAGNOL.*

Par Monsieur LE SAGE.

TOME II. PREMIERE PARTIE.

A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Fondo Doria
III. 32 (2
961519

TABLE

DES CHAPITRES
contenus en la premiere
Partie du ſecond
Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *DE ce que fit Eſtevanille étant de retour à Salamanque ; du ſervice important qu'il rendit à ſon ami Vanegas ; & par quel hazard il apprit des nouvelles de la Segnora Dalfa, & de la Coquette Bernardina.* Page 1

CHAP. II. *Du funeſte accident qui arriva trois mois après, au Palais Epiſcopal ; du change-*

ment qu'il y produiſit, & du parti que prit Eſtevanille par le conſeil de Vanegas. 13

CHAP. III. *De la converſation particuliere que Maître Damien eut avec ſon Neveu.* 21

CHAP. IV. *De l'arrivée de Gonzalez à Madrid. Quel perſonne il rencontra dans l'Hôtellerie où il alla loger, & de l'entretien qu'ils eurent enſemble.* 29

CHAP. V. *Avec quels Cavaliers Gonzalez ſoupa ce ſoir-là, & du démêlé qu'il eut avec un des Convives.* 58

CHAP. VI. *Gonzalez veut aller au lever du Roy; mais il rencontre Dom Enrique de Bolagnos ſon ancien Maître, qui l'emmene chez lui. De la réception que ce Cavalier lui fit, & du nouveau Regiſtre qu'il lui montra.* 69

CHAP. VII. *Qui étoient ces deux*

Cavaliers, & ce qui les amenoit chez le Seigneur de Bolagnos. 82

CHAP. VIII. *Du grand évenement qui arriva peu de temps après à la Cour; des changemens dont il fut ſuivi, & de la ſéparation d'Eſtevanille & de Dom Ramirez.* 90

CHAP. IX. *De la nouvelle connoiſſance que fit Eſtevanille.* 95

Hiſtoire de Dom Marcos de Girafa. 97

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *QUels étoient les amuſemens ordinaires d'Eſtevanille à Madrid.* 155

CHAP. II. *Par quel hazard & dans quel état Eſtevanille retrouva Bernardina. De la con-*

verſation qu'ils eurent enſemble, & quelles furent les ſuites de cet entretien. 170

CHAP. III. *Eſtevanille ſe met à débiter ſa Pommade & ſon Eau. Il gagne beaucoup & devient avare à meſure qu'il s'enrichit.* 193

CHAP. IV. *Où l'on verra un étrange revers de fortune, & un déplorable état de la malice humaine.* 213

Fin de la Table de la premiere Partie du Tome ſecond.

HISTOIRE

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que fit Eſtevanille étant de retour à Salamanque ; du ſervice important qu'il rendit à ſon ami Vanegas ; & par quel hazard il apprit des nouvelles de la Segnora Dalfa, & de la coquette Bernardina.

QUAND je quittai le ſéjour de Salamanque, ſi quelqu'un m'eût prédit qu'on m'y verroit revenir en

meilleure poſture au bout de ſix à ſept ans, je me ſerois moqué de lui & de ſa prédiction ; & pourtant il ne m'auroit dit que la verité. J'étois Secretaire d'un Seigneur qui m'aimoit, & commenſal de l'Evêché, ſur un autre pied qu'auparavant ; car je ne mangeois plus avec la livrée ; j'avois, comme les Aumôniers, les Ecuyers, les Gentilshommes, & les Valets-de-chambre, mon couvert à la table du Majordome, laquelle étoit auſſi-bien ſervie que celle de Monſeigneur.

Vanegas fut la premiere perſonne que j'allai voir. Je le retrouvai dans le même état où je l'avois laiſſé, c'eſt-à-dire, Chantre de la Cathedrale. Après nous être tous deux cordialement embraſſés, il conſidera mon habillement, qui étoit des plus pro-

pres, & remarquant que j'avois une assez belle épée au côté, des bas de soye, du linge fin, & un chapeau de castor, il ouvrit de grands yeux, & faisant paroître une extrême surprise, il me demanda si j'avois fait fortune depuis notre séparation. Là-dessus je lui rendis compte de mon voyage d'Italie, & l'instruisis de ma situation presente. Il m'en fit compliment de l'abondance du cœur : courage, mon ami, me dit-il, je vous vois en train de vous avancer. Vous avez attaché votre sort à celui de Don Christoval de Gaviria, qui est un Seigneur accompli. Un établissement solide ne peut manquer d'être le prix de votre attachement. Je suis charmé que la fortune vous soit si favorable.

Et vous, lui dis-je, Seigneur Vanegas, êtes-vous toujours

Chantre ? Il me ſemble qu'un Eccleſiaſtique de votre mérite eſt en droit de prétendre aux dignités ; ne vous êtes-vous donné aucun mouvement pour parvenir dans votre Egliſe à une place plus élevée ? Non, me répondit-il ; je ne reſſemble point à la plûpart des Prêtres, qui paſſent leur vie à courir des Benefices, ſans qu'ils ſoient jamais contens de ce qu'ils ont. Je ne ſuis, graces au Ciel, ni avare ni ambitieux ; ſatisfait de mon poſte, tout mauvais qu'il eſt, je ne fais pas la moindre démarche pour en avoir un meilleur. Je vous dirai plus : Il vaque actuellement dans notre Chapitre, par la mort du Licentié Baptiſte Leon, une Prébende à la nomination de l'Evêque, & à laquelle je pourrois aſpirer ; mais comme il faudroit pour l'obte-

nir, me donner la peine de chercher des amis auprès du Prélat, & faire des pas qui ne conviennent point à mon humeur, j'aime mieux y renoncer de bonne grace. Après tout, ajoura-t-il, j'ai de quoi vivre ſobrement, & cela doit ſuffire à un Eccleſiaſtique.

J'admirai la moderation & le bon caractere de Vanegas, & j'applaudis à ſes ſentimens, ſans lui témoigner le moindre deſir de m'employer pour lui, ne comptant guére moi-même ſur mon crédit. Je ne laiſſai pas néanmoins d'en vouloir faire un eſſai en faveur d'un ami qui m'étoit ſi cher. Je m'adreſſai à Don Chriſtoval; je lui parlai du Canonicat vacant, & je le priai de le demander à ſon oncle pour Vanegas, à qui j'avois, lui diſois-je, les plus grandes obliga-

tions. Je ſuis ravi, me répondit mon Maître ; que vous ſoyiez homme à vous ſouvenir ainſi de vos amis dans l'occaſion. Voilà comme tout le monde devroit être. Hé bien, pourſuivit-il, je ferai volontiers ce que vous ſouhaitez, ou plûtôt allez demander vous-même ce Benefice à mon oncle ; je ſuis ſûr qu'il ſe fera un plaiſir de vous l'accorder. Je ſçai qu'il vous aime, vous n'avez pas beſoin de moi dans cette affaire.

Effectivement j'étois tout au mieux avec le Prélat, qui toutes les fois qu'il me rencontroit s'arrêtoit pour me parler, parce que je lui faiſois toujours quelque réponſe qui le rejoüiſſoit. Le bon homme, à la verité, n'étoit pas de ces Seigneurs difficiles qu'on ne peut divertir que par des traits fins & remplis de ſel. Une mau-

vaiſe plaiſanterie valoit mieux, pour le faire rire, qu'une Epigramme de Martial. Je pris la liberté d'entrer tout ſeul un matin dans l'appartement de ſa Grandeur, & je lui demandai la Prébende qui vaquoit.

Comment donc, Eſtevanille, s'écria l'Evêque en riant, eſt-ce que vous voulez devenir un membre du Clergé? Ferez-vous bien le pénible mêtier de Chanoine? Pourquoi non, lui répondis-je, Monſeigneur? Je dirai mon Breviaire tout comme un autre, & ferai fort bien mes quatre repas par jour. Et vous êtes apparemment repliqua-t-il, auſſi chaſte que ſobre? A peu près, lui repartis-je, & ſçavant à proportion. Votre Grandeur voit que je mérite une place dans ſon Chapitre. Oüi vraiment, s'écria le Prélat, en re-

doublant ſes ris, je ne puis vous la refuſer ſans injuſtice. Enſuite reprenant ſon ſérieux: Pourquoi continua-t-il voulez-vous obtenir le Canonicat en queſtion? Eſt-ce pour un homme veritablement digne de le poſſeder? Prenez-y garde au moins. Songez qu'en demandant un Benefice pour un homme, c'eſt en quelque façon ſe rendre reſponſable de ſa vertu. Oh, Monſeigneur! lui dis-je, l'Eccleſiaſtique pour qui je m'intereſſe, n'a pas beſoin de caution. Qui donc eſt ce Virtuoſe, dit l'Evêque? Je ſuis curieux de le connoître; car il y en a peu de ce caractere-là. Mais je n'eus pas ſitôt nommé le Chantre Vanegas, que le Prélat reprit, d'un air ſatisfait: Ah, bon pour celui-là! c'eſt un excellent ſujet. Vous ne pouviez m'en propoſer un qui me fût plus

agréable. Vanegas eſt un honnête garçon ; il a de bonnes mœurs : je voudrois que mes Chanoines fuſſent tous auſſi ſages que lui.

Je rendis de très-humbles graces à l'Evêque, de m'avoir accordé la Prébende, & j'allai ſur le champ en porter la nouvelle à mon ami, qui me voyant arriver chez lui tout émû, me dit d'un air allarmé : Qu'avez-vous ? Que m'anonce votre agitation ? Elle vous apprend, lui répondis-je, que vous êtes le ſucceſſeur du Licentié Baptiſte Leon. Monſeigneur vient de m'accorder pour vous ſon Canonicat. J'ai ſaiſi avec raviſſement l'occaſion de vous témoigner que je n'ai point oublié les bons offices que vous m'avez rendus. Vanegas moins charmé d'être pourvû d'un Benefice qui

le mettoit à ſon aiſe, que de me voir ſi reconnoiſſant, pleura de joye en me ſerrant entre ſes bras, & me tint des diſcours qui me firent ſentir qu'il n'y a point de plaiſir comparable à celui d'obliger un ami.

En ſortant de chez ce nouveau Chanoine, je rencontrai Don Ramirez de Prado, ce grand Ecolier avec qui j'avois été en penſion chez le Docteur Canizarez, & qui m'avoit déniaiſé pour mon argent. Nous nous reconnûmes l'un l'autre, & nous nous embraſſâmes : quelle joye pour moi, s'écria-t-il, de revoir après ſix ans pour le moins, le Seigneur Eſtevanille Gonzalez, mon ancien camarade & mon ami. Eh de quel pays venez-vous, pourſuivit-il ? Qu'avez-vous fait depuis le jour que vous diſparûtes com-

me un éclair du quartier de l'Université ? J'ai passé, lui dis-je, quelques années en Italie. Et moi, reprit-il, à Madrid, où je serois encore si la mort de mon pere, & le soin de recüeillir sa succession ne m'eussent rappellé dans ce païs-ci, où vous sçavez que jai pris naissance ; comme en effet c'étoit un *Hidalgo* de Corita, gros Bourg aux environs de Salamanque.

Je demandai à ce cavalier ; des nouvelles de la Segnora Dalfa, & de Bernardina : Il y a long-tems, répondit-il, que je ne les ai vûës ; mais je n'ignore pas l'état present de leurs affaires. La tante actuellement à Tolede, aide au Commandeur de Castille à manger le revenu de sa Commanderie ; & la niece, est à Madrid, où le Comte de Medellin fait pour elle une dé-

penſe prodigieuſe. Ces bonnes Dames, lui dis-je, n'avoient pas des amans de cette importance dans le tems que je prodiguois pour elles mes piſtoles. Les femmes galantes finiſſent ſouvent par où elles auroient dû commencer. Il faut que les Seigneurs aiment mieux le ſon que la farine.

Après cet entretien, Dom Ramirez me dit, qu'il devoit inceſſamment retourner à Madrid, mais qu'il ne partiroit point ſans me revoir. Il me le promit, & cette promeſſe fut vaine, ſoit qu'il l'oubliât, ſoit qu'il ne ſe ſouciât guere de la tenir.

CHAPITRE. II.

Du funeſte accident qui arriva, trois mois après, au Palais Epiſcopal ; du changement qu'il y produiſit, & du parti que prit Eſtevanille par le conſeil de Vanegas.

NOUS menions à l'Evêché la vie du monde la plus heureuſe. Aucune diviſion parmi les Domeſtiques ; ce qui eſt bien extraordinaire dans les grandes Maiſons, où regne ordinairement l'ennui. Nos jours, enfin, s'écouloient dans la joye, lorſqu'un triſte évenement y vint répandre la conſternation. Monſeigneur tomba malade. Nous eſperâmes d'abord malgré ſon

grand âge, que ſa maladie n'auroit point de ſuites facheuſes, & les Medecins nous l'aſſurerent. Cependant, fiez-vous aux pronoſtics de ces Docteurs, ils expedierent le Prélat, même avec tant de promptitude, qu'ils ne lui laiſſerent pas le tems de faire ſon teſtament. Ce qui mit au déſeſpoir les Domeſtiques, & particulierement ceux qui étoient le plus en droit d'attendre des récompenſes. Leurs larmes furent eſſuyées par Don Chriſtoval, qui ſe trouvant unique heritier de l'Evêque, eut la généroſité de leur promettre des penſions; mais malheureuſement pour eux, il n'eut pas le tems de tenir ſa promeſſe; car peu de jours après les funerailles de ſon oncle, étant allé à la chaſſe, il eut le malheur de tomber de cheval, & il ſe bleſſa de façon

qu'il ne vécut pas deux heures après ſa chute. La veuve de ce jeune Seigneur reconnut, à la verité, leurs ſervices, mais ce fut par des préſens qui les diſpenſoient d'avoir beaucoup de reconnoiſſance, tant ils étoient modiques.

Pour moi, je fus ſi ſenſible à la perte de mon cher Maître, que, dans l'excès de ma douleur, je fus tenté de me jetter dans le grand Couvent de l'Ordre de Saint François, & d'y prendre l'Habit. Heureuſement Vanegas, que je conſultai ſur ce beau deſſein, m'en détourna ſans peine, en me repréſentant que le Cloître n'étoit pas mon élement: Je vous connois, me dit-il, vous êtes naturellement volage & leger, vous ne ſerez pas ſitôt Novice, que vous vous dégoûterez de la vie monacale, ſans que le

bon exemple des Moines ſoit aſſez puiſſant pour tourner votre ennui en vocation. Je vous conſeillerois plûtôt, ajouta-t'il, d'aller à Murcie, pour voir dans quel état ſont vos parens, & ſur tout votre oncle, Maître Damien Carnicero, qui a élevé votre enfance. Suivant ce que vous m'avez dit de lui, il doit avoir amaſſé de grands biens depuis que vous l'avez quitté, & vous ne tarderez peut-être pas à recüeillir ſa ſucceſſion. Mettons les choſes au pis-aller, ſuppoſé qu'il ſoit mort, étant, comme vous l'avez aſſuré, ſon heritier, vous ferez rendre compte à ceux de ſes parens qui ſe ſeront emparés de ſes biens.

J'approuvai le conſeil du Chanoine, & je me diſpoſai à le ſuivre. Je partis de Salamanque après lui avoir dit adieu,

& je me rendis à Madrid par la voye des Muletiers. De Madrid, je pris le chemin de Cuença de la même façon, & j'arrivai, huit ou dix jours après, à la ville de Murcie que je ne revis pas ſans plaiſir.

Je ne voulus point aller chez mon oncle, ſans avoir auparavant demandé de ſes nouvelles, & pour cet effet je deſcendis à la premiere Hôtellerie, où, ſans me faire connoître, j'eus un long entretien avec l'hôte qui étoit l'homme qu'il me falloit, pour être parfaitement informé de tout ce qu'il m'importoit de ſçavoir. Apprenez moi, lui dis-je, ſi Maître Damien Carnicero eſt encore au monde, & s'il eſt toujours Chirurgien Major de l'Hôpital de cette ville. Il eſt encore en vie, me répondit l'Hôte, ſi l'on doit regarder

comme un homme vivant un vieillard paralitique de la moitié du corps. Il ne travaille plus, & il eſt reduit à paſſer ſes derniers jours ſur ſon lit, ou dans un fauteüil. Eſt-il riche, repris-je? Comme un Juif, repartit-il; & véritablement il eſt impoſſible qu'il ne le ſoit pas, après avoir exercé ſi long-tems la Chirurgie, qui eſt un mêtier fort lucratif aujourd'hui, pour peu qu'un Chirurgien ſçache le faire valoir, ce que Carnicero entend mieux qu'un autre, étant avare & charlatan. Mais, ajoûta-t'il, je plains ce pauvre Diable de s'être donné tant de peine pour amaſſer du bien. Il n'a point d'enfans, il n'a pour heritiers qu'un neveu & qu'une niece, qui ſont hors de Murcie depuis douze ou quinze ans, & dont il n'apprend aucune nouvelle. L'Hôpital pour-

ra bien profiter de leur abſence.

Je jugeai par ce diſcours que je n'avois pas mal fait de revenir à Murcie, & me hâtant de prévenir l'Hôpital, je me rendis le lendemain matin chez mon oncle, que je trouvai alité. Il y avoit auprès de lui un vénérable Religieux de l'ordre de Saint Dominique, avec un Docteur en medecine, qui tous deux étoient venus là, l'un, pour groſſir le nombre de ſes viſites; & l'autre, pour rendre la ſienne utile à ſon Couvent. Maître Damien n'eut pas ſitôt jetté les yeux ſur moi, qu'il me reconnut: Par Saint Côme & par Saint Damien, s'écria-t'il, voici mon neveu Eſtevanille, que je croyois avoir perdu. A ces mots, je m'approchai de lui & je l'embraſſai avec un tranſport mêlé de tendreſſe & d'interêt, moi-

tié figue, moitié raiſin. Je voulus enſuite lui témoigner que j'avois une extrême douleur de le retrouver dans le triſte état où je le voyois ; mais il me coupa la parole en diſant d'un ton Stoïque : Ne parlons point de cela, mon neveu, ne faut-il pas que nous finiſſions tous tôt ou tard? Il y a ſoixante-douze ans que les Parques s'occupent à filer mes jours ; n'eſt-il pas tems que leur ciſeau en tranche le fil ? Après avoir prononcé ces paroles, il dit qu'il ſouhaitoit de m'entretenir en particulier. Sur quoi le Moine & le Medecin ſe retirerent ; le premier, à ce qu'il me ſembla, un peu mortifié de l'arrivée imprévûë d'un heritier.

CHAPITRE III.

De la converſation particuliére que Maître Damien eut avec ſon Neveu.

MON Oncle ſe voyant ſeul avec moi, me dit : Hé bien, Eſtevanille, tu te revois enfin dans la maiſon où tu as été élevé. Dis-moi, mon ami, d'où viens-tu ? Rends-moi compte de ce que tu as fait depuis que tu m'as quitté. Je n'ai point oublié que tu haiſſois la Chirurgie, & je ne doute pas que tu n'ayes embraſſé une autre profeſſion. Ce qui me fait plaiſir, continua-t-il, c'eſt que tu ne reviens pas dans ta famille dans l'équipage de l'Enfant-prodi-

gue ; & s'il en faut croire les apparences, tu n'es pas mal avec la fortune. Non, Dieu merci, lui répondis-je. Elle m'a toujours favoriſé. Je ſuis content de ma ſituation ; & c'eſt la ſeule envie de vous revoir qui m'amene ici. La force du ſang & la reconnoiſſance m'ont fait abandonner la Cour du Duc d'Oſſone, Vice-roi de Naples, pour venir vivre à Murcie avec un oncle à qui je ſuis ſi redevable. Eh ! quel emploi, repliqua Maître Damien, avois-tu chez le Duc d'Oſſone ? j'ai d'abord été Page de ce Seigneur, lui repartis-je ; & je ſuis preſentement un de ſes Ecuyers, je lui ai demandé la permiſſion de revenir en Eſpagne pour vous voir, & ſon Excellence ſe prêtant à mon bon naturel, a bien voulu me l'accorder.

Je laiſſe à juger par ce menſonge, de ceux qui m'échapperent enſuite dans le récit que je fis de mon hiſtoire au bon-homme ; je les entaſſois les uns ſur les autres, & je ne diſois la verité que lorſqu'elle pouvoit me faire honneur. Ce qui ſuppoſe que je ne la diſois que très-rarement. En un mot, voulant paſſer pour homme de probité dans l'eſprit de Maître Damien, ou plûtôt pour mieux m'aſſurer ſa ſucceſſion, je ne me fis pas un ſcrupule de mentir, ce qui produiſit un effet admirable : Sois le bien revenu, Gonzalez, me dit mon oncle, quand j'eus achevé mon Roman, je vois par la maniere naïve & pleine d'ingenuité dont tu viens de me détailler ton voyage d'Italie, que tu as de la morale. Je ſuis d'autant plus ravi de ton arri-

vée, que ne ſçachant ce que tu étois devenu, j'allois donner, par un teſtament, tout mon bien aux Peres de Saint Dominique, & à l'Hôpital. Oüi, mon enfant, j'étois prêt à te faire pieuſement cette injuſtice: mais grace à Dieu, qui t'a ſans doute envoyé ici pour m'empêcher de la commettre, te voilà de retour dans ta famille, & des mains étrangeres ne t'enleveront pas des richeſſes qui t'appartiennent de droit.

A ce diſcours, qui m'apprenoit que je l'avois échappé belle, je ſaiſis une main de mon oncle, & la baiſant d'un air tendre & reconnoiſſant, je le remerciai de ſes bonnes intentions. De quelque défiance qu'un Teſtateur ſoit armé contre ſon heritier, ſi l'heritier ſçait bien ſe maſquer, le Teſtateur en eſt toujours la duppe. Ma

ſenſibilité

ſenſibilité ne fut point ſuſpecte au bon-homme, il en parut même touché : Gonzalez, pourſuivit-il, j'ai donc deſſein de te laiſſer tous les biens que j'ai gagnés ſur le pavé de Murcie ; mais tu en profiteras tout ſeul, je ne veux pas donner un maravedi à ta ſœur Ineſille, à peine avoit-elle quatorze ans, lorſqu'elle ſe laiſſa enlever par un petit Officier d'Infanterie, qui l'emmena en Catalogne ; je n'ai point entendu parler d'elle depuis ce tems-là, & je ne doute point qu'elle ne vive encore actuellement dans un libertinage, qui deshonore la famille, & par conſéquent elle n'aura aucune part à ma ſucceſſion. Elle ne mérite pas que je me ſouvienne d'elle.

Ainſi parla Maître Damien. J'avoüerai qu'en bon frere, loin de prendre le parti de ma ſœur,

j'affectai de paroître indigné de ſa conduite ; ſi bien que le vieillard ayant teſté peu de jours après, ne fit aucune mention de cette pauvre fille dans ſon Teſtament, & me nomma ſon Légataire univerſel. Il ne reſtoit plus à mon très-cher oncle qu'à mourir pour mettre le comble à ſes bontés, & c'eſt ce qui arriva bien-tôt ; il partit pour l'autre monde, & je pris auſſi-tôt dans celui-ci poſſeſſion de tous ſes effets, qui pouvoient bien valoir vingt mille ducats, Biens qu'il avoit légitimement acquis à force de griller des malades ; car le Lecteur doit ſe reſſouvenir de la methode de cet habile Chirurgien, & de quelle maniere anodine il ſçavoit guérir la migraine & l'hidropiſie.

Dès que je me vis ſi bien en

fonds, j'éprouvai l'effet ordinaire des richeſſes ; je devins auſſi fier qu'un Contador Mayor, & ſemblable au Gripus de Plaute, qui pour avoir trouvé un tréſor, renonce à la Philoſophie, & ne veut ſonger qu'à ſe divertir : Gonzalez, me dis-je à moi-même, te voilà donc enfin dans l'opulence, & devenu ce qu'on appelle un heureux du ſiécle ? Tu peux préſentement trancher du petit Seigneur. Heureux trois & quatre fois les jeunes gens de ton humeur, qui ont des oncles ou des peres qui ſuent ſang & eau toute leur vie, pour leur laiſſer de quoi ſe rejoüir ! Parlez-moi de ces oncles & de ces peres-là, plûtôt que de ceux qui dévorent leur patrimoine, pour prévenir leurs heritiers. Puiſque tu as du bien, il ne te convient plus d'avoir des Maîtres. Secouë

le joug de la ſervitude, & fais dans le monde une figure brillante.

Je ne croi pas, ami Lecteur, qu'il ſoit néceſſaire de te dire que c'eſt à quoi je me déterminai. Je vendis tous mes immeubles, & les ayant convertis en belles piſtoles, & en doublons, je quittai le ſéjour de Murcie. Si tu es curieux de ſçavoir dans quel équipage, apprend que ma ſuite étoit compoſée d'un valet monté comme moi ſur une bonne mule, & d'un *moço de mulas*, qui en conduiſoit une troiſiéme chargée d'une groſſe malle, où étoit enfermé mon heritage. Je pris la route de Madrid, cette ville me paroiſſant la plus convenable à un heritier de mon eſpece, je veux dire à un jeune homme diſpoſé à ſe ruiner.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée de Gonſalez à Madrid. Quelle perſonne il rencontra dans l'Hôtellerie où il alla loger, & de l'entretien qu'ils eurent enſemble.

ETANT arrivé à cette Capitale de notre Monarchie, j'allai loger auprès de la porte du Soleil, dans une Hôtellerie, où la premiere perſonne que je rencontrai fut Don Ramirez de Prado. Nous nous embraſſâmes avec vivacité à pluſieurs repriſes, & nous nous témoignâmes de part & d'autre plus de joye que nous n'en avions de nous retrouver enſemble. Qui vous amene à Ma-

drid, me dit Don Ramirez ? Y venez-vous demeurer pour toujours ? C'eſt mon deſſein, lui répondis-je, toutes les autres Villes du monde, même les capitales, ne me paroiſſent que des villes de Provinces en comparaiſon de Madrid, qui eſt le ſéjour où tout honnête-homme doit vivre & mourir. Ma réponſe fit rire Prado : Il faut bien aimer Madrid, s'écria-t'il, pour en parler dans ces termes. Je conviens que c'eſt une ville charmante ; mais convenez auſſi que pour en goûter toutes les délices, il faut être dans l'opulence, car les plaiſirs y coûtent plus cher qu'ailleurs. Etes-vous en état de les acheter au poids de l'or ? Non, ma foi, lui lui dis-je. Ni moi non plus, reprit-il, il n'y a pourtant pas long-tems que j'ai été à Salamanque re-

cüeillir une ſucceſſion. Mon pere m'a laiſſé un aſſez riche héritage pour pouvoir vivre à Madrid en Enfant de bonne Maiſon; mais, entre nous, j'en ai déja diſſipé la meilleure partie; & j'étois en train de joüer de mon reſte, lorſque par le plus grand bonheur du monde, je ſuis tout d'un coup devenu ſage. Je fis à mon tour un éclat de rire à ces paroles, & je priai Don Ramirez de m'apprendre comment un jeune libertin pouvoit ſubitement ceſſer de l'être, les vieux l'étant ordinairement toute leur vie. Si vous voulez ſçavoir, reprit-il, dequelle maniere ce changement s'eſt fait en moi, donnez-vous la peine de monter à mon appartement, car je loge dans cette Hôtellerie, je vous conterai l'hiſtoire de ma reſipiſcenſe. Curieux de l'entendre, je le ſui-

vis juſqu'à ſon cabinet, où nous entrâmes ; & là, nous étant aſſis tous deux, il commença de cette ſorte :

HISTOIRE

De Don Ramirez de Prado.

J'ESTOIS encore Ecolier-Penſionnaire chez le Docteur Canizarez, quand je commençai à me livrer au penchant que j'ai naturellement pour les femmes. La Segnora Dalfa, qu'on appelloit alors par excellence dans la ville la belle veuve, s'attira mes premiers regards, moins par ſa beauté, que par un talent tout particulier qu'elle avoit pour amorcer les jeunes gens. Talent qu'elle avoit bien exercé du vivant du Docteur en Droit, ſon mari. Elle m'inſpira

beaucoup d'amour, &, ſi je l'oſe dire, elle en prit un peu pour moi, toute coquette qu'elle étoit. J'allois chez elle quand il me plaiſoit, & l'on m'y recevoit toujours bien. J'avois, à la vérité, cela de commun avec pluſieurs autres grands Ecoliers ; car l'entrée de ſa maiſon n'étoit pas défenduë aux hommes comme celle du Temple de Cerès. Mais il faut obſever que la Segnora ſçavoit choiſir ſon monde. Tous ſes Galans, ſi vous m'en exceptez, avoient le gouſſet bien garni. C'étoient, pour la plûpart, des garçons d'honnêtes familles qui voloient leurs peres, pour ſe mettre en état de donner des collations à la belle veuve, & à la jeune Bernardina ſa niéce, dont les appas naiſſans commençoient à ſe faire remarquer. Cette jeune fille fit bientôt des con-

quêtes. Quelques Seigneurs, du caractere de ceux qui envoyent à la découverte des Mineures gentilles, ſur le bruit de ſa beauté, tenterent ſa vertu, & les plus genereux furent écoutés. Pour moi, quoique preſque toujours ſans argent, je ne laiſſois pas d'être ſouffert chez ces Dames. Il eſt vrai que pour ſuppléer à ma diſette d'eſpeces, je leur menois de grands Ecoliers qui avoient de quoi payer leur écot, & j'engageois ces apprentis galans à faire chez elle de la dépenſe.

J'interrompis en riant Don Ramirez en cet endroit : C'eſt ce que je n'ignore pas, lui dis-je, vous m'avez fait employer bien des doublons à regaler ces deux Nymphes. Permettez-moi de vous dire que c'étoit faire un rolle peu convenable à un Gentilhomme. C'eſt ce que vous

devez pardonner à un Ecolier que ſa paſſion rendoit capable de tout, répondit Prado. D'ailleurs, entre nous, qui peut ſe rappeller les actions de ſa vie paſſée, ſans ſentir une ſecrette confuſion d'en avoir commis quelqu'une de mauvaiſe. Il n'y a point d'homme, dit un Auteur Eſpagnol, qui s'éxaminant avec une attention ſcrupuleuſe, ne convienne qu'il a fait plus d'une action honteuſe & digne d'une peine afflictive.

Je rougis en entendant ces derniers mots, de Don Ramirez; & je dis en moi-même: Il a ma foi raiſon. Quel mortel a été toute ſa vie, *integer vitæ ſcelerisque purus*? Eſt-ce vous, Monſieur Eſtevanille? Si vous croyez l'avoir été, vous avez donc oublié de quelle maniere vous vous acquittiez à Salaman-

que des pieuſes commiſſions dont vous chargeoit le Licencié Salablanca. Souvenez-vous de votre hidropique de l'Hôpital de Murcie. C'eſt de lui que vous étoient venuës, & vous ſçavez bien comment, ces belles piſtoles que Don Ramirez vous a fait depenſer. Vous avez bonne grace, vraiment de lui en faire un crime. N'êtes vous pas mille fois plus coupable que lui? Je fis ces réfléxions, ſans interrompre Prado, qui continua de cette façon:

Le Docteur Canizarez s'appercevant que je me dérangeois, & n'en ignorant pas la cauſe, me fit en particulier une exhortation ſenſée & pathetique, pour m'engager à rompre tout commerce avec la Segnora Dalfa, & ſa Niéce; mais quel en fut le fruit? Je paſſai trois jours ſans

aller chez elle, & j'y courus dès le quatriéme. J'y retournai encore en dépit du Docteur, qui, piqué du peu d'effet de ſes remontrances, me menaça d'informer mon pere de ma conduite. Il pouſſa les choſes plus loin, il effectua cette menace, & peu de tems après, je reçûs une lettre de Corita, par laquelle Don Baltazar de Prado mon pere, m'ordonnoit de me rendre inceſſamment auprès de lui, c'étoit tout ce qu'il me mandoit. Il n'y avoit pas un mot dans ſa dépêche qui marquât un pere mécontent. Je lui obéïs ſans balancer.

D'abord que je fus arrivé chez lui, il me dit avec douceur : Mon fils, je ne vous ai point rappellé pour vous faire des réprimandes ſur le mauvais uſage que vous avez fait des leçons du

Docteur Canizarez, vous n'êtes plus enfant, & vous ſçavez aſſez de latin pour répondre aux vûës que j'ai ſur vous. J'ai deſſein de vous faire entrer dans les Bureaux du Miniſtere, ce qui ne me ſera pas difficile, ayant pour ami Don Rodrigue de Calderone, premier Secretaire, ou pour mieux dire, collegue du Duc de Lerme : Je lui ai déja fait ſçavoir que je me propoſois de vous envoyer à Madrid ſous ſes auſpices, & il m'a fait réponſe qu'il vous recevroit comme le fils de ſon meilleur ami. Au reſte Don Ramirez, ajouta mon pere, je ne prétends pas forcer votre inclination ; Si vous avez de la répugnance à remplir un poſte de Commis : Si vous aimez mieux une place dans la Garde Allemande, Don Rodrigue qui en eſt le Capitaine, pourra vous

en faire obtenir une ; mais conſultez-vous bien avant que vous embraſſiez l'un de ces états.

Deux mois après que mon pere m'eut parlé de cette ſorte, je partis pour Madrid, où mon premier ſoin fut de m'aller preſenter au Seigneur Don Rodrigue de Calderone, qui n'eut pas ſitôt lû une lettre que je lui remis de la part de Don Baltazar, qu'il me fit un accüeil gracieux, quoique ce ſoit un homme froid & plein de fierté : Mon enfant, me dit-il, à quoi vous deſtinez-vous ? Que voulez-vous devenir ? Je lui répondis que je n'avois pas encore pris de réſolution là-deſſus. Hé bien, repliqua-t'il, venez me revoir lorſque vous vous ſerez déterminé à quelque choſe, & ſoyez perſuadé que vous me trouverez diſpoſé à vous prêter la main, c'eſt

ce que vous pouvez mander au Seigneur Don Baltazar, mon ancien ami.

Charmé d'avoir été ſi bien reçû d'un homme qui pouvoit tout, pour ainſi parler, je m'attachai à obſerver les Commis des Bureaux de la Cour, & les Officiers de la Garde Allemande, pour voir de quel côté mon cœur pancheroit. Les airs differens de ces Meſſieurs flatterent également ma vanité. En voyant les uns faire les petits Miniſtres, je me ſentois tenté d'être Commis, & quand je voyois les autres trancher des Officiers generaux, je me déclarois pour eux. Je demeurai aſſez long-tems irréſolu; mais enfin l'état militaire prévalut. Lorſque j'eus pris mon parti, j'en informai Don Rodrigue, qui me promit une Enſeigne, & qui me la fit donner

ner deux mois après.

Je ne me regardai plus alors comme un Ecolier, quoique je ne fusse pas plus raisonnable. Je recherchai l'amitié de nos Officiers, qui pour la plûpart se prêterent aux démarches que je fis pour me faufiler avec eux. Je frequentois entr'autres un Lieutenant nommé Steinboc, & la conformité de nos inclinations nous lia peu à peu si étroitement, que nous devînmes inséparables. Steinboc étoit un garçon de vingt à vingt-huit ans, fort bien fait de sa personne, & qui joignoit à beaucoup d'esprit de la valeur & de la probité. Comme je n'avois pas encore achevé mon quatriéme lustre, un pareil ami auroit été pour moi une espece de Mentor, s'il n'eût pas eu lui-même besoin d'un Gouverneur; mais il avoit aussi bien

que moi des paſſions vives ; & & s'il ſe fût mêlé de me conduire, j'aurois été un aveugle mené par un autre. Nous aimions tous deux les plaiſirs, & nos peres nous envoyoient aſſez d'argent pour y fournir ; Steinboc ſur tout recevoit ſouvent d'Allemagne, ſon pays, des lettres de Change qui le mettoient en état de donner des fêtes aux Dames.

Don Ramirez, me dit-il un jour, j'ai découvert un tréſor, je veux vous introduire dans une maiſon où vous verrez deux Genoiſes jeunes & jolies ; ce ſont deux Sœurs qui vivent ſous la conduite d'une tante, qui s'eſt venu établir depuis peu à Madrid avec elles. A peine eut-il achevé ces derniers mots que je le preſſai de me mener chez ces Genoiſes. Il ne put s'empêcher

de rire de mon impatience, & cedant volontiers à mon empreſſement, il m'y conduiſit. Dès que la tante s'offrit à mes yeux, je crus voir la Segnora d'Alfa, tant elle lui reſſembloit. Elle me parut aimable, je la regardois avec plaiſir, quand D. Theodora & D. Inés, ſes niéces, ſe montrerent avec tous leurs charmes. Moment malheureux pour la tante, qui perdit auſſi-tôt le droit d'attirer mon attention. Je n'eus plus d'yeux que pour ces deux jeunes beautés, dont l'éclat m'éblouit. Elles firent l'une & l'autre une vive impreſſion ſur moi. D. Theodora, qui eſt l'aînée, me frappa par un exterieur ſage & modeſte, & je fus enchanté de la vivacité de la cadette. Nous les quittâmes après un aſſez long entretien; & lorſque nous fûmes dans

la ruë, Steinboc me dit: à laquelle de ces ſœurs donneriez-vous la préference ? Mon ami, lui répondis-je, vous me faites une queſtion qui m'embarraſſe. Je trouve ces Dames ſi aimables, que s'il me falloit prononcer entr'elles, je ne ſçai pour laquelle je me déclarerois. Cependant ſi j'étois abſolument obligé de faire un choix, ce ſeroit à Theodora que je rendrois les armes; Et moi, s'écria l'Allemand, j'adreſſerois mes vœux à D. Inés; non que je la croye plus digne d'être aimée que ſa ſœur; mais un certain je ne ſçai quoi m'incline pour elle. Il me vient une idée folle, ajouta-t-il, en riant de toute ſa force. Voulez-vous que nous la ſuivions pour nous divertir ? Faites votre cour à D. Theodora, & moi, je vais m'attacher à D. Inés. Conſacrons-nous au

ſervice de ces belles Genoiſes, faiſons les amans paſſionnés, & n'épargnons rien pour leur faire agréer nos ſoins, elles méritent bien que nous les mettions au nombre de nos conquêtes.

Je donnai tête baiſſée dans ce projet extravagant, & nous en commençâmes l'execution dès le lendemain l'après-midi. Nous débutâmes en entrant chez les Genoiſes, par adreſſer poliment à la tante, des diſcours flatteurs; enſuite aſſiegeans nos Princeſſes, nous nous mîmes auprès d'elles à faire les doucereux rolles, que nous joüâmes parfaitement l'un & l'autre: Steinboc étant accoûtumé á frequenter des filles de Théatre, & moi tout fraichement ſorti de l'Ecole de la Segnora Dalfa. Nous fiſmes ſucceder aux lieux communs une collation com-

poſée de fruits & de liqueurs ; qu'elles n'accepterent qu'après bien des façons. Enfin, nous paſſâmes l'après-dînée à faire les agréables, puis nous nous retirâmes.

En nous en retournant au logis, mon ami & moi, nous nous demandâmes réciproquement ſi nous nous flattions d'avoir fait ſur nos maîtreſſes une tendre impreſſion : Pour moi, dit Steinboc, j'ai eu à faire à une rieuſe qui n'a fait que ſe mocquer de tout ce que je lui ai pû dire. Il ne m'a pas été poſſible d'obliger cette jeune folle à m'écouter ſérieuſement. Et moi, lui dis-je, avec toute ma rhétorique, je ne ſuis pas plus avancé que vous. Theodora, pendant notre entretien, a paru ne faire aucune attention à mes diſcours ; elle a gardé un ſilence glacé, ce n'eſt peut-

être qu'une feinte; mais je n'en puis tirer un bon augure; & ſi vous m'en croyez, nous en demeurerons là. Nous avons entrepris un ſiége de trop longue durée. Il ne faut pas ſitôt nous décourager, reprit l'Allemand. La manœuvre ordinaire des femmes qui veulent enflammer les hommes, eſt de paroître inſenſibles à leurs premiers empreſſemens. Continuons & fiez-vous à la parole que je vous donne, que nous verrons bientôt nos petites Genoiſes changer de note.

Cela ne manqua pas d'arriver. De jour en jour elles ſe montrerent plus traitables. D. Inés prêta peu à peu une oreille attentive aux fleurettes de Steinboc, & la froide Theodora devint ſenſible aux miennes. Quoique ce changement pût être

attribué à la dépenſe que nous commençâmes à faire pour elles, & aux preſens que nous leur envoyâmes, nous fûmes aſſez vains pour en faire honneur à notre mérite. Mais ce qu'il y eut de malheureux pour nous dans cette affaire, c'eſt qu'en voulant inſpirer de l'amour à nos Genoiſes, nous en conçûmes pour elles un veritable. Cela devint ſérieux. D. Inés prit inſenſiblement tant d'empire ſur Steinboc qu'il ne put ſe défendre de lui promettre de l'épouſer; & D. Theodora voulant m'obliger à faire avec elle la même ſotiſe, ne ceſſa de me tourmenter. Je tins bon pendant quelques jours; mais elle m'y détermina par les pleurs que ma reſiſtance lui fit verſer. Je lui fis donc la même promeſſe que mon ami avoit faite à ſa ſœur. Après quoi les

les deux maris futurs demeurent Maîtres du logis.

Comme nous nous mîmes sur le pied de faire toute la dépense de cette maison, nous voulûmes aussi en faire tous les plaisirs. Nous priâmes la Tante de congédier deux hommes, qui nous étoient suspects, un Alcade de Cour & un vieux Commandeur, qui sous prétexte de rendre visite à la Tante, venoient cajoler les Niéces. Ils n'étoient pas, à la verité, par leur figure de redoutables Rivaux; mais nous avions appris qu'ils avoient la réputation d'être cousus de pistoles, & de les prodiguer, quand ils étoient amoureux. La bonne Tante, qui sçavoit bien ce qu'elle faisoit, nous accorda ce sacrifice. Nous lui en tînmes un fort grand compte. Vous verrez bien-

tôt, ſi nous n'avions pas raiſon d'être ſi reconnoiſſans.

Sur ces entrefaites, je reçus une Lettre de Corita, par laquelle on me mandoit que mon pere étoit ſi dangereuſement malade, que les Médecins en déſeſpéroient. J'allai auſſi-tôt montrer ma Lettre au Seigneur de Calderone, qui parut touché de cette nouvelle, & qui me dit : Quoique le ſervice du Roy ne vous permette pas de quitter votre poſte, vous pouvez vous rendre auprès de votre pere ; je prends cela ſur mon compte. Partez tout-à-l'heure ; & puiſſe le plaiſir qu'aura Dom Baltazar, de vous voir, lui ſauver la vie. De chez Dom Rodrigue j'allai prendre congé de Dona Théodora, qui fut ſaiſie d'une ſi vive douleur de mon départ, qu'elle tomba évanouie, quand je le lui an-

nonçai. Nous n'eûmes pas peu de peine, ſa Tante, ſa Sœur, Steinboc & moi à lui faire reprendre ſes eſprits ; & quand nous en fûmes venus à bout, elle pouſſa des cris, & répandit tant de larmes, que cela ne paroiſſoit pas naturel. Cependant me ſentant trop attendrir par ces marques d'affliction feintes ou véritables, je m'y arrachai. Je montai promptement à cheval, & me rendis en diligence à Corita. Je trouvai Dom Baltazar à l'extrémité, ou pour mieux dire, à demi-mort. Il ne parloit plus, il ne connoiſſoit plus perſonne ; & comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour paſſer, il expira dans mes bras. Je le pleurai amérement. J'aurois été un fils bien dénaturé, ſi je n'euſſe pas ſenti vivement la perte d'un pere ſi digne d'être regretté.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, j'entrai en poſſeſſion de ſon bien, qui étoit clair, net & affranchi de toutes dettes. Je me trouvai tout d'un coup maître de la valeur de cinquante mille écus en bons effets. Vous allez voir l'uſage que j'en fis. Je donnai à Ferme une Terre de mille écus de rente, & je fis de l'argent comptant du reſte, dans le deſſein de retourner au plûtôt à Madrid pour revoir Théodora, dont je commençai à ne pouvoir plus ſoutenir l'abſence. J'avois tant d'impatience de la rejoindre, que je m'éloignai de Salamanque, ſans me ſouvenir que je vous avois promis de vous aller dire adieu. Pardonnez-moi, de grace, cette diſtraction.

En arrivant à Madrid, continua Don Ramirez, avant que d'aller chez nos Génoiſes, je

courus chez mon ami Steinboc, pour ſçavoir comment Dona Théodora s'étoit comportée pendant mon abſence. Avec beaucoup de ſageſſe, me répondit-il, quand je lui fis cette queſtion. Je n'ai pas vû un homme entrer dans ſa maiſon ; & ce qui doit vous faire bien du plaiſir, c'eſt qu'elle n'a pas eu un moment de joye depuis votre départ. Du moins puis-je vous aſſurer que toutes les fois que je l'ai vûë, elle m'a paru plongée dans la plus profonde mélancolie. C'eſt un témoignage que je dois rendre à ſa fidélité. Vous me charmez mon ami, m'écriai-je ; en m'apprenant une nouvelle ſi agréable. Qu'il eſt doux pour un amant, qui ſe ſent fortement attaché à ſa maîtreſſe, d'être aſſuré qu'elle eſt digne de ſon attachement ! Puiſque vous êtes ſi

content de Dona Théodora, reprit mon ami, vous allez apparemment vous disposer à la prendre pour femme ? Sans doute, lui repartis-je ; & vous, Steinboc, n'êtes-vous plus dans la résolution d'épouser Dona Inés ? Pardonnez-moi, dit-il, je prétends lui garder la foi jurée ; c'est ma plus chere envie.

Lorsque je me présentai devant ma Génoise, bien loin de démentir le rapport que Steinboc m'avoit fait de sa conduite, elle me donna mille marques de tendresse. Autant qu'elle avoit paru affligée dans nos adieux, autant se montra-t-elle joyeuse de mon retour. Pour faire éclater la satisfaction que j'avois de me voir si chéri, j'entamai mon héritage, en faisant des présens non-seulement à Théodora, mais encore à sa sœur, & je n'oubliai pas

la Tante. Par ces libéralités ſi bien placées, de même qu'en feſtins, en concerts & en mille autres dépenſes folles, je diſſipai en peu de temps plus de la moitié de mon patrimoine. Je ne mettois aucun frein à mon humeur prodigue, & j'allois indubitablement m'achever de peindre & de me ruiner de fonds en comble, ſi par un coup du Ciel nous n'euſſions pas appris, Steinboc & moi, ce qui ſe paſſoit à notre inſçu chez nos Génoiſes. La bonne Tante qui nous avoit tant fait valoir le ſacrifice de l'Alcade de Cour & du Commandeur dont j'ai fait mention, avoit ſi bien pris ſes meſures avec ces Seigneurs, qu'elle les introduiſoit ſouvent la nuit dans ſa maiſon, ſi-tôt que nous en étions ſortis pour nous retirer à notre Hôtellerie.

Nous approfondîmes ce rapport, qui ne ſe trouva que trop véritable, & nous tînmes conſeil pour délibérer ſur la vengeance qu'il nous convenoit de tirer de ces femmes. Dans le premier mouvement nous ne voulions pas moins que brûler leur maiſon, & paſſer nos Rivaux au fil de l'épée; mais notre colere s'appaiſa peu-à-peu, & devenus plus raiſonnables, nous jugeâmes qu'il falloit éviter l'éclat, qui ne ſerviroit qu'à nous donner un ridicule dans notre Compagnie, & la faire rire à nos dépens. Nous prîmes donc ſagement le parti de ne nous pas vanter de cette avanture, & de punir par le mépris la perfidie de ces friponnes.

Dom Ramirez de Prado acheva ſon récit dans cet endroit, & me dit enſuite: Que les femmes ſont difficiles à connoître! Qui

auroit crû ces Génoiſes capables de nous jouer un pareil tour? Ah les friponnes! Encore ſuis-je trop heureux d'avoir ſauvé ma Terre de mille écus de rente; car ſi leur fourberie n'eût pas été découverte, elles ne m'auroient pas laiſſé une piſtole. Cette avanture, pourſuivit-il, me fit faire bien des réflexions, & fut cauſe que je réſolus de renoncer à la galanterie. Depuis ce temps-là, je mene une vie reglée, & ma bourſe s'en trouve bien. Et votre ami Steinboc, lui dis-je, eſt-il auſſi devenu ſage? Je n'en ſai rien, répondit Prado: il y a trois ſemaines qu'il eſt parti pour l'Allemagne. Je n'ai point encore reçu de ſes nouvelles; mais il m'a juré cent fois qu'il ſera toute ſa vie en garde contre l'amour, qui lui paroît un gouffre de malheurs. Je vous conſeille, ajoûta-t-il, de ſuivre

notre exemple, ſi vous avez du bien. Il vaut mieux ménager ſon argent, que de le jetter dans ce gouffre-là.

CHAPITRE V.

Avec quels Cavaliers Gonzalez ſoupa ce ſoir-là, & du démêlé qu'il eut avec un des Convives.

NOUS allions Dom Ramirez & moi, continuer notre converſation, ſi l'Hôte ne fût pas venu nous interrompre, pour nous avertir que les Cavaliers qui ſoupoient ordinairement chez lui, étoient déja dans la Salle, & qu'on ſerviroit dans un inſtant. Prado lui demanda, ſi Dom Gaſpard de Meſſagna y étoit. Il vient d'arriver tout-à-l'heure; lui répondit l'Hôte.

Tant mieux, reprit mon ami, nous ſouperons avec un original qui nous réjouira. Gonzalez, ajoûta-t-il, en m'adreſſant la parole, préparez-vous à voir un fat enflé d'orgueil : c'eſt un petit *Hidalgo* des environs d'Alcala, qui n'a pour tout bien que ſa chaumiere, & trois arpens de terre tout au plus. Fier de la poſſeſſion d'un ſi beau Domaine, il ſe croit auſſi riche qu'un Grand; & ſi par hazard en ſe promenant autour de ſa mazure, qu'il appelle effrontément ſon Château, il rencontre des Chaſſeurs, il leur dit : Meſſieurs, prenez garde au moins de chaſſer ſur mes Terres. Ce fat, pourſuivit Prado, ne parle que de ſa nobleſſe; il ſe dit deſcendu du Roy Pelage, & ſe vante d'être parent ou allié des plus grands Seigneurs de la Monarchie.

Ce discours me donna quelque envie de voir Dom Gaspard de Messagna. Nous descendîmes Dom Ramirez & moi, dans la Salle, où nous trouvâmes dix ou douze Cavaliers assemblés. Nous nous saluâmes les uns les autres, & nous nous mîmes à table aussitôt qu'on eut servi. Je m'assis auprès de Prado, & je commençai à parcourir des yeux la Compagnie, qui me parut de la marchandise bien mêlée; ce qui ne m'étonna point dans le lieu où nous étions. Un petit homme d'assez mauvaise mine s'étant attiré mon attention par quelque chose de grotesque & de ridicule que je trouvai dans sa personne, me fit soupçonner que c'étoit Don Gaspard; & si-tôt qu'il ouvrit la bouche pour parler, il tourna mon doute en certitude: Messieurs, nous dit-il,

en nous apoſtrophant tous, je crois que vous ne ſerez pas fâché que je vous apprene ce que j'ai entendu dire ce matin au lever du Roy. Un Grand de la premiere Claſſe, mon parent & mon ami, eſt venu m'aborder, en me diſant d'un air myſtérieux: Couſin, je ſuis bien aiſe de vous rencontrer ici, pour vous faire part d'une nouvelle qu'on ne débite point encore. A ces mots, il m'a tiré à l'écart, & m'a dit à l'oreille: D'Oſſone eſt rappellé de ſon Gouvernement de Naples; il a ordre de ſe rendre inceſſamment à la Cour, pour ſe juſtifier des fautes qui lui ſont imputées; il eſt accuſé d'avoir diverti les deniers Royaux, & de je ne ſçais combien d'autres crimes; dont le moindre ſuffit pour le perdre: je doute, qu'il ſe tire d'affaire avec honneur. Voilà mot pour

mot ce que m'a dit mon parent ; & je vous avouerai que je penſe comme lui ; je ne crois pas que d'Oſſone en ſoit quitte pour la perte de ſon Emploi ; il a commis certaines actions, dont on pourra bien lui demander raiſon dans ce monde, en attendant qu'il en rende compte dans l'autre. Si l'on vient à lui faire ſon procès, je ne réponds pas de ſa vie.

Je ne ſçais pourquoi je ne pûs entendre parler du Duc d'Oſſone dans ces termes, ſans me ſentir enflammé de colere ; car enfin, ce Viceroi me devoit être fort indifférent après ce qui s'étoit paſſé entre nous deux à Palerme. J'aurois même été très-excuſable, ſi je l'euſſe haï. Cependant je ne pûs m'empêcher de prendre feu pour lui, comme ſi les Grands avoient le privilege d'ê-

tre toujours chers à leurs anciens ſerviteurs, quelque ſujet de mécontentement qu'ils puiſſent leur avoir donné. J'interrompis bruſquement Meſſagna: Monſieur, Monſieur, lui dis-je, meſurez mieux vos paroles. Sçachez que le Duc d'Oſſone eſt un des plus grands hommes du Siécle. Demandez aux Siciliens qu'il a gouvernés avant les Napolitains, quelle opinion ils ont de ce Seigneur? Ils vous diront tous que c'eſt un héros qu'ils regrettent encore tous les jours.

Dom Gaſpard, à ces mots, me regardant d'un air fier & mépriſant, me répondit: Je ne m'attendois pas à trouver ici un défenſeur d'Oſſone. Vous êtes apparemment, l'ami payé pour dire du bien de ce Héros? Et vous, lui repartis-je, vous n'avez pas beſoin de l'être pour en

dire du mal. Qui que vous ſoyez, reprit l'Hidalgo, vous êtes bien hardi d'oſer me contredire. Vous l'êtes bien davantage, vous, lui dis-je, de tenir de pareils diſcours d'un Viceroi, qu'un petit noble à chaumiere doit reſpecter. Vous êtes un inſolent, s'écria Dom Gaſpard, d'un air fanfaron: ſi la conſidération que j'ai pour la compagnie ne me retenoit pas, je vous apprendrois à vous jouer à un homme de ma qualité. Qui? Vous, m'écriai-je à mon tour, en me levant avec fureur: Je vous mets au pis. Sortez tout à l'heure, ſi vous l'oſez. Meſſagna fit mine d'accepter mon défi & de vouloir ſortir; mais toute la Compagnie s'entremettant de notre querelle, nous obligea de reprendre nos places.

Mes Lecteurs peut-être ſeront étonnés de me voir montrer tant de

de courage à Madrid, après en avoir fait paroître ſi peu à Florence dans l'affaire de Roger Matadori. Mais diſons tout : outre que je me ſentois appuyé d'un Officier de la Garde Allemande, je ne croyois pas Dom Gaſpard plus brave que moi. Je me connois en poltrons. Je voyois à ſa contenance que je lui faiſois peur.

Lorſque nous fûmes remis à table, mon ennemi & moi, nous affectâmes de nous lancer réciproquement des regards furieux, ainſi que deux combattans qu'on a ſéparés malgré eux, & qui ne demandent qu'à ſe rejoindre. Enfin, après le ſouper, toute la Compagnie ſe leva pour s'en aller. Dom Gaſpard ſortit de la Salle en me menaçant du doigt, & je répondis à ſes menaces de la même façon. Ce qui fut cauſe

que quelques Convives craignant que je ne le ſuiviſſe, le conduiſirent juſques chez lui pour prévenir tout accident ; & Dom Ramirez frappé de la même crainte, ne voulut pas me quitter que je ne fuſſe retiré dans mon appartement. Une action équivoque donne ſouvent de la réputation. Ce différend me fit paſſer pour un homme de cœur dans l'eſprit de Prado, & de tous ceux qui en avoient été témoins. Mais comment n'y auroient-ils pas été trompés? Je crus bien moi-même être devenu courageux. Je ne reconnus mon erreur que quelques heures après que je fus couché, & que ne pouvant dormir, je m'occupai de cette avanture. Ne faut-il pas que je ſois fou, diſois-je, pour avoir pris ſi chaudement le parti d'un Seigneur, dont je n'ai pas

ſujet de me louer? Je pourrai bien m'en repentir. Meſſagna, qui me paroît lâche, ne l'eſt peut-être pas. Qui m'aſſurera que, dans ce moment, il ne ſe propoſe point de me faire un appel? Peut-être a-t-il formé ce deſſein. Ah, ſi je le ſçavois! Je me leverois tout à l'heure & m'éloignerois de Madrid; auſſi-bien je ne me ſuis pas encore défait de tout mon équipage; il me reſte une bonne Mule.

Je paſſai la nuit dans une étrange inquiétude; mais Prado vint m'en tirer le lendemain matin, & rendit mon eſprit plus tranquille, en m'apprenant une nouvelle qui me cauſa plus de joye que je n'en fis paroître. Dom Gaſpard, me dit-il, a regagné ſa chaumiere dès la pointe du jour, ſans s'embarraſſer de ce qu'on pourra dire de ſon départ.

Avouez qu'il y a de grands lâches: vous l'effrayâtes hier au ſoir, ajoûta Dom Ramirez, par l'échantillon de valeur que vous lui donnâtes. Il n'a pas demandé ſon reſte. Vive Dieu! Il a promptement repris le chemin de ſes terres. En achevant ces paroles, mon ami fit des éclats de rire, qu'il auroit ſans doute redoublés à mes dépens, s'il eût ſçû que mon ennemi en prenant la fuite, n'avoit fait que me prévenir. C'eſt ce que ma vanité ſe garda bien de lui apprendre. Au contraire j'affectai de rire avec lui, mais à dire vrai, ce ne fut que d'un ris forcé; car je ne pouvois en conſcience me moquer de Meſſagna, ſans me moquer auſſi de moi-même.

CHAPITRE VI.

Gonzalez veut aller au lever du Roy; mais il rencontre Dom Enrique de Bolagnos ſon ancien Maître, qui l'emmene chez lui. De la réception que ce Cavalier lui fit, & du nouveau Regiſtre qu'il lui montra.

DOM Ramirez étant de garde ce jour-là, me quitta pour aller s'acquitter de ſes fonctions, & moi je ſortis de l'Hôtellerie, peu de temps après, dans l'intention de repaître mes yeux du plaiſir de voir le nombreux concours de Seigneurs qui vont tous les matins au lever du Roy. J'étois fort proprement vêtu, & je pouvois me vanter d'avoir aſſez bonne mine, pour éviter les

brocards que les plattes figures ont coûtume de s'attirer.

Comme j'étois près d'entrer dans le Palais, je rencontrai un Cavalier qui en ſortoit, & que je reconnus pour Dom Enrique de Bolagnos, mon ancien Maître. Il y a des Ex-Laquais glorieux qui rougiſſent, & ne revoyent qu'avec peine les perſonſonnes qu'ils ont ſervies. Pour moi, loin de reſſembler à ceux-là, je m'avançai vers Dom Enrique que je ſaluai d'un air aiſé, mais reſpectueux. Il me remit d'abord tout changé que j'étois en une autre figure, & m'adreſſant la parole en ſoûriant: Eſtevanille ici! me dit-il. Hé! depuis quand es-tu à Madrid? Depuis hier, lui répondis-je. Vous vous imaginiez que j'étois encore au ſervice du Duc d'Oſſonne, n'eſt-ce pas? Non, reprit-il. Dans le

le temps que tu abandonnas la Sicile, mon ami Quivillo me manda comment & pourquoi tu avois eu le malheur d'encourir la disgrace de ce Viceroi. Mais ou les apparences sont bien trompeuses, ou tu es aujourd'hui dans une agréable situation. Les apparences, repartis-je, ne vous trompent point. Ma fortune n'a jamais été dans un si bon état, grace à feu mon Oncle le Chirurgien, qui m'a laissé, par un bon testament, de quoi pouvoir me passer de Maître le reste de mes jours.

A ces mots le Seigneur de Bolagnos changeant de ton, me dit d'un air sérieux: Monsieur Gonzalez, ce que vous m'apprenez, me comble de joye. Je vous félicite d'un si heureux changement; & ce qui me fait autant de plaisir que la succession de

votre oncle, c'eſt que vous conſervez toûjours, ce me ſemble, cette précieuſe gayeté, dont la nature vous a avantagé. Mais, mon cher Eſtevanille, continua-t-il d'une maniere affectueuſe, nous ne ſommes pas bien dans ce lieu-ci, pour contenter la curioſité que j'ai de vous entretenir. Venez au logis avec moi. Nous dînerons enſemble. Le voulez-vous bien? J'avois trop de conſidération pour le Seigneur de Bolagnos, & je me ſentois trop ſenſible à l'honneur qu'il me vouloit faire, pour m'y refuſer. Il me fit monter dans un Caroſſe qui l'attendoit à quatre pas de nous, & il m'emmena chez lui. Quand nous y fûmes, il me dit: Ça, Gonzalez, banniſſons les façons. Vous n'êtes plus mon Domeſtique. Je n'ai plus d'autorité ſur vous. Vivons

vons enſemble familierement. Oublions le paſſé. Pourquoi l'oublier, Monſieur, lui répondis-je? S'il eſt beau à vous d'en vouloir perdre la mémoire, je ne ſerois qu'un ingrat, moi, de ne m'en plus ſouvenir. Ma condition m'a toujours été très-douce chez vous. Pouvoit-elle ne l'être pas, me dit-il? Vous me ſerviez avec affection. Va, mon enfant, ajoûta-t-il, je ne veux garder des droits de ma ſupériorité paſſée, que celui de te tutoyer par amitié.

Tels furent nos diſcours avant le dîner. Lorſque nous fûmes à table, il me fit cent queſtions ſur la Sicile, & m'obligea, de fil en aiguille, à lui faire un détail circonſtancié de mon voyage d'Italie, ce que je fis contre ma coûtume, ſans altérer la vérité. Quand dans ma relation je vins

à parler de Don Joſeph Quivillo, je m'étendis avec ſentiment ſur le mérite de ce Gentilhomme. Je me ſouviendrai toute ma vie, dis-je avec tranſport, de la douleur qu'il fit paroître dans le temps que je pris congé de lui. Il fut véritablement affligé de mon départ, au lieu que le perfide Thomas, premier Valet-de-chambre du Viceroi en eut une ſecrete joye que je pénétrai, quoiqu'il affectât de m'accabler de careſſes & de marques d'affection. Auſſi puis-je vous aſſurer que j'ai rayé & biffé ce traître du regiſtre de mes amis.

A ce mot de regiſtre, Don Enrique fit un éclat de rire & s'écria: Comment donc, Gonzalez, tu n'as point encore, à ce que je vois, oublié mon regiſtre. Il eſt toujours préſent à ma pen-

ſée, lui dis-je, & il me préſerve d'être la dupe des faux amis. Sur ce pied-là, reprit Bolagnos, j'ai donc fait encore un autre préſervatif. Quand je te montrai ce regiſtre, tu me conſeillas, s'il t'en ſouvient, d'éprouver auſſi mes maîtreſſes, & c'eſt ce que j'ai fait. J'en ſuis charmé, Monſieur, lui répliquai-je. Voilà ce qui s'appelle faire des Livres utils au Public, & travailler pour le bien de la ſocieté. J'eſpere que vous voudrez bien en faire part à vos amis; pardonnez-moi, s'il vous plaît, cette expreſſion.

Il ne fit que ſoûrire de ma familiarité. Puis ſe levant de table, il me fit ſigne de le ſuivre, & il me conduiſit à ſa Bibliotheque. Là, prenant un regiſtre de la même forme, mais moins gros que celui de ſes amis, il me le mit entre les mains, en me di-

ſant : Voici la liſte des Dames que j'ai ſervies, depuis la premiere juſqu'à la derniere. Il y en a, comme vous voyez, un aſſez grand nombre. Ce qui ſuppoſe que j'ai commencé de bonne heure à me conſacrer au ſervice du beau ſexe. Véritablement avant que j'euſſe atteint l'âge de puberté, j'avois déja fait plus d'un ſacrifice à l'Amour.

J'ouvris le regiſtre, & m'arrêtant au frontiſpice, j'y vis en gros caractere le nom de *Dogna Clara de Ceſpedez*. Cette Dame, dis-je à Don Enrique, eſt apparemment l'étrenne de votre cœur ? Oüi, répondit-il, c'eſt ma premiere paſſion. Je n'avois pas treize ans accomplis ; lorſque je fis connoiſſance avec D. Clara, qui étoit à peu près de mon âge. Comme nos parens étoient voiſins & bons amis,

j'entrois tous les jours librement chez elle, & l'on nous laiſſoit jouer enſemble ſans façon. Nous leur paroiſſions des enfans, ſur leſquels il n'étoit pas encore temps d'avoir l'œil, & cependant nous commençions à mériter qu'on prît garde à nous. La nature, qui nous rendoit déjà capables de ſentir de l'amour, nous apprit bien-tôt à l'exprimer; mais Dona Clara ne ſçut pas plutôt parler le langage des Amans, que la volage écouta un autre que moi. Ce qui fait bien voir qu'il y a dans les femmes un germe d'inconſtance & d'infidélité qui ſe produit tôt ou tard. C'eſt donc, lui dis-je, cette Dona Clara qui vous a trompé la premiere? Voyons une autre trompeuſe. En diſant cela, je tournai le feuillet, & le nom d'Eſtelle ſurnommée *Boquita* s'offrit à mes yeux.

Cette Eſtelle, me dit Don Enrique, a été ma ſeconde inclination. Une taille majeſtueuſe, un port de Reine, des yeux plus étincelans que les étoiles, avec une petite bouche qui reſſembloit à un bouton de roſe, & qui lui fit donner le ſurnom de *Boquita*, me mirent au nombre de ſes ſoupirans. Je lui déclarai ma paſſion. J'eus le bonheur de lui plaire. Elle me l'avoua. Nous voilà d'accord. Je m'apprête à l'épouſer. Il ſurvient un Bourgeois millionnaire, qui lui propoſe de l'aſſocier à ſes richeſſes. Elle le prit au mot, & me devint infidéle.

La Dame que j'ai aimée immédiatement après Eſtelle, continua Bolagnos, n'a pas mieux payé ma tendreſſe. C'eſt Dona Eugenia d'Alvarade. J'adorois celle-ci. Elle m'avoit enchanté

par une figure toute gracieuſe, & par un eſprit ſupérieur. Comme je n'étois pas un parti à dédaigner pour elle, j'eus le plaiſir de lui faire agréer mes ſoins. Nous nous promîmes une foi mutuelle ; mais, à la veille du jour fixé pour notre hymenée, un Grand Seigneur l'enleva ; & ce qui fut un coup de foudre pour moi, j'appris qu'Eugenie ébloüie de la qualité de ſon Raviſſeur, avoit conſenti à l'enlevement. C'eſt ainſi qu'Eſtelle & Eugenie me ſacrifierent ; l'une à ſon avarice, & l'autre à ſon ambition.

Je fus ſi vivement piqué de la trahiſon de ces deux Dames, pourſuivit-il, que je jurai de ne plus aimer. Je gardai mon ſerment pendant ſix mois, ſans être tenté de le violer. Je m'applaudiſſois de la tranquillité dont mon cœur jouiſſoit, ou plutôt je

croyois que trois paſſions conſécutives avoient épuiſé ſa ſenſibilité. Quelle erreur ! Je ne vis pas ſitôt Dona Helena Pacheco, que je me ſentis embraſer d'un feu plus ardent que ceux dont j'avois brûlé auparavant. Je forme le deſſein de plaire à ma belle Helene. Je la diſpute à vingt Rivaux. Elle me les ſacrifie tous. Nous convenons de nos faits, & les préparatifs de nos nôces ſe font. Mais pendant ce temps-là, ma future rêve, en dormant une nuit, qu'elle me voit aux pieds d'une jolie Dame, qui me laiſſe prendre des libertés. Elle ſe réveille en ſurſaut, & demeure frappée de ce ſonge chimérique, qu'elle regarde comme un avis ſecret que le Ciel lui donne de ne pas lier ſa deſtinée à la mienne. Vous vous imaginez ſans doute qu'elle revint enfin de ce

déreglement d'eſprit. Point du tout; ni ſes amies, ni moi, nous ne pûmes jamais détruire ſa prévention capricieuſe & ridicule, & notre mariage ſe rompit.

Je ne pûs m'empêcher de rire de ce trait de femme fantaſque, & je m'attendois à me réjouir des manieres différentes, dont les autres Maîtreſſes de Don Enrique lui avoient manqué de foi; mais il arriva deux Cavaliers de ſes amis, ce qui l'obligea de remettre le regiſtre à ſa place, n'étant pas homme à montrer, comme un Auteur, ſes ouvrages à tout le monde.

CHAPITRE VII.

Qui étoient ces deux Cavaliers, & ce qui les amenoit chez le Seigneur de Bolagnos.

CEs Cavaliers étoient tous deux Chevaliers de l'Ordre de S. Jacques, & grands nouvelliſtes. Ne voulant pas apparemment parler à Bolagnos devant un homme qu'ils ne connoiſſoient point, ils le tirerent à part, & lui dirent quelque choſe à l'oreille. Alors me croyant de trop dans la compagnie, je pris congé de Don Enrique, qui ne me laiſſa pas ſortir, ſans m'inviter à retourner au plutôt chez lui.

Quand je fus dans la ruë, je fis une obſervation qui me parut importante. Je m'apperçus que

les Bourgeois assemblés par pelotons s'entretenoient tout bas d'un air échauffé & mystérieux. Cela me fit juger que quelque grand évenement venoit, ou étoit près d'arriver. Etant de retour à mon Hôtellerie, je demandai à mon Hôte, s'il savoit pourquoi le Peuple sembloit s'émouvoir. C'est, répondit-il froidement, qu'il vient de se répandre dans la Ville un bruit qui intéresse tous ceux qui aiment la nouveauté. On dit que le Duc de Lerme va perdre sa place. Les uns sont fâchés, & les autres s'en réjouissent. Pour moi, je souhaite que ce ne soit qu'un faux bruit; car j'entends dire plus de bien que de mal de ce premier Ministre; mais quand on en diroit plus de mal que de bien, il faut s'en tenir à ce qu'on a, de crainte de pis.

Pendant que mon Hôte parloit de cette ſorte, je diſois en moi-même : Voilà donc la cauſe de la viſite des Chevaliers de S. Jacques. Ils ſont venus pour dire cette nouvelle à Don Enrique, & pour faire enſuite avec lui là-deſſus des raiſonnemens politiques. L'arrivée de Don Ramirez me confirma dans mon opinion. Cet Officier revenoit de la Ville. Il avoit l'air ſombre & rêveur. Vous avez quelque choſe, lui dis-je, on vous a mis en mauvaiſe humeur. Au lieu de me répondre, il m'emmena dans ſon appartement, où m'ayant fait aſſeoir, il prit un ſiége, & ſe mit auprès de moi en pouſſant un profond ſoûpir. Qu'avez-vous donc, lui dis-je encore ? Vous m'allarmez. On diroit que vous avez appris quelque nouvelle déſagréable. On diroit la verité,

me répondit Prado. On vient de m'en dire une qui m'a donné la plus rude atteinte. J'ai été chez Don Rodrigue de Calderone, & j'y ai trouvé tous ſes Domeſtiques dans la conſternation. Pour en ſçavoir la cauſe, je me ſuis adreſſé à un vieux Valet-de-chambre, qui eſt le confident de ſon Maître, & dont j'ai gagné l'amitié.

Mon ami, lui ai-je dit, peut-on vous demander le ſujet de la triſteſſe que je vois regner dans cette maiſon? Vous ſçavez l'interêt que je prends à tout ce qui la regarde. Ah, Seigneur Don Ramirez m'a-t-il répondu d'un ton qui rendoit témoignage de l'affliction dont il étoit ſaiſi, tout eſt perdu! Le Duc de Lerme ne tient plus le timon de la Monarchie. O Ciel! me ſuis-je écrié à ces paroles, que m'apprenez-

vous? Se peut-il qu'il n'ait plus la faveur du Prince? Cela n'eſt que trop véritable, a repris le Valet-de-chambre; & ce qui étonnera la poſtérité, c'eſt que ſa diſgrace eſt l'ouvrage de ſon propre fils. Le Duc d'Uzede que la haine & l'envie arment contre ſon pere, & qui depuis long-temps ne ſonge qu'à le détruire dans l'eſprit du Roy dont il eſt favori, a trouvé moyen d'en venir à bout, puiſque le Monarque, par un billet écrit de ſa propre main, ordonne au Duc de ſe retirer dans tel endroit d'Eſpagne qu'il lui plaira, pour y joüir en repos des bienfaits qu'il a reçus de ſa main libérale. Voilà ce qui nous conſterne tous dans cette maiſon; car vous n'ignorez pas que la chute du Seigneur Don Rodrigue de Calderone eſt attachée à celle du Duc de Lerme.

Pour conſoler le Valet-de-chambre, pourſuivit Don Ramirez, & pour le flater de quelque eſpérance, je lui ai dit : Mon ami, malgré tout ce que vous venez de me dire, je doute encore du malheur du premier Miniſtre. L'aſcendant qu'il a ſur le Roy, rend ſa diſgrace incertaine. C'eſt un eſprit plein de reſſource. S'il eſt menacé de quelque orage, il eſt aſſez habile pour le détourner. Peut-être même qu'en ce moment il eſt mieux que jamais avec ſon Maître.

Lorſque Don Ramirez eut ceſſé de parler, il redevint rêveur. Je devinai bien ce qui le faiſoit rêver, & entrant dans ſes ſentimens : Vos interêts, lui dis-je, me ſont trop chers, pour vous avoir écouté avec indifférence. Mais ſuivant ce que vous venez de me dire, la diſgrace

du premier Miniſtre n'eſt pas encore certaine. Attendons pour nous en affliger, qu'elle ſoit aſſurée. Peut-être, comme vous l'avez dit au Valet-de-chambre de Don Rodrigue, le Duc de Lerme a-t-il déja regagné les bonnes graces du Roy. Je le ſouhaite, reprit notre Officier, moins à cauſe que je perdrois dans le Seigneur de Calderone un Protecteur qui peut faire ma fortune, que par reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour moi.

Après cet entretien, Prado changeant de diſcours, me dit: Gonzalez, voulez-vous bien avoir pour moi une complaiſance dont je vous tiendrai compte? Faiſons-nous ſervir ce ſoir dans mon appartement. Je ſuis bien aiſe dans l'état où je me trouve, de ne pas ſouper dans la Salle; car on ne manquera pas de parler

ler du Duc de Lerme & de ſon Secretaire. Je pourrois entendre des choſes qui me feroient moins de plaiſir que de peine. Je loue votre prudence, lui dis-je. C'eſt fort bien fait de prévenir le mal qui peut arriver. Peut-être, ajoûtai-je en ſoûriant, quelque nouveau Meſſagna vous donneroit-il occaſion de faire pour Don Rodrigue, plus que je n'ai fait pour le Duc d'Oſſone.

CHAPITRE VIII.

Du grand évenement qui arriva peu de temps après à la Cour ; des changemens dont il fut ſuivi, & de la ſéparation d'Eſtevanille & de Don Ramirez.

LA diſgrace prochaine dont tout le monde vouloit que le Duc de Lerme fût menacé, fit l'entretien de Madrid pendant quinze jours, au bout deſquels inſenſiblement on diſcontinua d'en parler. On ne douta pas même que ce ne fût un bruit ſans fondement, quand on ſçut que ce Miniſtre aſſiſtoit comme à l'ordinaire, au Conſeil tous les jours, & donnoit audience. Mais environ deux mois après, le bon Roy Philippe III. dont la ſanté de-

puis long-temps étoit très-mauvaiſe, tomba malade & mourut. Et l'on apprit que le Prince ſon fils en prenant ſa place, avoit choiſi pour ſon premier Miniſtre Don Gaſpard de Guſman, Comte d'Olivarés, ſon favori.

Le Peuple ami des choſes nouvelles, ſe réjouit de ce changement; mais tous les Partiſans de la maiſon de Sandoval en furent bien mortifiés, de même que ceux qui, comme Don Ramirez s'intereſſoient pour Don Rodrigue de Calderone. Pour moi, qui ne perdois ni ne gagnois rien à tout cela, je voyois de ſang froid toutes ces révolutions. Il m'étoit indifférent que ce fût le Duc de Lerme ou le Comte d'Olivarés qui gouvernât la Monarchie. J'étois fâché ſeulement que mon ami Prado ne pouvant

plus compter ſur Don Rodrigue; perdît la meilleure corde de ſon arc.

Le nouveau premier Miniſtre, de la façon dont on en parloit, fit juger qu'il établiroit bientôt ſon miniſtere ſur les ruines du précédent. Il commença par écarter de la Cour les perſonnes qui lui donnoient de l'ombrage, & à mettre dans les poſtes importans celles qu'il croyoit véritablement dans ſes interêts. Calderone fut un des premiers qui furent déplacés. On le dépouilla de tous ſes emplois, & on le congédia. Vous me direz qu'ayant autant de bien qu'il en poſſédoit, il avoit de quoi ſe conſoler de ſa diſgrace. Auſſi ſe retira-t-il aſſez ſatisfait à Valladolid, lieu de ſa naiſſance, s'imaginant qu'on l'y laiſſeroit jouir tranquillement des richeſſes immenſes qu'il avoit,

diſoit-on, amaſſées par les plus mauvaiſes voyes. Mais à peine y fut-il arrivé, que la Cour nomma des Commiſſaires pour connoître des crimes dont il étoit accuſé ; & ſes Juges, après un long examen, lui firent trancher la tête ſur un échaffaut.

Le Comte d'Olivarés ne ſe contenta pas d'avoir fait périr le fidel Agent de ſon prédéceſſeur, il rechercha les perſonnes qui tenoient d'eux quelques poſtes pour les leur ôter ; & cette recherche ſe fit avec tant d'exactitude & de ſoin, que Don Ramirez perdit ſon Enſeigne, parce qu'on ſçut que c'étoit Don Rodrigue qui la lui avoit fait donner. Que d'honnêtes gens eurent le même ſort ! Il ne demeura pas en place un Partiſan du dernier miniſtere. Prado, je dois cette juſtice à ſon bon cœur,

fut infiniment ſenſible à la fin tragique de ſon Bienfaicteur. Quand il auroit été ſon fils, il ne l'auroit pas plus vivement ſenti. Il paſſa même les bornes de la reconnoiſſance, puiſqu'il en eut tant de chagrin, qu'il réſolut d'abandonner Madrid, comme ſi l'infamie du ſupplice eût rejailli ſur lui. Mon cher Eſtevanille, me dit-il un jour, nous allons encore une fois nous ſéparer tous deux. Je retourne à Corita. Je vais vivre dans ma Terre en bon Gentilhomme de Campagne avec les mille écus de rente qui me reſtent de mes diſſipations. Je voulus combattre ſon deſſein; mais ſon parti étoit pris. Nous nous embraſſâmes, & il me dit un éternel adieu.

CHAPITRE IX.

De la nouvelle connoiſſance que fit Eſtevanille. Hiſtoire de Don Marcos de Girafa.

LE départ de Don Ramirez m'attriſta pendant cinq ou ſix jours. J'avois déjà mis ſon nom ſur le regiſtre de mes amis ; & n'ayant aucun ſujet de l'effacer, je ſentois ſon éloignement. Mais comme le chagrin eſt incompatible avec mon humeur, il ſe diſſipa peu à peu, & je devins plus gai que jamais. Il eſt vrai que je fis bientôt une nouvelle connoiſſance, qui m'aida fort à l'oublier. C'étoit un Cavalier ſoi-diſant Gentilhomme des Aſturies, & qui ſe faiſoit appel-

ler Don Marcos de Girafa. Voici de quelle façon nous nous faufilâmes enſemble cet Aſturien & moi.

Il y avoit dans le quartier de la Cour un Caffé bien achalandé. C'étoit le rendez-vous ordinaire des honnêtes gens oiſifs J'y allois tous les jours. Un matin, pendant que je prenois mon Chocolat, il entra un homme de très-bonne mine, qui vint par hazard ſe placer auprès de moi. Nous liâmes d'abord converſation, & je fus bien affecté de ſes diſcours. Il parloit avec beaucoup de grace, de juſteſſe & de préciſion. Il avoit l'eſprit enjoué. un peu railleur ; mais il railloit agréablement, ſans emporter la piece. Comme nous avions tous deux les qualités ſimpatiques, nous nous attachâmes l'un à l'autre, de maniere qu'en moins de huit

huit jours il ſe forma entre nous une parfaite union. Nous nous fîmes des confidences réciproques. Je lui contai mes avantures, & il me fit le récit des ſiennes dans ces termes.

HISTOIRE

De Don Marcos de Girafa.

DON Vincent de Girafa ; mon pere, après avoir employé les deux tiers de ſa vie & de ſon patrimoine au ſervice du Roy, ſe retira dans la Ville d'Oviedo, où il épouſa ma mere dont il n'eut point d'autre enfant que moi. Quoiqu'ils fuſſent peu riches, ils ne laiſſerent pas de m'élever aſſez bien. Ils me donnerent pluſieurs Maîtres, & entr'autres un excellent Joueur de

Guitarre, comme s'ils euſſent crû que le talent de jouer de cet inſtrument, me ſeroit un jour d'un grand ſecours. J'appris auſſi la Muſique ; & ſi vous ajoûtez à cela une légere teinture des Belles-Lettres, voilà de quoi tout mon mérite étoit compoſé.

Un jour, pourſuivit-il, mon pere m'ayant fait entrer dans ſon Cabinet, me dit : Marcos, tu commence ta dix-ſeptiéme année. Il eſt temps que tu prennes un parti ; car je ne crois pas, mon fils, que tu veuilles vivre comme un Sybarite dans la moleſſe & dans l'oiſiveté. J'ai réſolu de t'envoyer chercher fortune à la Cour. Tu ne manques pas d'eſprit, tu n'es point mal fait, & tu es Gentilhomme. Quand on a ces trois cordes à ſon arc, on doit s'avancer. Fais ce qu'il te ſera poſſible pour devenir Page

de quelque Grand Seigneur. Cela peut te mener loin. Je t'équiperai proprement, & te donnerai une cinquantaine de piſtoles, pour te mettre en état d'attendre ſans impatience que tu ſois placé. Hé bien, mon ami, ajoûta-t-il, mon deſſein eſt-il de ton goût? Oüi, mon pere, lui répondis-je, avec une joye dont il tira un bon augure, je partirai pour Madrid quand il vous plaira. Le cœur me dit que je n'y ſerai pas long-temps, ſans trouver quelque Grand Seigneur qui agrée mon attachement.

Ma réponſe plut fort à mon pere, qui me fit faire un bel habit, & préparer toutes les autres choſes qu'il jugea néceſſaires pour mon voyage; & quand le jour de mon départ fut arrivé: Marcos, me dit-il, en m'embraſſant en pere affectionné, va,

mon enfant, que le Ciel te conduiſe à la Cour, & béniſſe tes bonnes intentions. Mais jai un conſeil à te donner, un conſeil dont tu as beſoin, & que je te recommande ſur-tout de ne pas négliger. Sois toûjours en garde contre ton humeur enjouée; car tu es gai naturellement. Tu ſçais bien que tu as ce défaut-là. Quelquefois même tu ris & fais rire les autres, ſans ſonger que tu es Eſpagnol & noble. Défais-toi donc de cette mauvaiſe habitude. Sois toûjours ſérieux, toûjours grave, quelques plaiſantes choſes qu'on diſe ou qu'on faſſe devant toi. Enfin, ne perds jamais cette gravité qui nous diſtingue d'une maniere ſi honorable des autres nations. Après que mon pere m'eut donné cet avis important, il eut la bonté de me compter cinquante piſtoles, & de me fai-

re présent de sa bénédiction. Je pris ensuite le chemin de Madrid, avec des Muletiers qui m'y rendirent en huit jours fort heureusement.

J'allai loger dans la grande rue de Tolede, dans une Hôtellerie dont le Maître étoit un homme de la hauteur de Sisyphe, le Nain de Marc Antoine, ce qui lui avoit fait donner le surnom de *Monillo*, c'est-à-dire petit Singe. Au reste ce Monillo avoit l'esprit si réjouissant, que la gravité Espagnole couroit grand risque de s'oublier avec lui. Pour moi, je ne pus tenir mon sérieux en voyant sa figure, & encore moins quand je l'entendis parler, tant il pensoit & s'exprimoit comiquement. Avec tout cela il ne laissoit pas d'être homme de bon conseil. Si-tôt que je lui dis pourquoi

j'étois venu à Madrid, il me prit en particulier & me tint ce discours : Mon jeune Seigneur, si vous avez envie d'être Page dans une grande Maison, je veux vous rendre service en vous faisant connoître un vieux Bourgeois, qui ne fait point d'autre métier que de placer des Domestiques qui cherchent condition, moyennant un honnête profit. Vous me ferez plaisir, lui répondis-je, de me procurer cette connoissance. Mais cela ne presse point encore. Je vous entends, reprit Monillo, vous voulez auparavant battre un peu le pavé de Madrid, & dépenser des écus qui vous pesent dans les poches. Prenez-y garde au moins ; il y a dans cette Ville des Gaillardes qui flairent le gousset des nouveaux débarqués. Véritablement dès la premiere fois que j'allai

me promener au Prado, j'y rencontrai une Mignone qu'une Vieille accompagnoit. Elles m'agacerent de façon, que je ne pus me défendre de les ſuivre, & qui pis eſt, elles m'engeollerent ſi bien, que je fus obligé, peu de jours après, de prier Monillo de me mener promptement chez le vieux Bourgeois dont il m'avoit parlé. Nous y allâmes, & nous le trouvâmes avec deux hommes, auſquels il fallut attendre qu'il eût donné ſucceſſivement audience.

Après qu'il les eut congédié, mon petit Hôte lui adreſſa la parole: Seigneur Cortés, lui dit-il, vous voyez dans ce jeune Cavalier que je vous préſente, le fils unique d'un des plus anciens Nobles des Aſturies. Le Muletier qui l'a amené d'Oviedo à Madrid, me l'a dit, &

c'eſt ſçavoir les choſes de la bouche de la verité. Ce n'eſt pas un de ces miſérables Cadets de nobleſſe, qui ne pouvant ſubſiſter dans leurs chaumieres, s'eſtiment trop heureux d'être Pages dans des maiſons à peine ſorties de la roture. C'eſt un bon Gentilhomme, que ſon pere envoye à la Cour pour étudier le grand monde, pour s'attacher à quelque Grand de la premiere Claſſe, & s'en faire un Protecteur qui l'aide à s'avancer. Seigneur Monillo, lui répondit le vieux Bourgeois, il ſuffit que vous vous intéreſſiez pour ce jeune Cavalier, je lui rendrai ſervice. Je ſçais ce qui lui convient, & j'ai ſon affaire en main. Il faut un Page au Marquis d'Aſtorga, qui, ſans contredit, eſt le Seigneur de la Cour le plus débonnaire. Voulez-vous cette place, ajoû-

ta-t'il, en s'adreſſant à moi? Très-volontiers, lui répondis-je, & vous n'avez qu'à me dire ce que vous exigez de ma reconnoiſſance. Fort peu de choſe, reprit Cortés ; outre que vous m'êtes préſenté par le Seigneur Monillo, mon ami, le poſte de Page n'eſt pas fort lucratif. Ce ſeroit conſcience de vous le faire payer bien cher, & deux doublons me ſuffiront.

Il n'en eſt pas de même, pourſuivit-il, des Officiers qui ont de gros gages avec le tour du bâton. Avez-vous remarqué, par exemple, les deux perſonnes qui viennent de ſortir? Ce gros homme que vous avez vû, eſt un Maître d'Hôtel qui étoit hors de condition ; je l'ai placé chez un Duc de cent mille écûs de rente, & qui aime à faire bonne chere, & j'ai fait l'autre, Intendant d'u-

de maiſon riche & chargée de dettes. Eh! combien, s'écria Monillo, avez-vous tiré de l'eſcarcelle de ces Meſſieurs-là ? Il en a coûté, répartit le Bourgeois, deux mille écus au Maître d'Hôtel, & mille piſtoles à l'Intendant. Par Saint Mathieu, dit le Nain, c'eſt être trop déſintéreſſé, c'eſt obliger le prochain gratuitement. Tout autre que vous, les auroit traité comme ils vont traiter leurs Maîtres. Sur l'aſſurance que le vieux Bourgeois me donna que dès le lendemain matin il me feroit recevoir parmi les Pages du Marquis d'Aſtorga, je lui lâchai mes deux doublons qui faiſoient preſque le reſte de tout mon argent, & je retournai à l'Hôtellerie avec mon Hôte, qui me dit, chemin faiſant : Vous ſerez à merveille chez le Marquis d'Aſtorga. J'ai

ſouvent entendu parler de ce Seigneur, comme du plus aimable de tous les Grands. C'eſt à vous, lui dis-je, Seigneur Monillo, que j'en ſerai redevable, & je ne ſçaurois aſſez vous en remercier.

Je me rendis donc le jour ſuivant chez le vieux Bourgeois à l'heure qu'il m'avoit marquée, & ſur le champ, il me conduiſit à l'Hôtel d'Aſtorga, qui m'éblouit d'abord par la magnificence que j'y vis briller, & qui me parut plutôt la demeure d'un Roy, que la maiſon d'un particulier. Mon Conducteur me mena droit à l'appartement du Majordome, & parla quelque temps tout bas à cet Officier. Je ne ſçais ce qu'il lui diſoit; mais le Majordome en lui prêtant l'oreille, jettoit de moment en moment les yeux ſur moi, d'une

façon à me faire croire qu'il n'étoit pas mal affecté de ma figure. Ce qui acheva de me le perſuader, c'eſt qu'après avoir écouté ce que le vieux Bourgeois lui voulut dire, il m'adreſſa la parole dans ces termes : Mon enfant, ſur le bon témoignage que le Seigneur Cortés vient de me rendre de vous, je vous reçois au nombre de nos Pages, en attendant que vous en ayez l'habit ; & dès aujourd'hui vous avez dans cet Hôtel droit de bouche à cour.

Me voilà donc arrêté pour faire les nobles fonctions des Pages. Mais ce qu'il y a d'enchanteur dans le ſervice des Grands, c'eſt qu'on n'y ſent point le joug de la ſervitude. Je n'eus pas ſitôt ſur le corps la livrée d'un Grand Seigneur, que je me crus un homme d'importance. Je pris

l'eſprit de mes Confreres, & je devins fier de me voir occupé de l'honneur humiliant de donner à boire. Je ne m'étonne plus, ſi la tête tourne à des perſonnes du commun qui parviennent bruſquement à des poſtes élevés, puiſqu'une place de Page inſpiroit de l'orgueil à un Gentilhomme.

Il eſt vrai que mon Maître étoit d'un caractere ſi doux & ſi bon, que tous ſes Domeſtiques ſembloient moins le ſervir par devoir que par inclination, tant il avoit ſoin d'adoucir la rigueur de leur condition ſervile par ſa douceur & par ſa bonté. Au lieu de les punir quand ils avoient fait des fautes, il prenoit leur défenſe, & cherchoit à les excuſer. Je me ſouviens qu'un jour un pere de famille Bourgeoiſe vint ſe plaindre à lui;

Monſeigneur, lui dit-il, je vous demande juſtice. Votre Secretaire a ſuborné ma fille. Que voulez-vous que je lui faſſe, répondit mon Maître? Mon Secretaire eſt François de nation; vous connoiſſez les François, vous ſçavez qu'ils ſont galans, & accoûtumés à ſéduire des filles. Il faut leur paſſer cela; mais ſi mon Portier, qui eſt Allemand & ſujet au vin, eût commis le crime dont vous accuſez mon Secretaire, je le ferois pendre.

Enfin, le Marquis d'Aſtorga n'étoit pas de ces Seigneurs qui ſont différens d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, & avec leſquels on eſt obligé de bien prendre ſon temps pour les engager à promettre leurs bons offices; c'étoit un homme exempt de caprices, & d'une humeur toujours

égale. Il recevoit poliment les perſonnes qui venoient lui faire quelque priere, & il leur promettoit d'un air affectueux de s'intereſſer pour elles. Mais, à la verité, dès qu'il ne les voyoit plus, il oublioit ſes promeſſes, & n'en tenoit aucunes. J'y fus attrappé moi-même un homme qui avoit envie d'entrer dans les Bureaux du Miniſtere, m'offrit cent piſtoles, pour lui faire obtenir un poſte de Commis par le crédit du Marquis d'Aſtorga. J'entrepris cette affaire. J'eus la hardieſſe de prier mon Maître de s'employer pour l'homme que je lui nommai. Avec plaiſir, mon ami, me dit ce Seigneur, d'un air obligeant. Je ſuis bien aiſe que tu faſſes uſage de la bonne volonté que j'ai pour toi. Tu peux aſſurer ton homme qu'il aura une place de Commis in-

ceſſamment. Je la demanderai pour lui au premier Miniſtre.

Je laiſſai écouler plus d'un mois avant que d'oſer retourner à la charge, de peur de paſſer pour un importun. Je me contentois de me préſenter tous les jours dix fois devant Monſieur le Marquis, m'imaginant que mon viſage & mes ſervices parloient aſſez pour moi, & devoient lui rafraîchir la mémoire de ce qu'il m'avoit promis; mais voyant qu'il ne m'en diſoit pas le moindre petit mot, & que le temps ſe paſſoit toûjours à bon compte, je m'aviſai un jour de lui préſenter la perſonne à qui je voulois rendre ſervice pour ſon argent, dans la penſée que cela pourroit produire un bon effet. Monſeigneur, lui dis-je, voici le ſujet pour qui votre Excellence a bien voulu ſe charger

ger de demander au Miniſtre une place de Commis. A ces paroles, mon Maître, comme ſi je lui euſſe rappellé un ſonge effacé de ſon ſouvenir, me dit avec une feinte ſurpriſe que je lui remettois en mémoire une choſe qu'il avoit oubliée; mais qu'il répareroit ſa faute la premiere fois qu'il verroit le Duc de Lerme ou Don Rodrigue de Calderone, qui étoient alors les Maîtres du Gouvernement.

Cette nouvelle promeſſe me donna une nouvelle patience. J'attendis encore un mois, après quoi ne me voyant pas plus avancé qu'au premier jour, je me dégoûtai du ſervice du Marquis, & pris la réſolution de m'attacher à un autre Maître, ſur la parole duquel il y eût plus de fonds à faire. Je communiquai mon deſſein au vieux Trafiquant

de places de Domeſtiques, qui pour deux autres doublons. me fit entrer chez le Comte d'Orgas, en m'aſſurant que ce Seigneur avoit la réputation d'être eſclave de ſa foi, & d'aimer à faire plaiſir ; mais je crois devoir vous avertir en même-temps, ajoûta-t-il, que c'eſt un homme un peu ſingulier. Il eſt ſi vif, ſi bruſque, ſi emporté, qu'il reçoit ordinairement fort mal ceux qui vont le prier d'employer pour eux ſon crédit. Il commence par leur ôter tout eſpoir d'obtenir ce qu'ils demandent, & cependant il ne laiſſe pas de les ſervir. Il oblige de mauvaiſe grace. Qu'importe, m'écriai-je ! Il oblige ; & ſur ce pied-là il vaut mieux que le Marquis d'Aſtorga, qui promet à tout le monde, & ne tient parole à perſonne.

Veritablement peu de jours après que j'eus changé de condition, je m'apperçus que mon nouveau Maître étoit assez extraordinaire, & d'un caractere bien différent de l'autre. Le Marquis ne se plaignoit jamais de ses Gens. Qu'ils fissent bien ou mal leur devoir, il paroissoit toujours satisfait d'eux ; au lieu que le Comte reprenoit les siens quand ils méritoient de l'être, & les apostrophoit quelquefois durement. Quelqu'un venoit-il humblement implorer sa protection, & le supplier de parler pour lui au Roy, mon Maître se mettoit aussi-tôt en colere contre le suppliant, le grondoit, refusoit de le servir, & faisoit pourtant ce qu'il souhaitoit.

Je n'oublierai jamais, continua Don Marcos une scéne dont j'ai été témoin. Une femme

ſemme en deüil entra un matin dans la chambre du Comte, & lui dit : Monſeigneur, comme je ſcais que votre Excellence eſt très-charitable, j'oſe me flater que vous ſerez touché de mon ſort. Je ſuis veuve d'un Officier de la Garde Eſpagnole, qui m'a laiſſé quatre enfans & peu de bien. Si vous vouliez avoir la bonté de demander au Roy une penſion pour m'aider à les..... Mon Maître ne lui donna pas le temps d'achever ; & l'interrompant avec impétuoſité, Demander, oüi, demander, lui dit-il d'un ton bruſque, il n'y a qu'à demander comme cela au Roy des penſions pour les obtenir. Vous imaginez-vous qu'il prodigue ainſi ſes graces ? Vraiment, vraiment, il a bien d'autres perſonnes que vous à récompenſer. S'il

faiſoit des penſions à tous ceux qui le ſervent, tous ſes revenus n'y ſuffiroient pas. Elle voulut répliquer; mais il l'interrompit encore, & lui dit avec emportement: Retirez-vous, Madame. Je ne me mêlerai point de cela. Je n'aime point à me charger de mauvaiſes commiſſions. En parlant de cette ſorte, il acheva de s'habiller; & montant en caroſſe, il ſortit pour aller au lever du Roy, laiſſant la Veuve fort étourdie de l'accueil gracieux dont il venoit de la régaler.

Cependant, ſoit que cette Dame ne fût pas facile à rebuter, ſoit que quelqu'un l'eût inſtruite du caractere de mon Maître, elle le ſuivit dans l'eſpérance de le rejoindre, & de lui parler encore une fois. Elle eut la patience de l'attendre trois heures

à une porte du Palais, par laquelle il falloit qu'il paſſât pour s'en retourner au logis; & s'approchant de lui comme il alloit remonter dans ſon caroſſe: Eh! Monſeigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de ma famille. Allez, allez, lui répondit-il bruſquement, le Roy vous accorde une penſion de cent piſtoles.

Au reſte, le Comte d'Orgas étoit un aimable brutal, & le Seigneur de la Cour peut-être le plus généreux. Il avoit entr'autres une bonne qualité qui eſt aſſez rare, c'eſt qu'il ne manquoit pas de faire du bien à ſes Domeſtiques au bout de quelques années de ſervices. Il m'avoit pris en affection, & j'aurois fait ſans doute ma fortune chez lui, ſi je n'euſſe pas eu le malheur de me battre contre un de ſes Gentilshommes, pour une

jeune Soubrette de Madame d'Orgas. Nous aimions tous deux la petite perſonne, ſans ſavoir que nous fuſſions Rivaux, & je ne ſçais lequel de lui ou de moi étoit l'Amant chéri, car elle nous traitoit l'un & l'autre de façon, que chacun en particulier pouvoit ſe flater de l'être. Mais quelque ſecrete que ſoit une intrigue amoureuſe, elle ne l'eſt pas toujours. Mon Rival apprit, je ne vous dirai pas comment, qu'on entendoit la nuit le ſon de ma Guitare, & que je cherchois à plaire à Inès. Là-deſſus il me fait un apel. Je vole au rendez-vous. Nous mettons l'épée à la main. Enfin, nous nous diſpoſions à commencer un rude combat, lorſque mon Gentilhomme ſuſpendant tout-à-coup ſa fureur, me dit : Page, écoutez-moi. Je fais une réflexion qui m'arrête,

& que je crois devoir vous communiquer avant que nous en venions aux voyes de fait. Qu'allons-nous faire ? En nous détruisant nous-mêmes, nous perdrons Inès de réputation. Eſt-ce-là le procedé de deux Eſpagnols ? L'honneur d'une Maîtreſſe, fut-elle infidelle, ne doit-il pas leur être cher ? Mais que dis-je, infidelle ? Je n'ai point de preuve de ſa trahiſon. Faut-il que ſur un ſimple ſoupçon, je me livre à une jalouſe rage ? Non, ſans doute, lui répondis-je, cela n'eſt pas raiſonnable ; & ſi vous vous repentez d'avoir été trop vif, je veux bien que nous ne pouſſions pas les choſes plus loin. Je n'ai pas une ſi grande envie de me couper la gorge avec vous, que je ne veuille là-deſſus écouter aucune raiſon, & c'eſt aſſez pour moi que je vous

vous faſſe voir en répondant à votre appel, que je ſuis homme à vous prêter le collet. A ce diſcours, mon Rival prenant un viſage d'ami, me dit en m'embraſſant : Dom Marcos, oublions le paſſé. Je vous demande votre amitié, en vous offrant la mienne.

C'eſt ainſi que deux fiers ennemis, prêts à s'égorger réciproquement, ſe réconcilierent de bonne foi. Cependant la cauſe de leur brouillerie ſubſiſtant toûjours, la guerre pouvoit, entr'eux, ſe rallumer à tout moment. Mais le Comte d'Orgas y mit bon ordre. Un Valet-de-chambre du logis, qui étoit un de ces Domeſtiques curieux, qui ſçavent tout ce qui ſe paſſe dans une maiſon, & qui d'ailleurs, nous haïſſoit le Gentilhomme & moi, ne manqua point

d'informer ce Seigneur de notre différend, & du ſujet qui l'avoit fait naître. Sur quoi notre Patron naturellement fort ſévere, nous mit à la porte tous deux, comme des perturbateurs de la tranquillité de ſa maiſon.

Je me retirai chez mon bon ami Monillo, qui connoiſſant le Majordome du Duc de Peg-naranda, eut le crédit de me faire recevoir Page de ce Seigneur, qui étoit un homme de ſoixante & quelques années. Il n'avoit pas moins de douceur & de bonté que le Marquis d'Aſ-torga, ſans avoir le défaut de ne pas tenir ſa parole; mais s'il étoit exempt de celui-là, il en avoit un autre qui lui donnoit un ridicule dans le monde. Ayant toûjours été galant, il ne vouloit point ceſſer de l'être. Amoureux d'une Coquette dont il fai-

ſoit ſon idole, il paſſoit les jours entiers à lui tenir des diſcours merveilleux, admirant tout ce qu'elle diſoit & ſouvent même ce qu'elle avoit de plus défectueux dans ſa perſonne. Il reſſembloit à ce Balbinus d'Horace, qui louoit juſqu'au polype de ſa Maîtreſſe.

Vous vous imaginez bien qu'un pareil adulateur étoit fort mal payé de ſes flateries. La Dame qu'il aimoit, lui vendoit bien cher la complaiſance de les entendre. Outre qu'elle lui faiſoit faire une dépenſe prodigieuſe, elle ne lui étoit pas ſcrupuleuſement fidéle. Le bruit même couroit qu'elle lui donnoit plus d'un ſubſtitut, & ce bruit n'étoit pas ſans fondement; mais il ne trouvoit aucune créance dans l'eſprit de mon vieux Maître, qui ſe piquant de faire l'amour

en Chevalier errant, auroit crû commettre un crime, s'il eût ſoupçonné la vertu de ſa Maîtreſſe. Belle leçon, pour les Amans qui, ſur des apparences le plus ſouvent fauſſes, ſont en proye à la jalouſie.

Le Duc de Pegnaranda étoit donc ainſi la dupe de ſa Princeſſe, lorſqu'il me reçut à ſon ſervice. Je ne tardai gueres à m'attirer ſon affection : Page, me dit-il, dès le premier jour, votre perſonne me revient, & je fais choix de vous pour faire les commiſſions ſecretes dont je vous chargerai. En même-tems il me mit entre les mains un billet pour l'aller porter de ſa part à ſa Nimphe, nommée Dona Hortenſia, qui demeuroit dans le voiſinage de notre Hôtel. Je m'acquittai de cet honorable emploi auſſi-bien que ceux qui l'exer-

cent le mieux. Je préſentai ma Lettre de bonne grace à la Dame, qui ne m'ayant point encore vû, me conſidera long-temps avec attention. Puis elle ouvrit le billet, & je remarquai qu'en le liſant, elle prenoit ou affectoit de paroître y prendre un extrême plaiſir. On eût dit que c'étoit la tendre Florisbelle, qui liſoit une Lettre de ſon cher Dom Belianis. Elle tomba deux ou trois fois comme en défaillance, dans l'excès de ſon raviſſement. Si je n'euſſe pas été mis au fait par Monillo, j'aurois crû Dona Hortenſia folle de mon Maître, tant elle ſçavoit bien ſe contrefaire.

Après avoir joué ce rolle, elle en fit un autre : Page, me dit-elle, vous êtes donc au Duc de Pegnaranda? Je vous en félicite, mon ami. Vous ne pou-

viez entrer au ſervice d'un Seigneur plus aimable. Madame, lui répondis-je, quoique je n'aye l'honneur de le ſervir que depuis vingt-quatre heures, je me ſuis applaudi déja plus d'une fois d'avoir trouvé une ſi bonne condition. Il m'a témoigné que j'avois le bonheur de lui plaire. Je ſouhaite qu'il ne ſe repente pas de s'être laiſſé prévenir en ma faveur. Je ferai tout mon poſſible pour cela, Madame, ainſi que pour me rendre digne de votre protection. Je vous l'accorde dès ce moment, reprit-elle; vous me paroiſſez la mériter. Allez, ajoûta-t-elle, je vous promets de lui parler pour vous, & il ne tiendra pas à moi que vous ne faſſiez chez lui votre fortune. Je jugeai bien que c'étoit pour me mettre dans ſes interêts, qu'elle me tenoit de ſem-

blables discours ; mais feignant de les attribuer à sa seule bonté, je lui rendis mille graces, & me retirai à notre Hôtel, où je fus à peine arrivé, que le Duc me fit appeller.

Hé bien, Page, me dit-il, tu as vû Hortense? Que te semble de cette divine personne? N'est-il pas vrai qu'elle justifie bien toute la tendresse que j'ai pour elle ? Monseigneur, lui répondis-je, n'ignorant pas de quels contes il falloit le bercer, Dona Hortensia est une Dame parfaite, & digne de l'attachement d'une personne de votre mérite. Mais quelque charmante qu'elle soit, vous devez moins être enchanté de ses appas, que de l'ardeur dont elle brûle pour vous. Je l'observois pendant qu'elle lisoit votre Lettre, & je m'appercevois que malgré sa

retenue, elle ne pouvoit ſe rendre maîtreſſe du plaiſir qu'elle reſſentoit. Elle le laiſſoit éclater, tantôt par des tranſports, par des élans de tendreſſe, & tantôt en ſuccombant à ſa langueur.

Tout autre que ce fade Amant, ſe ſeroit défié d'un rapport ſi outré ; mais il n'y avoit rien à riſquer avec lui, tant il étoit là-deſſus ſuſceptible de crédulité. Je ſuis ravi, me répliqua-t-il, que tu ayes fait ces obſervations. Tu vois par-là l'injuſtice que font à Dona Hortenſia ceux qui croyent qu'elle ne répond point à mon amour. Oh, pour cela, oüi, lui repartis-je, Monſeigneur. Je m'en fie à mes yeux. Après ce que j'ai vû, je ne puis douter que vous ne ſoyiez tendrement aimé. Je le crois de même, dit le Duc, & ſûr du cœur de ma Maîtreſſe, comme

elle l'eſt du mien, je goûte les douceurs d'une heureuſe intelligence, ſans m'inquiéter des caquets. C'eſt le moyen, repris-je, d'éviter les peines de l'amour. Vous faites bien de vous repoſer ſur la bonne foi de votre Dame. J'aurois grand tort dem'en défier, s'écria-t-il, Hortenſe a l'ame & les ſentimens élevés. Juſques dans le ſommeil, il ne s'offre à ſon eſprit que de nobles images. Hier, par exemple, je l'allai voir l'après-dînée, elle faiſoit la Sieſte ſur un lit de repos. Je m'approchai d'elle ſans la réveiller, & je me mis à la contempler à mon aiſe. Je ne ſçais à quoi elle rêvoit; mais en rêvant, elle prononça deux fois ce mot: *Page*. Une autre femme qu'elle auroit dit, *Laquais*; au lieu qu'Hortenſe qui n'a que des idées de grandeur, appelloit un Page. A ces dernieres paroles,

je ne fus pas peu tenté de rire aux dépens de mon Maître; cependant j'eus la force de réſiſter à la tentation. J'applaudis même à l'extravagante penſée de ce bon Seigneur, à qui je dis pour le flater, que je ne doutois point qu'il ne fût intereſſé dans le ſonge que la Dame avoit fait. Tu l'as deviné, me répondit-il, en riant d'un air vain & fat; elle m'en a fait confidence.

Deux jours après cette converſation, le Duc me renvoya chez Hortenſe chargé d'un nouveau billet, qu'elle lut avec les mêmes démonſtrations de joye que la premiere fois. Enſuite nous eûmes enſemble un ſecond entretien, dans lequel elle me fit mille queſtions. Elle me demanda dans quel Pays j'avois pris naiſſance, & quels étoient mes parens. Lorſque j'eus ſur cela contenté ſa curioſité, elle vou-

lut ſçavoir pourquoi j'avois quitté ma patrie, & dans quel deſſein j'étois venu à Madrid. Je lui dis que c'étoit pour m'attacher à quelque Grand, & me mettre ſous ſa protection. Je ſuis bien aiſe, me dit-elle là-deſſus, que le hazard vous ait placé chez le Duc de Pegnaranda; je pourrai vous rendre de bons offices auprès de lui: je vous dirai même que je l'ai déjà diſpoſé à vous faire du bien, & que vous ne tarderez gueres à vous en appercevoir. A ces mots, je me répandis en remercimens, dans des termes qui marquoient une vive reconnoiſſance, de ma part. Comme ces diſcours obligeans faiſoient voir, de la ſienne, qu'ils ſignifioient quelque choſe, auſſi eus-je la vanité de me l'imaginer; & la premiere fois que je retournai chez elle, je ſçus à quoi m'en tenir.

Hortenſe, ce jour-là, ne jugea point à propos de me parler. Celie, ſa vieille ſuivante & la dépoſitaire de ſes ſecrets, me reçut en me diſant: Si vous avez un billet pour ma Maîtreſſe, donnez-le moi. Je le lui remettrai quand elle aura pris un peu de repos, car elle eſt indiſpoſée: Elle a depuis vingt-quatre heures un mal de tête qui ne la quitte point. Maudit ſoit mille fois l'amour! Que dites-vous, Celie, m'écriai-je avec étonnement? Pourquoi cette imprécation? Mon Maître auroit-il chagriné Madame, lui qui en fait ſa Divinité? Auroit-il par quelque trait de jalouſie troublé... Fi donc! interrompit la Soubrette, ce Seigneur ſçait trop bien aimer, pour être capable de laiſſer échapper quelque ſaillie jalouſe. Ce n'eſt point ce-

la qui nous cauſe la migraine ; mais, ajoûta-t-elle par réticence, je me tais.. Si vous n'aviez pas la barbe ſi jeune, on pourroit vous en dire davantage. Oh, parbleu, Mademoiſelle Celie, interrompis-je à mon tour, vous inſultez à ma jeuneſſe. Apprenez que je ſuis homme à garder un ſecret important. Quoique Page, je ſuis fort diſcret. Si vous en doutez, mettez ma diſcrétion à l'épreuve. C'eſt, reprit la Suivante, ce qu'il me prend envie de faire. Vous allez apprendre une nouvelle qui vous ſurprendra fort. Ma Maîtreſſe depuis le dernier entretien que vous avez eu enſemble, ne fait que rêver, que ſoupirer, que gémir & que parler de vous. Devinez ce que cela ſignifie ? Je vais vous le dire, lui répondis-je ; vous voulez vous égayer à

mes dépens, votre Maîtreſſe & vous, en me faiſant accroire que Madame n'a pas dédaigné de jetter les yeux ſur moi, & qu'enfin j'ai fait ſur elle une tendre impreſſion. Vous étes curieuſes toutes deux de voir, ſi je ſerai aſſez fat pour donner là-dedans. Avouez, Celie, que vous avez concerté cette piece pour réjouir Monſeigneur, & vous moquer tous trois de moi. Mais quoique je n'aye pas encore beaucoup d'experience, je vois bienque c'eſt un piége que vous tendez à mon eſprit & non à mon cœur.

Je ſuis ravie, reprit la vieille Soubrete, que vous ayiez aſſez peu de préſomption pour prendre les choſes comme vous les prenez. Tous les Jeunes gens ne ſont pas ſi modeſtes, & mille autres à votre place auroient

assez bonne opinion d'eux-mêmes pour penser autrement que vous. Mais, ajoûta-t-elle, ne serois-je pas dans l'erreur ? Est-ce en effet par modestie que vous refusez de croire que Madame vous aime? Non, Non, soyez franc & sincere. Vous ne trouvez pas apparemment que sa conquête ait de quoi vous tenter. Pardonnez moi, m'écriai-je! De toutes les femmes du monde c'est celle à qui j'aimerois le mieux m'attacher. Est-il vrai? Page, répliqua-t-elle avec émotion. Parlez-vous sincerement ? Ma Maîtresse vous plairoit-elle ? Je l'adorerois, lui repartis-je avec transport : j'en serois plus fou que mon Maître. Celle tressaillit de joye à ces derniers mots, come si la chose l'eût regardée, & me dit en me donnant un petit coup sur l'épaule :

Allez, fripon, allez, vous êtes plus heureux qu'un honnête homme. Revenez ici demain à la même heure, ajoûta-t-elle, Dona Hortenſia n'aura pas la migraine, & vous aurez avec elle un entretien déciſif.

Quoique cela fût clair & net, & que j'euſſe tout lieu de me flater de la plus douce eſperance, néanmoins je n'oſois m'y abandonner. Je craignois que la Maîtreſſe & la Suivante n'euſſent envie de ſe jouer de moi, & que l'avanture ne finît à la confuſion du Page; car je ne pouvois me perſuader que la Maîtreſſe d'un Grand daignât laiſſer tomber ſur moi ſes regards. L'eſprit fatigué des réflexions différentes qui m'agitoient, je retournai à l'Hôtel; & le jour ſuivant, je me rendis chez ces Dames avec autant de défiance que d'amour.

Je

Je ne doute pas, pourſuivit Dom Marcos, que vous ne ſouhaitiez que je vous rende compte de cette converſation déciſive que je devois avoir avec Hortenſe, & que j'eus effectivement. Je vais vous la détailler. Je trouvai cette Dame dans ſon appartement aſſiſe ſur un ſopha. Elle étoit dans un négligé ſi galant, & qui la rendoit ſi piquante, que je ſerois devenu amoureux d'elle, ſi l'affaire n'en eût pas déja été faite. Madame, lui dis-je en entrant, je viens me livrer de bonne grace à vos plaiſanteries ; car je ne doute pas que vous n'ayiez réſolu, vous & Celie, de vous réjouir à mes dépens, en me faiſant accroire que je me ſuis attiré votre attention ; mais je ne ſuis point la dupe de cette ſupercherie. Je me connois trop bien pour oſer me

flater d'un bonheur ſi... Ecoutez Dom Marcos, interrompit Hortenſe, d'un air fort ſérieux, vous vous trompez. Il n'y a point ici de fineſſe, & il n'en faut pas. Parlons de bonne foi. M'aimez-vous?

Je fus un peu ſurpris d'une pareille queſtion faite ſi bruſquement: Madame, lui répondis-je, quel mortel pourroit défendre ſon cœur contre tant de charmes? Un ſeul de vos regards ſuffit pour.... Répondez préciſément à ce que je vous demande, interrompit-elle encore avec précipitation; point de ſubterfuge, point de faux-fuyant. Vous ſentez-vous du goût pour moi? Pour vous! Madame, lui repartis-je avec tranſport, au hazard de tout ce qu'il en pourroit arriver. O Ciel! jamais amant n'a brûlé d'une flâ-

me plus vive! Je me croirois le plus heureux des hommes, ſi je voyois mon ſort lié au vôtre. Pardonnez-moi, divine Hortenſe, ce téméraire aveu qui vient de m'échaper; mais après tout, je ne fais que répondre à votre queſtion. Je ſuis contente de votre réponſe, reprit la Dame, & pour rendre ma franchiſe égale à la vôtre, je veux vous découvri auſſi mes ſentimens. Dès le premier moment que vous parûtes à mes yeux, je me ſentis naître de l'inclination pour vous; & depuis ce temps-là, cette inclination s'eſt tellement accruë, que j'ai pris la réſolution de vous propoſer, avec ma main, trente mille piſtoles que je poſſede tant en or qu'en pierreries. Sortons de Madrid avec ces effets, & nous retirons dans quelque contrée de la terre que vous voudrez.

choiſir. Là, nous vivrons tous deux le reſte de nos jours dans une union charmante & d'autant plus ſolide, que le Ciel n'en ſera point offenſé.

Je crois, Seigneur Gonzalez, continua Dom Marcos, que vous auriez été ébloui comme je le fus, de cette propoſition. Il eſt vrai qu'elle avoit deux faces, qui n'étoient pas également riantes. Quand je ne regardois que la perſonne d'Hortenſe & ſes brillans effets, l'agréable perſpective pour un Page auſſi peu riche que je l'étois! Mais lorſque je venois à faire réflexion qu'il s'agiſſoit en même-temps d'épouſer une femme d'une réputation équivoque, la fâcheuſe pilule pour un Gentilhomme! Que penſera-t-on de moi, diſois-je? Mon pere & mon grand-pere préférant l'honneur au bien,

n'ont voulu prendre que, de chaſtes épouſes ; & moi, dégénerant de leur délicateſſe, je veux déshonorer ma race par un hymen infâme ? C'eſt ainſi que pendant quelques momens j'écoutai l'orgueil de ma naiſſance : mais c'eſt tout ce que je pus faire pour mes Ayeux.

J'acceptai la propoſition avec toutes les marques d'amour & de reconnoiſſance imaginables, & me jettant aux genoux de la Dame : Belle Hortenſe, lui dis-je, il m'eſt donc permis de penſer que vous ne dédaignez pas de joindre votre deſtinée à la mienne. Il n'eſt point de bonheur comparable à celui que vous me préſentez. En achevant ces paroles, je baiſai avec un doux emportement une de ſes mains qu'elle m'abandonna, & je lûs dans ſes regards qu'en

m'accordant cette faveur, elle partageoit le plaiſir que je prenois à la recevoir. Après un entretien des plus tendres, il fut queſtion de nous déterminer au Pays que nous devions choiſir pour notre retraite. Je propoſai les Aſturies. Allons, dis-je à Hortenſe, allons, ſi vous voulez, demeurer avec mon pere dans ſon Château près d'Oviedo, entre Pegnaflor & Manſeret. C'eſt un endroit fort agréable, & nous n'épargnerons rien Dom Vincent & moi pour vous y faire trouver de l'agrément. Tout ſéjour ne ſçauroit manquer de me plaire avec vous, dit la Dame. Ne perdons point de temps. Ecrivez à votre pere pour lui demander ſon aveu; car c'eſt par-là qu'il faut commencer l'exécution de notre projet.

Je ne puis m'empêcher de

trembler ici pour vous m'écriai-je, en interrompant Dom Marcos dans cet endroit ; je crains fort que le Seigneur Dom Vincent de Girafa ne refuſe de conſentir à ce mariage, Meſſieurs les Hidalgos étant ordinairement roides en fait d'alliance, & gens à obſerver les longues & les breves. Cela eſt vrai en général, répondit l'Aſturien ; mais mon pere eſt pauvre & avare : ces deux qualités me répondoient de ſon conſentement ; auſſi me l'accorda-t-il ſans peine, tant cette affaire lui parut avantageuſe pour lui & pour moi. D'ailleurs il connoiſſoit pluſieurs Nobles, qui pour réparer leurs Châteaux qu'ils voyoient tomber en ruine, n'avoient pas fait difficulté de ſe méſallier, la richeſſe ayant de tout temps ſervi d'étaye à la nobleſſe indigen-

te. En un mot, les trente mille piſtoles jetterent de la poudre aux yeux de mon pere, qui n'écoutant que l'interêt, ſe hâta de me mander de ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de me mettre à mon aiſe. Là-deſſus nous fiſmes toutes les démarches néceſſaires pour parvenir à la concluſion d'un hymen également deſiré de part & d'autre, & nous nous mariâmes ſans éclat. Et le Duc de Pegnaranda, dis-je alors à Dom Marcos, que dit-il à tout cela? Je ſuis en peine de le ſçavoir. Vous allez l'apprendre, me répartit Girafa, & c'eſt aſſurément ce qu'il y a de plus curieux dans cette avanture.

Ce bon Seigneur toûjours infatué de l'opinion qu'Hortenſe l'aimoit à la folie, quoiqu'il ne fût ſon amant qu'*ad honores*, vivoit

voit tranquille & content dans cette douce erreur. Mais nous nous laſſâmes la Dame & moi de l'y entretenir, & nous nous préparâmes à partir pour les Aſturies. Néanmoins, pour garder quelques meſures avec un Seigneur de cette importance, mon épouſe, avant notre départ, lui écrivit dans ces termes: *Duc, il faut nous ſéparer. J'ai fait un ſonge que je regarde comme un avis ſecret du Ciel, & qui m'a détachée du monde. Je vais m'enſevelir dans une retraite conſacrée à la pénitence, & je vous dis un éternel adieu.*

Je portai moi-même ce billet au Duc, qui me dit après l'avoir lû: Page, eſt-il croyable qu'un rêve puiſſe faire une impreſſion ſi forte? Oui, ſur une femme, Monſeigneur, lui répondis-je. Bien des femmes ont la foibleſſe

de donner dans les ſonges, & vous ſçavez que récemment une Actrice du Théâtre du Prince, a, ſur la foi d'un rêve, quitté la Comédie pour ſe retirer dans un Monaſtere, où elle mene actuellement une vie toute édifiante. Le Duc de Pegnaranda parut d'abord très-mortifié de ſe voir enlever ſon idole; mais ce vertueux Seigneur s'imaginant que le Ciel l'ordonnoit ainſi, la laiſſa maîtreſſe de ſes actions. Voilà de quelle maniere Hortenſe ſe défit de ſon vieux Galant, & voici ce que je fis de mon côté pour me ſéparer de lui, ſans qu'il pût ſe défier de moi. J'affectai de faire une action déſagréable à notre Majordome, qui me donna ſur le champ mon congé. Après cela nous ſortîmes de Madrid un beau matin avant le jour, & nous prîmes la rou-

te des Aſturies Hortenſe & ſa Suivante dans une Chaiſe, & moi à Cheval, ſuivi de quatre ou cinq Valets qui conduiſoient ſix Mules chargées de bagages. Nous eûmes le bonheur de ne faire aucune mauvaiſe rencontre, ni dans la Caſtille vieille, ni dans la Province de Léon, & d'arriver bagues ſauves au Château de mon pere.

Le bonhomme ne vit pas ſans plaiſir paroître nos Mules chargées de balots, qui lui ſemblerent autant de tréſors, & c'eſt ce qui d'abord attira ſon attention. Je lui préſentai ſa Belle-fille, qu'il reçut le plus gracieuſement du monde. Il fut fort content de ſa figure, & ſur-tout il admira ſon air modeſte, qu'il ne pouvoit concilier avec l'idée qu'il s'en étoit faite. S'étant attendu à voir une perſonne ar-

dente & vive, il m'en fit compliment en ſa préſence: Mon fils, me dit-il, j'applaudis à ton choix, & je t'avertis que tu n'auras plus toute ma tendreſſe, tu n'en auras déſormais que la moitié.

Si Dom Vincent trouva mon épouſe aimable, il fut encore plus charmé de ſa dot que je lui montrai. Il y a, lui dis-je, dans ces ſacs vingt mille piſtoles. Comment, vingt mille! interrompit avec précipitation mon pere. Ne m'as-tu pas mandé que ta femme devoit t'apporter en mariage trente mille piſtoles, tant en or qu'en pierreries? Pardonnez-moi, lui, répondis-je, auſſi j'en ſuis en poſſeſſion. J'ai dix mille piſtoles en diamans, autant en or, & j'ai mis dix mille autres piſtoles entre les mains d'Abel Zacharie, fameux Ban-

quier de Madrid. Mon pere frémit à ces derniers mots : Ah, miſérable ! me dit-il : qu'as-tu fait ? Tu as confié ton argent... Il eſt en ſûreté, lui répliquai-je bruſquement. Zacharie eſt bon. Il ne peut manquer. Il ne peut manquer ! s'écria Dom Vincent avec emportement. Quelle confiance indiſcrete ! Je ne me fierois pas au.... Encore une fois, mon pere, lui dis-je, Zacharie eſt ſûr. Je lui ai donné mon argent à gros interêts, après avoir pris des aſſurances de lui. A gros interêts ! dis-tu, reprit Dom Vincent ; c'eſt ce qui me le rendroit ſuſpect. Il faut promptement retirer tes eſpeces ; je crains même qu'il n'ait déjà fait banqueroute.

J'eus beau vouloir raſſurer mon pere, je ne pus en venir à bout qu'en lui promettant de retour-

ner inceſſamment à Madrid pour retirer mes dix mille piſtoles des mains de Zacharie. Encore fallut-il pour tranquilliſer l'eſprit du bonhomme, que je me hâtaſſe de partir, quelque répugnance que j'euſſe à m'éloigner ſi-tôt d'une femme pour qui je me ſentois de jour en jour plus de tendreſſe. De ſon côté, Hortenſe, quoique très-mortifiée de mon voyage, y conſentit pour plaire à ſon Beau-pere, qui fut extrêmement flaté de cette complaiſance.

Quinze jours après mon arrivée aux Aſturies, je remontai donc à Cheval ; & ſuivi d'un Valet auſſi bien monté que moi, je pris le chemin de Madrid à grandes journées, moins pour contenter Dom Vincent, què pour être plutôt de retour auprès de ma chere Hortenſe. Je n'y

fûs pas plûtôt rendu, que j'allai voir le Seigneur Abel Zacharie, qui me demanda ce qu'il y avoit pour mon ſervice. Je lui répondis que je venois le prier de me rembourſer ce qu'il me devoit. Le Banquier pâlit à ces paroles: Comment donc? me dit-il, vous voulez ſi-tôt retirer votre argent? Eſt-ce que vous vous défiez de votre ſerviteur? Feroit-on courir dans Madrid quelque mauvais bruit d'Abel Zacharie? Non, Seigneur Abel, m'écriai-je, vous entretenez toujours trop bien votre réputation pour pouvoir la perdre; mais je vous dirai que je veux acheter une belle Terre dans mon Pays, & que j'ai beſoin de tout mon argent. Oh! c'eſt une autre affaire, reprit Zacharie, je ne demande pas mieux que de vous faire plaiſir; & pour vous le

prouver, je vous remettrai dans le courant de ce mois vos dix mille piſtoles, quoique nous ſoyions convenus, comme vous ſçavez, que quand vous voudriez les retirer, vous m'en avertiriez trois mois devant. Je remerciai le Seigneur Abel de ſon procedé obligeant, & j'en informai mon pere par une Lettre, croyant que je mettrois par là ſon eſprit en repos; mais il me fit connoître par une réponſe vive que rien ne peut raſſurer un homme inquiet, avare & défiant.

Dom Marcos de Girafa finit dans cet endroit le récit de ſes avantures. Après quoi prenant la parole: Vous n'attendez donc plus à préſent, lui dis-je, que le rembourſement de votre argent pour reprendre le chemin des Aſturies? Si-tôt que vous l'aurez

reçu, adieu Madrid & tous ſes charmes. Oüi, Seigneur Gonzalez, me répondit-il, je partirai dès le lendemain pour aller rejoindre ma chere Hortenſe, à qui je dois le bonheur de ma vie. Vous devez me pardonner l'impatience que j'ai de la revoir. Je la trouve trop juſte, repris-je, pour ne l'approuver pas, quelque peine que votre départ me faſſe.

Nous nous vîmes encore cinq ou ſix fois, & enfin le jour du rembourſement arriva. Nous nous embraſſâmes tous deux la larme à l'œil. Adieu Gonzalez, me dit Girafa, peut-être nous retrouverons nous dans la ſuite. Le ſort pourra nous raſſembler; mais s'il nous condamne à ne nous plus revoir, du moins conſervons toujours l'un de l'autre un tendre ſouvenir. Voilà com-

me finiſſent preſque toujours les amitiés de Caffés : on ſe quitte à regret, & l'on s'oublie fort facilement.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ,

OU

LE GARÇON DE BONNE HUMEUR.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Quels étoient les amuſemens ordinaires d'Eſtevanille à Madrid.

JE ne fus pas plus long-temps affligé de la perte de Dom Marcos, que je l'avois été de celle de Dom Ramirez, &

je fis bientôt de nouvelles connoiſſances. Comme je n'avois rien à faire qu'à me divertir, j'allois tantôt au lever du Roy, & tantôt je fréquentois les Caffés, où je me plaiſois extrêmement. J'y voyois entrer à tout moment de nouveaux viſages, dont il y en avoit toujours quelques-uns qui me donnoient ſujet de faire des remarques réjoüiſſantes. Il y venoit tous les jours des Poëtes qui ne manquoient pas de nous étourdir les oreilles de leurs diſputes & de leurs vers. Ils ſe battoient même le plus ſouvent, ce qui nous faiſoit rire à leurs dépens ; mais c'eſt de quoi ils ne ſe ſoucioient guéres ; il ſembloit même qu'ils priſſent plaiſir à ſe rendre ridicules.

Ce qui me divertiſſoit ſurtout dans ces lieux-là, c'étoit

d'entendre parler vingt perſonnes à la fois. Les uns débitoient des nouvelles militaires, & les autres, des avantures galantes ou comiques : ce qui formoit un mélange confus de toutes ſortes de ſons, une confuſion de voix diſcordantes qui me raviſſoit. Quelquefois pourtant, las d'entendre ce bruit agréable, je ſortois du Caffé avec une migraine, & j'allois me promener au Prado pour la diſſiper. J'avois auſſi, de temps en temps, la curioſité de me trouver à l'audience du Comte d'Olivarés ; & me mêlant dans la foule, j'obſervois tout avec attention. Il ſe paſſoit-là ſouvent des ſcenes intereſſantes. La premiere fois que j'y allai, par exemple, j'en vis une qui m'arracha des larmes. Le Lecteur me ſçaura peut-être bon gré de la lui raconter. La voici,

Il parut dans la Salle un Vieillard qui portoit une longue barbe blanche, & un habit tout déchiré. Il ſe préſenta un Placet à la main devant le premier Miniſtre, qui lui dit: Bonhomme, de quoi s'agit-il? Monſeigneur, lui répondit le Vieillard, pour ſignaler l'avenement du Roy à la Monarchie, vous avez fait ouvrir toutes les priſons, & je viens de ſortir de la mienne, après y avoir été renfermé trente-ſix ans. A ces mots, un murmure confus ſe fit entendre dans la Salle, & le Comte lui-même frappé d'étonnement, demanda au Priſonnier pourquoi il avoit été ſi long-temps dans les fers. Je l'ignore, lui répartit le Vieillard. Je ſçais ſeulement que je fus conſtitué Priſonnier il y a trente-ſix ans par ordre du Roy, à ce qu'on me dit alors; & ce

qui ſurprendra Votre Excellence, c'eſt que pendant le cours de tant d'années, je n'ai ſubi aucun interrogatoire, ni parlé à perſonne qu'aux Guichetiers qui m'apportoient à manger. Encore me diſoient-ils qu'il leur étoit défendu de me répondre, ſi par hazard je m'aviſois de leur adreſſer la parole. Pour comble de malheur, ajoûta-t-il, c'eſt qu'en ſortant enfin de ce Purgatoire, j'ai été chercher ma famille que je n'ai pû trouver. J'avois un pere, une mere, une femme & deux enfans: tout cela eſt mort ou perdu. Je ſuis ſans bien, & je me vois réduit à la mendicité, ſi vous n'avez pitié de moi.

Tous les Aſſiſtans émûs de compaſſion, attendoient dans un profond ſilence la réponſe du Comte, qui dit d'un air doux

à ce pauvre homme : Hé bien, mon ami, que demandez-vous par votre Placet ? Monſeigneur, lui répondit le Vieillard, je ſupplie très-humblement Votre Excellence de me faire tout-à-l'heure remettre en priſon. Que je lui aye cette obligation-là. Je vous entends, reprit le Miniſtre en ſoûriant, & vous ſerez ſatisfait. Allez, retournez à votre priſon. Le Concierge par mon ordre vous donnera un habit & du linge, une chambre propre, un couvert à ſa table, avec la liberté de ſortir tant qu'il vous plaira, & de faire ce que vous jugerez à propos. A ces mots du Comte, la Salle retentit d'un applaudiſſement général. Mais ce ne fut pas tout : Son Excellence ne borna point ſon humanité à convertir en Auberge le cachot de ce malheu-

reux

reux ; il joignit à cela une petite penſion, pour achever de lui faire oublier trente-ſix ans de miſere & d'ennui.

Cette avanture fit beaucoup d'honneur au premier Miniſtre ; & d'autant plus de plaiſir, qu'au commencement de ſon adminiſtration, il affectoit de faire des actions agréables au Peuple pour le prévenir en ſa faveur. Il ne s'eſt pas dans la ſuite montré ſi humain. Pour finir l'hiſtoire de notre vieux Priſonnier, j'ai oüi dire depuis ce temps-là, qu'il faiſoit ſi peu d'état de la liberté de ſortir, qu'il ne ſortoit preſque jamais, tant il s'étoit accoûtumé de vivre enfermé.

Le Caffé où j'avois fait connoiſſance avec Girafa, étoit celui où j'allois le plus ſouvent. Outre que j'y trouvois des Cavaliers d'une agréable conver-

ſtion, j'étois ſûr d'apprendre là quelque avanture plaiſante. Je m'en rappelle une qu'il faut que je vous raconte. Un jour que j'étois dans ce Caffé, il entra deux Militaires, dont l'un avoit une figure qui me frappa. C'étoit un grand homme, qui par ſa mine martiale s'attira les regards de tout le monde. Qui eſt cet homme là, dis-je tout bas à un Cavalier, qui étoit aſſis auprès de moi? C'eſt, me répondit-il, Dom Torribio Truegno, Capitaine des cinquante Gardes du Roy appellés *Monteros*, & ſans contredit un des plus braves Officiers qu'il y ait dans les Troupes de Sa Majeſté. Il a, comme vous voyez, un air guerrier, qui convient parfaitement à ſon nom. Conſiderez-le attentivement. Plus je le regarde, repris-je, plus je l'admire. Mais

pourquoi a-t-il le bras en écharpe? C'eſt qu'il eſt bleſſé, repartit le Cavalier avec un ſouris, & l'hiſtoire de ſa bleſſure eſt aſſez plaiſante. Je vous la conterois volontiers, s'il n'étoit pas dans cette Salle. Hé bien, lui dis-je, retirons nous dans une autre. En même-temps nous paſſâmes dans une petite Salle ſur le derriere, où il me fit à baſſe voix le récit ſuivant.

Il n'y a pas huit jours que ce Dom Torribio Truegno voulut, un matin, aller prendre le divertiſſement de la Chaſſe du côté de Guadalaxara. Il étoit ſuivi de deux Gardes de ſa Compagnie, auſſi-bien montés que lui. Lorſqu'il fut arrivé à une Plaine qui eſt entre Mondejar & Buendia, un petit homme à cheveux gris & monté ſur un Criquet, vint l'aborder civilement & lui dit:

Seigneur Cavalier, vous ignorez ſans doute que vous êtes ici ſur les Terres d'un Gentilhomme, qui ſe tenant dans les bornes de ſon Domaine, ne va point chaſſer ailleurs, & qui par conſéquent n'eſt pas bien aiſe que les Etrangers chaſſent ſur ſes Terres. Le Capitaine naturellement vif & emporté le regardant de haut en bas, lui répondit : Seigneur Hidalgo, ſçavez-vous bien à qui vous parlez? Oüi, Seigneur, lui repartit le petit Cavalier. Je ſçais que vous êtes Commandant de la Garde des Monteros, & je vous prie poliment de ne plus tirer ſur mes ..... Comment donc? interrompit bruſquement Dom Torribio; vous me menacez, je crois, en me faiſant cette priere! Et ſi je ne m'y rendois pas, me feriez-vous mettre l'épée à

la main? Ie ſerois fâché d'en venir avec vous à cette extrêmité, répliqua le Gentilhomme, mais il faudroit bien s'y réſoudre.

Le Capitaine, à ces mots, lui riant au nez, lui dit d'un air railleur : Oh parbleu, mon petit ami, je ſerois aſſez curieux de voir comment vous vous y prendriez. Voudriez-vous bien contenter ma curioſité? De tout mon cœur, répondit le vieux Cavalier, je veux bien vous donner cette ſatisfaction, puiſque vous me la demandez de ſi bonne grace. En achevant ſes paroles, il mit pied à terre, attacha ſon Cheval à un Arbriſſeau, tira ſon épée, & ſe préſenta fierement devant ſon Ennemi, qui s'imaginant avoir bon marché de lui, ſe mit nonchalamment en défenſe, comme s'il eût eu honte

de ſe voir aux priſes avec un ſi foible adverſaire. Cependant les choſes ne tournerent point à l'avantage de Dom Torribio. Le petit Gentilhomme, qui ſçavoit bien faire des armes, lui porta une botte qui le bleſſa au bras droit, de façon que le Chef des Monteros ſentant que ſa bleſſure ne lui permettoit pas de continuer le combat, pouſſa de dépit & de rage ſon Cheval à toute bride vers Madrid, & ſes deux Gardes le ſuivirent, en riant en eux-mêmes de cette avanture tragi-comique.

A deux cens pas du champ de bataille, notre Capitaine rencontrant un Hidalgo monté ſur une Mule, l'arrêta : Seigneur Cavalier, lui dit-il, apprenez-moi de grace, comment s'appelle un petit Gentilhomme qui a des cheveux gris, & qui de-

meure aux environs de Mondejar. Je ſçais qui vous voulez dire, lui répondit l'Hidalgo. C'eſt Dom Céſar de Peralte, un Officier qui a ſervi long-temps avec honneur dans les Armées du Roy, & qui ſe repoſe à-préſent dans ſon Château à l'ombre de ſes lauriers. Dom Torribio Truegno fit ſes réflexions là-deſſus ; & reconnoiſſant que c'étoit par ſa propre faute qu'il s'étoit attiré l'affront qu'il avoit reçu, il réſolut généreuſement de rechercher l'amitié de Dom Céſar, au lieu de lui demander ſa revanche. Auſſi-tôt qu'il eut pris cette réſolution, il chargea ſes deux Gardes de retourner ſur leurs pas, & d'aller de ſa part inviter Peralte à venir le jour ſuivant dîner chez lui à Madrid. Les Soldats s'acquitterent de leur commiſſion ; & revin-

rent dire à leur Capitaine que Dom Céſar ne manqueroit pas de s'y rendre. Dom Torribio invita le lendemain à ce repas trois Officiers de ſes amis, après leur avoir conté ſon avanture du jour précédent; & comme ils étoient tous aſſemblés dans ſa maiſon, l'on vit paroître à la porte Peralte monté ſur ſon Criquet. Sitôt que le Chef des Monteros l'apperçut, il s'empreſſa d'aller au-devant de lui le bras en écharpe. Il voulut même lui tenir l'étrié pour l'aider à deſcendre. Enſuite adreſſant la parole aux Officiers invités : Meſſieurs, leur dit-il, je vous préſente le Seigneur Dom Céſar de Peralte mon vainqueur. Vous voyez l'homme du monde qui ſçait le mieux punir les audacieux qui vont à la chaſſe ſur ſes Terres ſans ſa permiſſion. Seigneur, lui dit

dit le petit Gentilhomme, vous êtes maître d'y chaſſer quand il vous plaira. Je vous rends grace de votre politeſſe, repartit le Capitaine. J'ai une autre choſe à vous demander qui me ſera plus agréable que celle-là; c'eſt votre amitié. Accordez-la moi, & comptez ſur la mienne. Dom Céſar répondit à ce compliment en homme qui ſçait le monde, & ces deux Cavaliers ſont devenus fort bons amis.

CHAPITRE II.

Par quel hazard, & dans quel état Eſtevanille retrouva Bernardina. De la converſation qu'ils eurent enſemble, & quelles furent les ſuites de cet entretien.

UN ſoir, après m'être long-temps promené dans les Prairies délicieuſes de Saint Jerôme, je retournois tranquillement à mon Hôtellerie, lorſqu'en paſſant près d'une fenêtre de Salle baſſe dans la ruë de Tolede, j'entendis prononcer mon nom à haute voix. Je m'arrêtai tout court pour regarder la perſonne qui venoit de me nommer, & je ne fus pas peu ſurpris de reconnoître en elle la co-

quette Bernardina, mes premieres amours. Elle fit de ſon côté paroître un long étonement de me revoir ; & curieuſe de m'entretenir, elle me pria d'entrer dans ſa maiſon. Ce que je fis d'autant plus volontiers, que j'étois bien aiſe d'apprendre l'état préſent de ſes affaires.

Une vieille femme qui avoit tout l'air de la Pepita, & qui, je crois, la valoit bien, vint m'ouvrir la porte de la ruë, & m'introduiſit dans une Salle fort propre, où je fus reçu par Bernardina, qui parut ravie de notre heureuſe rencontre, & me fit toutes les amitiés du monde, comme ſi elle m'eût toûjours été fidelle. Hé bien, Gonzalez, me dit-elle, le hazard nous raſſemble donc aujourd'hui après ſept ans de ſéparation ? Je ne puis vous exprimer toute la joye

que j'en reſſens. Mais dites-moi, mon ami, que faites-vous à Madrid? Y avez-vous quelque bon emploi? En un mot, êtes-vous content de votre condition? Je ne jugeai point à propos de faire une ſincere déclaration de mes biens à une pareille commere, de peur de m'en repentir. Au contraire j'affectai de paroître fort mal dans mes affaires; & je lui répondis que je tirois toujours le diable par la queuë.

Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle? Le pauvre garçon! Quel dommage que vous ne ſoyez pas dans l'opulence! Car vous êtes naturellement très-généreux. Je me ſouviens encore de la facilité avec laquelle vous dépenſiez vos eſpeces à Salamanque. Je m'en ſouviens bien auſſi, lui dis-je en ſoûriant, & je n'ai pas oublié non plus les petits tours de paſſe

paſſe que vous me faiſiez pour mon argent. Ne parlons point de cela, Gonzalez, reprit-elle d'un air ſérieux, tirons le rideau ſur la conduite que vous m'avez vû tenir. J'ai purgé mes mœurs. Je n'ai plus qu'un amant. Le Comte de Medellin m'adore; & bornée à lui plaire, je paye ſon attachement d'une inviolable fidélité. Mais entre nous, pourſuivit-elle, il la mérite bien. Outre que c'eſt un Seigneur tout aimable de ſa perſonne, il a des manieres charmantes. Au lieu d'imiter ceux de ſes pareils qui tiennent leurs maîtreſſes enfermées & inviſibles aux hommes, il me laiſſe jouir d'une entiere liberté. Il me permet de recevoir chez moi ſes amis, qui ſont des Comtes, des Marquis ou des Ducs. J'ai même, ſous ſon bon plaiſir, & ſous

ſa ſauve-garde établi une petite Académie de jeu dans ma maiſon, où pluſieurs de ces Seigneurs s'aſſemblent trois fois la ſemaine pour jouer ; & après le jeu, je leur donne à ſouper.

Expliqu'ons-nous, s'il vous plaît, ſur cet article, interrompis-je avec précipitation. Si vous régalez ces Seigneurs à vos dépens, cela doit vous coûter beaucoup ; car enfin ces ſortes de repas ne ſont point des ſoûpers d'Anachorete. Non vraiment, reprit Bernardina, mais auſſi je n'en fais pas les frais, & je vais vous apprendre de quelle façon j'engage des perſonnes de cette importance à les payer. S'il y a, par exemple, chez moi un Duc & un Marquis, je les tire à part finement l'un après l'autre, & leur dis à l'oreille : Monſieur le Duc, Monſieur le

Marquis ſoupe-t-il ici ? Ces Seigneurs qui entendent ce que cela veut dire, répondent oüi, & accompagnent ce monoſyllabe de trois ou quatre doublons. J'en uſe de même enſuite avec les autres Seigneurs, s'il y en a, ſi bien que chacun d'eux s'imagine avoir ſeul payé le ſouper.

Il faut convenir, dis-je alors en faiſant un éclat de rire, que voilà une nouvelle façon de friponner bien ingénieuſe. C'eſt apparemment votre bonne Tante qui vous l'a montrée. Juſtement, répondit Bernardina. Je ſuis cette méthode, & j'en tire un grand profit. Mais, à propos de ma Tante, ajoûta-t-elle, vous ne me demandez pas de ſes nouvelles. Hé ! Qu'eſt-elle devenue cette chere Tante, repris-je, avec autant de vivacité, que ſi j'y euſſe pris beaucoup d'in-

terêt ? Apprenez-moi, de grace, où elle eſt actuellement. A Tolede, me dit Bernardina. Il y a trois ans qu'elle vit dans cette Ville avec le Commandeur de Caſtille ; mais le bail eſt fini. Elle va venir inceſſamment me joindre à Madrid. J'en ſuis ravi, lui dis-je, le revenu de vos ſoupers groſſira ; car il ne faut pas demander ſi la Segnora Dalfa eſt toûjours charmante. Elle eſt encore aimable, répondit Bernardina ; néanmoins je vous dirai confidemment qu'elle eſt un peu changée. Je m'en fie à ſes dernieres Lettres. Elle me mande que tous les matins à ſa toilette, elle ſe trouve quelque agrément de moins, qu'elle n'a plus ce vif éclat que donne la premiere jeuneſſe, & que ſa peau commence à devenir brune, & à bourgeonner.

Ce n'eſt pas un mal ſans remede, dis-je à Bernardina. Il y a des ſecrets pour conſerver le teint, & je connois un Apoticaire, qui eſt le premier homme du monde pour métamorphoſer la face noire & ridée d'une vieille en un viſage de tendron. Vous plaiſantez, me dit-elle! Point du tout, lui répondis-je, jamais je n'ai parlé plus ſérieuſement. Ah! mon cher Gonzalez, répliqua-t-elle avec tranſport, ſi cela eſt ainſi, faites-moi connoître, je vous prie, ce premier homme du monde. Il ne vous eſt pas inconnu, repris-je; ouvrez les yeux, vous le voyez devant vous. Qu'entends-je! s'écria-t-elle, avec une extrême ſurpriſe. Quoi! Vous poſſederiez un ſi beau ſecret? Je ne puis vous croire. Si vous l'aviez, vous ſeriez plus riche

que tous les Contadors enſemble.

Pour trouver quelque créance dans l'eſprit de Bernardina, je fus obligé de lui faire une relation de mon voyage d'Italie, & de lui détailler comment & pourquoi je m'étois fait Garçon Apoticaire. Je m'étendis ſur les effets ſurprenans de la pommade & de l'eau que le grand Chymiſte Potoſchi mon Maître avoit inventées, & dont il m'avoit appris la compoſition. Bernardina m'écoutoit avec une attention avide. Elle admiroit principalement ce que je diſois de la Baronne de Conca & de Dona Blanche de Sorba ſa mere, & elle ne pouvoit comprendre comment ces deux Dames, telles que je les dépeignois noires & pleines de puſtules, paroiſſoient plus belles que le

jour, quand elles s'étoient ſervies de la pommade, & de l'eau de Potoſchi.

Gonzalez, mon ami, me dit-elle, je ne vous regarde plus que comme un homme divin. J'implore votre ſecours pour ma Tante, & j'en aurai bien-tôt beſoin moi-même. Enſeignez-moi votre ſecret en faveur de notre ancienne amitié. Ma chere Bernardina, lui répondis-je, vous ſerez contente. Dès demain j'acheterai toutes les drogues néceſſaires pour la compoſition de la pommade & de l'eau de Potoſchi, & nous en ferons l'épreuve auſſi-tôt que votre Tante ſera ici. Je vais, reprit-elle, lui écrire tout à l'heure, pour l'informer de l'entretien que je viens d'avoir avec vous. Je ne doute pas que ma Lettre ne précipite ſon départ.

Telle fut notre converſation, après quoi je pris congé de la Dame, en l'aſſurant que dans trois jours je viendrois la revoir, & je me retirai à mon Hôtellerie. Le jour ſuivant, je me pourvûs des ingrédiens qu'il me falloit pour compoſer ma pommade & mon eau. Je travaillai toute la journée, ainſi que le lendemain dans ma chambre, dont je fis une boutique d'Apoticaire; & le troiſiéme jour, ayant achevé mon ouvrage, je le portai ſur le ſoir chez Bernardina, qui ſe mit à rire en me revoyant: Ma Tante eſt à Madrid, me dit-elle. Une heure après avoir reçû ma Lettre, elle eſt partie par la voye des Muletiers, & elle vient d'arriver. Comme elle eſt fatiguée, je l'ai fait mettre au lit. Laiſſons-la repoſer un moment. Je vous l'avois bien

dit, continua-t-elle, en redoublant ſes ris, que ma dépêche hâteroit ſon départ. Il faut avouer que l'interêt de la beauté eſt bien cher à notre ſexe. Il n'y a point de femme qui ne fit volontiers cinq cens lieuës pour devenir plus jolie.

Nous nous égayâmes un peu là-deſſus. Enſuite je demandai à Bernardina, ſi ſa Tante étoit effectivement enlaidie. Vous en jugerez par vous-même, répondit-elle; mais pour vous dire ce que je penſe, ſes appas m'ont paru bien flétris, & je crois entre nous, que c'eſt ce qui aura fait réſilier ſon bail avec le Commandeur de Caſtille. Heureuſement pour elle, le Ciel lui envoye un reſtaurateur des charmes effacés par le temps. En paſſant par vos mains, elle va, pour ainſi dire renaître. Vous al-

lez la rendre plus aimable qu'elle ne le fut jamais. Elle peut compter ſur cela, lui dis-je; après ma Baronne & ſa mere, il ne faut déſeſperer d'aucun viſage. C'étoient deux monſtres *in puris naturalibus*; j'en faiſois des beautés céleſtes. Ah! Gonzalez, s'écria Bernardina, emportée par le plaiſir qu'elle prenoit à m'entendre: vous êtes un mortel prodigieux. Que je ſuis heureuſe de vous avoir rencontré! Quand vous aurez rendu à ma Tante toutes les graces qu'elle a perdues, vous m'enſeignerez l'art d'éterniſer ma jeuneſſe. Ah! friponne, lui dis-je, vous n'aurez pas beſoin ſi-tôt de mon ſçavoir faire. Je puis m'en paſſer encore quelque temps, repartit Bernardina; mais les années s'écoulent ſi rapidement, qu'on ne peut trop tôt prévenir leur ravage.

Tandis que nous nous entretenions de cette ſorte la Niéce & moi, la Tante après avoir pris quelque repos, ſe réveilla. Elle ne fut pas plûtôt avertie que j'étois dans la maiſon, que ſe couvrant avec précipitation d'une robe de chambre, elle ſe leva bruſquement, & deſcendit dans la Salle où nous étions. Dès qu'elle m'apperçut, elle vint à moi d'un air empreſſé; & m'honorant d'une accolade: Seigneur Gonzalez, me dit-elle, je partage avec ma Niéce le plaiſir qu'elle a de vous revoir; mais parlez-moi ſincerement, dois-je ajoûter foi à la Lettre étonnante qu'elle m'a écrite? Oüi, Madame, lui répondis-je, vous le devez. Elle ne vous a rien mandé qui ne ſoit véritable, & demain vous n'en douterez plus. Quelque confiance que j'aye en

vous, reprit-elle, j'ai de la peine à croire que vous puiſſiez me rendre telle que vous m'avez vûë à Salamanque. Il faudroit pour cela que vous euſſiez le pouvoir des Fées. Regardez-moi bien, ajoûta-t-elle, ne me trouvez-vous pas effroyable ? Vous ne ſçauriez l'être, lui repartis-je. La nature vous a donné tant d'attraits en partage, qu'un Siécle entier ne pourroit vous les ôter tous. Mais il eſt conſtant que vous n'êtes plus ſi piquante que vous l'étiez, lorſque vous enleviez tous les cœurs de l'Univerſité. Cependant, Madame, pourſuivis-je, ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'eſt que je puis par une compoſition chymique rappeller cet air de jeuneſſe & ces graces qui brilloient en vous dans ce temps-là.

En achevant ces paroles, je tirai

tirai de mes poches un petit pot de Fayance & une Phiole, & les lui préſentant : Voilà, lui dis-je, la pommade, & l'eau du célébre Potoſchi mon Maître. Vous n'avez qu'à vous en faire frotter ce ſoir la gorge & le viſage pendant une heure entiere, & vous m'en direz des nouvelles demain au matin. La Segnora Dalfa reçut ma compoſition avec une joye mêlée de crainte, quelque choſe que je puſſe lui dire, elle conſervoit toûjours une ſecrette défiance qui l'empêchoit de ſe livrer au plaiſir que je lui promettois. Néanmoins elle avoit tant d'impatience d'éprouver la pommade & l'eau qu'elle n'attendit pas la nuit pour s'enfermer dans ſa chambre, où elle ſe fit frotter par ſa Soubrette durant trois ou quatre heures. Après quoi s'étant

couchée, ainſi que je le lui avois recommandé, elle eut toutes les peines du monde à s'endormir. Cependant le ſommeil l'exauçant, enfin lui ferma la paupiere, & lui fit goûter ſa douceur juſqu'au point du jour. Alors s'éveillant en ſurſaut, elle cede à la curioſité qui l'arrache de ſon lit. Elle vole à ſa Toilette pour ſe voir; & ſe regardant dans ſon Miroir, peu s'en faut qu'elle ne ſe méconnoiſſe & ne ſe croye transformée en une autre perſonne. Elle appelle auſſitôt ſa Suivante: Béatrix, lui dit-elle, accours ici promptement. Viens contempler une mineure adorable. La Soubrette, pour faire plus de diligence, ſe rendit preſque nuë auprès de ſa Maîtreſſe; & l'ayant enviſagée, s'écria: Vive Dieu! Qu'eſt-ce que je vois? Vous avez le viſa-

ge d'une fille de quinze ans! Il faut que le Seigneur Gonzalez ſoit un peu plus que Sorcier, pour vous avoir ainſi rajeunie. Je vais vîte porter cette nouvelle à Madame votre Niéce. Oüi, Béatrix, reprit la Segnora Dalfa, va lui annoncer ce prodige. Elle n'en doit pas être moins charmée que moi.

La Suivante alla réveiller Bernardina: Venez voir, lui dit-elle avec vivacité, venez voir Madame votre Tante. Par Sainte Apolline, elle n'eſt pas reconnoiſſable. Elle eſt à préſent belle comme un Aſtre. A ces mots, Bernardina ne fut pas pareſſeuſe à ſe lever; & s'étant habillée à la hâte, elle courut à l'appartement de la Segnora Dalfa, où celle-ci à ſa Toilette, joignoit à la vertu de ma compoſition tous les agrémens que l'art des

Coquettes y pouvoit ajoûter? Ah! ma Tante, lui dit-elle, en reculant de ſurpriſe, eſt-ce vous qui vous offrez à mes yeux? Que de charmes! Peu s'en faut que je ne ſois jalouſe de votre métamorphoſe. Je ne pourrai plus partager avec vous les regards des hommes. Ne badinons point, ma Niéce, répondit la Segnora Dalfa, ſérieuſement, comment me trouvez-vous? Toute raviſſante, repartit Bernardina. Vous avez repris votre air enfantin. Gonzalez vous a ôté quinze bonnes années pour le moins.

J'arrivai chez ces Dames dans cet endroit de leur converſation. J'avois trop d'impatience de ſçavoir le ſuccès de ma pommade & de mon eau pour tarder à m'y rendre. Incomparable Chymiſte, s'écria la Tante, en me voyant

entrer dans ſon appartement, je vous attendois pour vous faire les remercimens que je vous dois. Je ne puis trop vous donner des marques de reconnoiſſance. En même temps, pour me montrer juſqu'à quel point elle étoit ſenſible au ſervice que je lui avois rendu, elle m'embraſſa plus étroitement qu'elle n'avoit jamais fait, & ſa Niéce ſuivit ſon exemple en me diſant: Ma Tante vous rend grace de ce que vous avez fait pour elle; & je vous remercie par avance de ce que vous ferez pour moi. Souvenez-vous que vous m'avez promis votre ſecret. Je vous en renouvelle la promeſſe, lui répondis-je. Vous ſerez bientôt auſſi ſçavante que moi dans mon Art. Mais, Seigneur Gonzalez, dit la belle Veuve, vous ne connoiſſez pas tout le prix du tréſor

que vous poſſedez. Sçavez-vous bien que vous pouvez gagner des richeſſes immenſes en débitant ſecretement votre pommade & votre eau. Laiſſez-nous le ſoin de vous chercher des pratiques. Nous vous en fournirons tant & plus. Puiſque vous avez un ſi beau talent, pourquoi voulez-vous l'enfouir? Ne vaut-il pas mieux le faire valoir?

Ma Tante a raiſon, dit Bernardina. Il faut être bien ennemi de ſoi-même pour refuſer de s'enrichir, quand on le peut facilement. Il ne tiendra qu'à vous d'être en peu de temps en état de faire le gros dos. Vous n'avez beſoin que de deux ou trois viſages de qualité pour vous mettre en réputation; & ſi-tôt que vous ſerez en vogue, vous verrez pleuvoir l'or de tous côtés chez vous. Outre les vieilles

dont vous ſerez accablé, que de Galans ſurannés viendront la bourſe à la main, vous prier de faire diſparoître leurs rides! En un mot, vous ferez bruſquement une grande fortune. que vous ne devrez qu'à vous même.

Enfin, ces Dames m'en dirent tant, qu'elles allumerent ma cupidité. Je me ſentis naître tout à coup de l'affection pour les richeſſes. Juſques-là je ne les avois aimées que par rapport à l'utilité dont elles ſont; mais je commençai à m'y attacher à cauſe d'elles-mêmes. J'éprouvai le charme que les avares trouvent dans leur poſſeſſion; & ſi j'euſſe été ſeul dans ce moment-là enfermé dans mon cabinet, je crois que j'aurois baiſé mes ducats l'un après l'autre par pure tendreſſe pour leur forme & pour leur matiere.

Dans la diſpoſition où ces deux femmes mirent mon eſprit par leurs diſcours, je me réſolus à ſuivre leur conſeil. C'en eſt fait, Mes Dames, leur dis-je, vous me déterminez. Je vais de ce pas me retirer chez moi, pour faire une copieuſe proviſion de pommade & d'eau; & vous, pendant ce temps-là, déterrez-moi de riches Douairieres qui en ayent beſoin. Allez, allez, dit Bernardina, laiſſez-nous faire. Nous vous en trouverons. L'envie que nous avons d'être toûjours belles, doit vous en répondre.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Eſtevanille ſe met à débiter ſa Pommade & ſon Eau. Il gagne beaucoup & devient avare à meſure qu'il s'enrichit.

JE commençai par faire un Laboratoire de mon Cabinet, & à me munir de phioles & de petits pots. Après quoi je paſſai trois jours & trois nuits à diſtiller, à l'alambic, les ſucs des Plantes propres à faire mes opérations. Au bout de ce temps-là, ma compoſition ſe trouvant achevée, j'allai chez mes deux Dames, pour les avertir que j'avois de quoi faire vingt métamorphoſes pour le moins; il ne me faut plus, leur dis-je, que

des pratiques. Vous n'en manquerez pas, me répondit la Tante. Nous avons déjà deux ſujets à mettre entre vos mains : l'un, eſt une Comteſſe qui aime le monde, & que le monde quitte ; & l'autre, eſt la femme d'une Alcade de Cour, une dévote qui veut fixer le cœur de ſon volage époux. Allez voir ces deux Dames, pourſuivit-elle, en me donnant un papier ſur lequel leur demeure étoit écrite. Demandez à parler à leurs femmes de chambre qui ont ordre de vous introduire ſecretement dans les appartemens de leurs Maîtreſſes.

Dans l'impatience que j'avois de mettre des vieilles ſous contribution, je me rendis ſur le champ chez la Comteſſe, à qui ſa Suivante dit en me préſentant : Madame, voici cet habi-

le Chymiſte qui répare l'outrage des ans. Hélas! dit la Comteſſe en ſoupirant, je ne ſçais ſi malgré toute ſa ſcience, il pourra me faire un viſage qui ne bleſſe pas la vûë des hommes. Hé! Madame, dis-je alors d'un ton de Charlatan, permettez-moi de vous dire que vous outrez la juſtice que vous vous rendez. Vous n'avez pas ſi grand ſujet que vous vous l'imaginez, de vous plaindre du temps. Il n'a fait que flétrir votre teint, & faner votre beauté. Il n'y a qu'à les remettre à la teinture pour les faire refleurir; & c'eſt à quoi mon eau eſt principalement bonne. Je vous dirai même que ce qu'elle a de plus admirable, c'eſt qu'elle produit ſon effet du ſoir au lendemain. Une vieille ſe couche avec ſes rides, & ſe leve avec un viſage plus uni qu'une glace. Ah!

Que me dites-vous ? interrompit avec précipitation la Comteſſe. Se peut-il que vous ayiez un ſi beau ſecret ? Enſeignez-moi donc vîte la maniere de m'en ſervir. En me vantant ſon excellence, vous irritez l'impatience que j'ai de l'éprouver. Là deſſus après l'avoir inſtruite de ce qu'il y avoit à faire, je lui laiſſai un petit pot & une phiole, & je la quittai en lui diſant que je reviendrois le lendemain, bien aſſuré que je la retrouverois changée du noir au blanc.

Au ſortir de chez la Comteſſe, je pris le chemin de la maiſon de l'Alcade, dont la dévote épouſe vouloit devenir une de mes pratiques. Lorſque j'y fus arrivé, je demandai une vieille Soubrette, dont le nom étoit marqué ſur mon papier. Cette Suivante parut bien-tôt ; & dès

qu'elle m'entendit dire que j'avois quelque choſe à communiquer à ſa Maîtreſſe, elle me répondit en ſoûriant: Je devine qui vous êtes. Soyez le bien venu. On vous demande ici à cor & à cri. En même-temps elle me mena par un eſcalier dérobé à l'appartement de Madame, qui me reçut d'un air gracieux. C'étoit une perſonne qui avoit été tout aimable dans ſa premiere jeuneſſe, & qui conſervoit encore des reſtes de beauté, dont un mari plus raiſonnable que le ſien, auroit été content. Auſſi, lui dis-je, en l'abordant: Je doute que vous m'ayiez fait venir ici pour vous, Madame; car ſi vous avez perdu quelques-unes de vos graces, il vous en reſte tant d'autres, que vous n'avez pas beſoin de mon ſecret pour attacher les hommes à votre Char. Vous vous

trompez fort, me répondit elle; ſi vous croyez que je ſouhaite d'embellir, pour me faire des adorateurs. Ce n'eſt uniquement que pour plaire à mon époux. Cela vous ſemblera peut-être extravagant, ajoûta-t elle; mais je vous dis la verité. J'aime mon mari, & je ne veux devenir plus belle, que pour lui paroître toûjours agréable, & l'empêcher de me faire des infidélités. C'eſt-à-dire, Madame, repris-je, que vous avez un époux galant. Que trop galant! repartit la femme de l'Alcade. Il a ce défaut-là. Uniſſons-nous pour l'en corriger. Redoublez, s'il eſt poſſible, la vertu de votre pommade & de votre eau. En un mot, rendez-moi ſi belle & ſi piquante, qu'il ne ſoit jamais tenté de s'écarter de ſon devoir.

J'enſeignai auſſi à la femme de

l'Alcade, en lui donnant un petit pot & une phiole, de quelle ſorte elle devoit ſe ſervir de ma pommade & de mon eau. Enſuite je lui dis adieu juſqu'au lendemain à la même heure. Je n'eus pas quitté cette Dame, que plus impatiente encore que la Comteſſe, de voir l'effet de ma compoſition, elle n'attendit pas qu'il fût nuit pour ſe faire frotter & mettre au lit, où elle ordonna qu'on la laiſſât repoſer.

Le jour ſuivant, je me levai fort curieux de ſçavoir, ſi mes deux pratiques avoient des complimens ou des reproches à me faire. Je me rendis chez la Comteſſe, que je trouvai à ſa toilette avec ſa Suivante, qui la regardant avec admiration, élevoit juſqu'aux nuës ſa beauté renaiſſante. Approchez, Seigneur

Docteur, me dit-elle, d'un air joyeux & satisfait. Venez recevoir les applaudissemens qui vous sont dûs. Je suis ravi, Madame, lui répondis-je, que vous soyiez contente de ma composition. Comment contente! répliqua la Comtesse; dites plûtôt enchantée. J'avois déjà renoncé au commerce des Jeunes gens & aux Spectacles; mais je prétends bien reparoître dans le monde, & être encore de tous les plaisirs que j'avois abandonné. Madame, repris-je, vous le pouvez hardiment. Vous ne serez point de trop dans une assemblée brillante, & je suis sûr que les Cavaliers du meilleur goût vous lorgneront avec plaisir. Vous êtes trop flateur, Monsieur le Chymiste, me dit la Dame: mais au reste, quand vous parlez de cette façon, vous fai-

tes plutôt l'éloge de votre Art ; que celui de ma beauté. Quoiqu'il en ſoit, pourſuivit-elle, le ſervice que vous m'avez rendu, ne peut être trop payé. Voilà une bourſe de cinquante doublons. Je vous la donne ſeulement pour votre petit pot & votre phiole. Je ne bornerai point là ma reconnoiſſance, ſi vous avez ſoin de m'entretenir dans l'état où vous m'avez miſe. Après cette converſation, dont la fin ſur-tout me plût fort, je me retirai auſſi ſatisfait de ma Comteſſe qu'elle l'étoit de moi. Véritablement je ne me ſerois jamais attendu à un pareil honoraire, & j'eus lieu de juger par-là que la belle Veuve & ſa Niéce ne m'avoient pas fait prendre un mauvais parti.

Tandis que j'étois en train de toucher des eſpeces, j'allai tout

de ſuite chez la femme de l'Alcade. Elle ne me fit pas une réception moins gracieuſe. Cette Dame venoit de quitter ſa toilette, & la joye brilloit dans ſes yeux: Madame, lui dis-je, en la ſaluant, vous avez un air de ſatisfaction dont je tire un bon augure. Les apparences ſont bien trompeuſes, ſi vous n'êtes pas contente de mon ſecret. Votre beauté me paroît telle que vous la deſiriez. Je ſuis au comble de mes vœux, me répondit-elle. Vos drogues ont fait des merveilles, ajoûta-t-elle, en riant de toute ſa force; il faut que je vous conte cela. Mon époux vient quelquefois dans mon appartement. Lorſqu'il y vient, il a l'air froid & ſombre ordinairement. A peine jette-t-il ſur moi la vûë, ou s'il me regarde, c'eſt avec une indifférence

qui bleſſe ma tendreſſe & ma vanité. Or il s'eſt aviſé d'y venir aujourd'hui. Il a d'abord remarqué du changement dans ma perſonne, & cette obſervation a réveillé ſon amour aſſoupi. Il m'a dit des douceurs & fait mille careſſes. En achevant ces paroles, elle redoubla ſes ris, que je mourois d'envie d'accompagner des miens ; mais pour mieux faire le Docteur, j'en conſervai toute la gravité.

Quand la femme de l'Alcade eut bien ri, elle reprit auſſi ſon ſérieux : Incomparable Chymiſte, me dit-elle, n'en demeurez point là, s'il vous plaît. Employez tout ce que la Chymie a de plus efficace & de plus puiſſant pour entretenir les charmes que votre art m'a donnés. Vous avez fait un miracle en réchauffant un mari glacé ; mais

vous; en ferez encore un plus grand, si vous pouvez me rendre assez aimable pour fixer ses desirs. Madame, lui répliquai-je, la chose assurément n'est pas facile; mais je ne la crois point impossible. Est-il vrai ? s'écria-t-elle. Ah ! Si vous en venez à bout, je reconnoîtrai bien ce service. Elle prononça ces derniers mots d'un ton à me persuader qu'on pouvoit compter sur sa parole; & pour leur donner encore plus d'énergie, elle les accompagna d'un fort beau diamant qu'elle me mit au doigt, en attendant, me dit-elle, d'autres marques de sa reconnoissance.

Je sortis de chez cette Dame, aussi satisfait d'elle que de la Comtesse; car je ne doutois pas que mon diamant ne valût du moins cent pistoles. Pour en être plus sûr, j'allai le montrer

à un vieux Jouaillier dont on m'enſeigna la demeure, & qui me dit après l'avoir long-temps examiné : Ce Brillant eſt-il à vendre ? Non, lui répondis-je, & le Cavalier auquel il appartient, voudroit ſeulement ſçavoir ce qu'il vaut. Si ce Cavalier, répliqua le Marchand veut s'en défaire, je lui en donnerai cent cinquante piſtoles. Je remerciai le Jouaillier ; & charmé de ſon appréciation, je m'en retournai joyeuſement chez moi en diſant: Courage, Monſieur le Chymiſte, voilà une bonne matinée. Pour peu que vous en ayiez d'autres ſemblables, vous ſerez bientôt riche.

Je ne fus pas ſi-tôt de retour à mon Hôtellerie, que je m'enfermai dans mon Laboratoire. J'ouvris mon Coffre fort, je veux dire la Malle où étoient

mes eſpeces, & j'y mis la bourſe de la Comteſſe, en diſant d'un air auſſi tendre que ſi j'euſſe parlé à une Maîtreſſe: Allez, brillantes piſtoles, chere & donce récompenſe de mes travaux Chymiques, allez tenir compagnie aux ducats de mon Oncle, qui ſont vos freres aînés. Sérieuſement, ſi quelqu'un eût entendu les diſcours inſenſés que je tenois à mon argent, il m'auroit pris pour un fou. Mais enfin, j'étois poſſedé du Démon de l'avarice. Je comptois que ma pommade & mon eau me mettroient en peu de temps en grande réputation, & me produiroient des ſommes conſidérables, que je ſupputois ſans ceſſe au gré de mon avare imagination, ſans penſer que je pouvois me tromper dans mes calculs.

J'allai dès ce jour-là même rendre graces à la Segnora Dalfa & à ſa Niéce de m'avoir donné deux bonnes pratiques : Nous en avons encore d'autres à vous fournir, me dit Bernardina. Une vieille & riche Marquiſe, dont le viſage par laps de temps, eſt devenu affreux, attend un jeune Comte Italien, qui doit inceſſamment arriver à Madrid pour l'épouſer. Ils ne ſe ſont jamais vûs tous deux, & cependant leur mariage eſt arrêté. Le Cavalier eſt prévenu que la Dame n'eſt pas belle, mais cela n'empêche pas qu'il ne veuille devenir ſon époux ; car c'eſt une veuve couſuë d'or. La Dame de ſon côté, quelque confiance qu'elle ait en ſes richeſſes, craint que le Comte en la voyant, n'ait envie de rompre le marché. Ma Tante & moi nous lui avons fait parler de

vous; & ce qui lui a été dit de votre ſçavoir-faire, lui a inſpiré une vive curioſité de vous voir. Allez la trouver tout-à-l'heure, ajoûta-t-elle, en me donnant un petit papier, voici ſa demeure, & le nom de la Soubrette à laquelle il faut vous adreſſer.

Je courus chez la Marquiſe ſans perdre de temps, & je n'ai de ma vie été ſi ſurpris que je le fus, lorſqu'étant entré dans ſon appartement, j'apperçus ſur un lit de repos une petite figure de femme noire, chaſſieuſe & ridée. Je doutai d'abord que ce fût là cette mignone qu'un jeune Seigneur Italien venoit avec empreſſement de ſon Pays prendre pour femme à Madrid. Mais elle me l'apprit bien-tôt elle-même afin que je n'en ignoraſſe: Monſieur le Docteur, me dit-elle, conſiderez-moi, je vous

prie, avec attention. Que vous ſemble de ma beauté? Ne trouvez-vous pas que le Cavalier, qui vient de ſi loin pour m'épouſer, ſera bien payé de ſa peine? Ces paroles m'étonnerent. Je n'avois point encore vû de femme tourner en ridicule ſa propre perſonne. Il eſt vrai que la Marquiſe étoit encore plus laide que vieille, quoiqu'elle eût ſoixante bonnes années ſur la tête. J'aurois applaudi volontiers à ſes plaiſanteries; mais outre que j'étois trop poli pour prendre cette liberté, elle m'en auroit peut-être ſçû très mauvais gré: Madame, lui répondis-je, il eſt conſtant que dans l'état où vous êtes, je ne vous conſeillerois pas de vouloir diſputer la pomme aux trois Déeſſes. Cependant, ſans emprunter le pouvoir des Fées, ni les philtres les

plus puiſſans, vous pouvez devenir telle que le Seigneur qui ſera votre époux, aura lieu de ſe vanter d'avoir une femme aimable.

La Dame, à ces paroles, fit un éclat de rire, & me dit, toûjours en badinant à ſes dépens: Mon pauvre Docteur, je vous crois fort habile, mais non pas aſſez pour me prêter une figure qui puiſſe plaire aux yeux. Je ſerai plus que contente de vous, ſi vous rendez ma vûë ſupportable dans la ſocieté. Je ferai plus, Madame, repris-je en homme sûr de ſon fait, je veux que dès demain matin à votre toilette, en vous regardant dans votre Miroir, vous ſoyiez, comme Narciſſe, enchantée de votre image. Il échappa là-deſſus de nouveaux ris à la Marquiſe, qui me répliqua dans ces termes:

Vous êtes bien téméraire d'entreprendre cela ! Je vous défie avec toutes vos drogues Chymiques d'en venir à bout. Néanmoins, poursuivit-elle, je ne refuse point d'éprouver votre secret ; mais j'y consens plutôt pour vous désabuser, que dans l'espérance de devenir une femme agréable, & j'y mets une condition au moins : J'exige de vous que vous me donniez votre parole d'honneur, que vous ne direz à personne que j'ai été assez folle pour me mettre entre vos mains, & me flater que vous me rendriez belle en dépit de la nature. Je lui fis cette promesse, après quoi je lui laissai une phiole & un petit pot, & je me retirai en lui recommandant surtout de se faire bien frotter.

Je ne laissai pas, je l'avoue, de trembler pour ma composition,

malgré les heureuſes épreuves qui en avoient été faites. Je craignis qu'elle ne ratât un pareil ſujet, qui véritablement ne juſtifioit que trop ma crainte. J'eus là-deſſus quelque inquiétude, juſqu'à ce qu'étant retourné chez la Marquiſe le jour ſuivant, j'eus le plaiſir de la trouver rajeunie d'une vingtaine d'années pour le moins, & embellie de façon, que peu s'en fallut qu'à l'exemple de Pigmalion, je ne devinſſe amoureux de mon ouvrage: Docteur, me dit-elle, toute tranſportée de joye, je vous fais réparation d'honneur. Je vous ai crû, je l'avouë, un Charlatan; mais vous m'avez bien agréablement détrompée, & je vous reconnois maintenant pour un Docteur ſans pareil: Madame, lui répondis je ſur le même

ton, pour vous parler avec une franchiſe égale à la vôtre, je vous pardonne d'avoir douté du ſuccès de ma compoſition, puiſque je n'en attendois pas moi-même un ſi heureux.

Dans le raviſſement où cette Vieille étoit de ſe revoir en état de briller encore dans les cercles, elle me donna une bourſe où il y avoit cent doubles piſtoles, à condition que je ne la laiſſerois pas manquer de phioles & de pots. Je promis de lui en fournir une ample proviſion. Après cela je la quittai pour aller enfermer mes cent doublons dans la Malle où étoient les eſpeces de la Comteſſe & mes ducats. Ce que je ne pûs faire, ſans donner à mon argent de nouvelles marques d'idolatrie.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra un étrange revers de fortune, & un déplorable trait de la malice humaine.

PLUS un Hydropique boit, plus il veut boire; & plus un avare amasse de richesse, plus il en veut amasser. La Segnora Dalfa & sa Niéce me firent gagner encore beaucoup d'argent; & cela, dans l'espérance que je leur apprendrois la composition de ma pommade & de mon eau. Je le leur avois promis, & j'étois toujours dans la résolution de leur tenir parole; mais un revers de fortune que j'éprouvai tout à coup & que je vais détailler, ne me le permit point.

Un matin, dans le temps que je faiſois le mieux mes affaires, je fus aſſez ſurpris de voir entrer dans ma chambre une maniere d'Alguazil. Je lui demandai à qui il en vouloit : A vous, me répondit-il fierement, en me faiſant remarquer une Médaille d'or qu'il portoit ſur ſon eſtomac entre la peau & la chemiſe, & ſur laquelle étoient gravées les redoutables Armes de l'Inquiſition. J'ai l'honneur d'être Huiſſier du Saint Office, & j'ai ordre de mes Supérieurs de vous arrêter. Suivez-moi. Je vais vous conduire à nos Priſons. Je fus ſi troublé de ces paroles, que ne ſçachant ce que je faiſois, je voulus me jetter ſur l'Huiſſier & me colleter avec lui ; mais il ſe mit à rire en me diſant : Seigneur Cavalier, vous prenez le mauvais parti. Vous ignorez appa-

remment le reſpect qu'on doit à la Sainte Inquiſition. Toutes les perſonnes qu'elle fait arrêter, de quelque condition & qualité qu'elles ſoient, ſe laiſſent empriſonner ſans réſiſtance ; & ſi quelqu'un, ce qui eſt très-rare, par ignorance ou par indocilité, s'aviſe de faire le rétif, tout le Peuple eſt obligé de prêter main forte pour l'exécution des Ordres du Grand Inquiſiteur. Venez donc, ajoûta-t-il, docilement avec moi, ſi mieux n'aimez vous laiſſer indignement entraîner par force. Voyant qu'il ne me ſerviroit de rien de vouloir déſobéir, je ſuivis l'Huiſſier, qui me mena droit aux Priſons du Saint Office.

Auſſi-tôt que j'y fus arrivé, le Geolier accompagné de pluſieurs Gardes, m'enferma dans un cachot en me diſant : Le Commiſſaire

Commiſſaire de la Sainte Inquiſition va ſe rendre ici dans un moment. Songez à faire à ſes queſtions des réponſes préciſes & ſinceres. A ces mots, il ſe retira, & me laiſſa dans un accablement, dans une ſtupidité dont je n'étois pas encore bien revenu, quand le Commiſſaire parut. Celui-ci me demanda premierement mon nom & ma profeſſion; enſuite il m'exhorta pour mon propre interêt, à faire une déclaration fidelle de tous mes biens, en me diſant, pour mieux m'y engager, que ſi j'étois innocent, comme il le croyoit, tous les effets que je déclarerois, me ſeroient exactement rendus; au lieu que ſi j'en voulois ſouſtraire la moindre partie à la connoiſſance de mes Juges, tous mes biens, meubles & immeubles ſeroient perdus pour moi. Vous

ne devez pas douter, pourſuivit cet honnête homme, de l'intégrité du Saint Office ; & ſi vous n'êtes pas coupable, ſoyez bien aſſuré que tout vous ſera ſcrupuleuſement remis entre les mains.

Je fus la dupe de cette perfide aſſurance ; & m'imaginant avoir affaire à des Saints, je fus aſſez ſimple pour avouer que j'avois à l'Hôtellerie de l'argent dans ma Malle, quelle ſomme y étoit & dans quelles eſpeces. Là-deſſus le Commiſſaire, prompt à ſaiſir, ſe tranſporta dans mon Hôtellerie, ordonna de la part du Saint Office à l'Hôte de lui ouvrir ma chambre, & fit enlever ſans façon ma Malle avec toutes mes hardes, que je n'ai jamais revûës depuis.

Pendant que le Commiſſaire faiſoit cette expédition, j'étois

dans mon Cachot, étendu ſur un grabat, & fort étourdi de mon empriſonnement. J'avois beau en chercher la cauſe dans ma tête, je ne la trouvois point. Quel crime, diſois je, puis-je avoir commis, pour m'être attiré une pareille diſgrace? Ma conſcience ne m'en reproche aucun de ceux dont connoît ordinairement le Saint Office. Il faut abſolument qu'on m'ait pris pour un autre. Ne ſçachant donc à qui m'en prendre, je me laiſſai peu-à-peu aller au chagrin, & du chagrin au déſeſpoir. Je pouſſai des plaintes, & fis retentir mon cachot de lamentations. Au bruit que je faiſois en déplorant mon triſte ſort, un des Gardes qui veillent ſans ceſſe ſur les Priſonniers, & qui ſont nuit & jour dans les Galeries, ouvrit la porte de ma Loge, vint à moi, &

me donna ſur les épaules cinq ou ſix coups de houſſine bien appliqués, en me diſant d'une voix baſſe : Taiſez-vous l'Ami. Apprenez que dans les Saintes Priſons où vous êtes, on garde un profond ſilence qu'il n'eſt pas permis de troubler. Souvenez-vous qu'il y eſt même défendu de ſe plaindre, & ſur-tout de la Sainte Inquiſition, qui n'étant pas capable de commettre la moindre injuſtice, s'offenſe juſtement des plaintes des malheureux, qui oſent murmurer contre ſa rigueur. C'eſt de quoi je vous avertis une fois pour toutes ; car s'il vous arrive encore de vous lamenter juſqu'à vous faire entendre, je vous traiterai plus rudement que je n'ai fait. Que cela demeure gravé dans votre mémoire. A ces paroles qu'il prononça d'un air froid, il

ſortit, & me laiſſa faire là-deſſus mes réflexions.

Je n'en fis qu'une: je vis bien qu'il falloit m'armer de patience, & faire de néceſſité vertu; ce qui n'eſt pas une choſe aiſée, quand on eſt en ſouffrance; à moins que le Ciel ne s'en mêle, comme je crois qu'il eut la bonté de faire dans cette coujoncture; car inſenſiblement dévorant mes peines, & les regardant comme une punition de mes fautes paſſées, je redevins tranquille: Gonzalez, me diſois-je à moi-même, au lieu de te déſeſperer, fais un ſaint uſage de ton affliction. Penſe que le Seigneur veut t'éprouver une ſeconde fois. Rappelle-toi le péril où tu te trouvas dans les Priſons d'Avila. Peu s'en fallut que le Corregidor ne te traitât comme les fripons avec qui

tu étois. Le Ciel te délivra de ce danger, & tu dois eſperer qu'il ne t'abandonnera pas dans celui-ci. Tu as affaire à des Juges éclairés, à de ſaints perſonnages, qui te remettront inceſſamment en liberté, & qui te rendront ton argent juſqu'au dernier ſol.

Dans cette eſpérance, je ſouhaitois donc ardemment d'être interrogé. Ce qui arriva le troiſiéme jour de ma détention. Le Geolier vint avec un Garde me prendre dans mon Cachot pour me conduire à l'Audience du Grand Inquiſiteur. Je trouvai ce Juge dans une vaſte Salle tapiſſée de taffetas verd, au bout de laquelle il y avoit un grand Crucifix de marbre blanc en relief qui s'élevoit juſqu'au platfond. Le Grand Inquiſiteur qui étoit un Religieux de l'Ordre

de Saint Dominique, assis dans un fauteuil, au bout d'une longue table, tenoit sa morgue, & son Secretaire qui étoit un petit Prêtre plus noir qu'une Taupe, se tenoit à l'autre bout assis sur un Placet.

D'abord que j'apperçus ce redoutable Minos, je courus me jetter à ses pieds, croyant par cette action l'attendrir, & le toucher. Bassesse perduë. Il m'ordonna de me relever: après quoi il me demanda pour quel sujet j'avois été arrêté. Je répondis que je l'ignorois, & que je suppliois très-humblement son illustrissime Révérence d'avoir la bonté de me l'apprendre: Monami, répliqua l'Inquisiteur d'un air plein de douceur, cela ne se fait pas de la sorte. Vous n'êtes point ici dans une Juridiction séculiere. C'est à vous à

déclarer pour quoi vous avez été mis dans nos Priſons; & je vous exhorte à le faire au plutôt, puiſque vous ne pouvez recouvrer la liberté que par ce moyen. A ces mots, qui me cauſerent une extrême ſurpriſe, je me jettai une ſeconde fois aux pieds de mon Juge, & pleurant à chaudes larmes: Hé! Comment, m'écriai-je, mon Pere, voulez-vous que je vous diſe une choſe que je ne ſçais point du tout? Paroles inutiles, repartit le Moine, ſans s'émouvoir. Accuſez-vous dans ce moment, ou vous taiſez. Je voulus parler encore & repréſenter que ce qu'on exigeoit de moi, n'étoit pas poſſible, le Grand Inquiſiteur toujours de ſang froid, perſiſtoit à l'exiger. Ce qu'il fit juſqu'à ce que piqué de mon opiniâtreté, il m'impoſa ſi-

lence en prenant une Sonnette d'argent qui étoit devant lui ſur la Table, & dont il ſe ſervit pour appeller du monde. Alors je vis entrer dans la Salle un objet que je ne pus regarder, ſans reſſentir une grande mortification. C'étoit ma Malle que deux Gardes apportoient avec mes hardes, & que précédoit le Commiſſaire qui les avoit ſaiſies.

A la vûë de mes cheres dépouilles, il coula de mes yeux un torrent de larmes que je ne pus retenir, comme ſi j'euſſe eu un preſſentiment que j'allois les perdre pour jamais. Cependant l'Inquiſiteur après avoir fait ouvrir ma Malle en ma préſence, & inventorier ce qu'il y avoit dedans, m'aſſura que tout me ſeroit exactement rendu, lorſque je ſortirois de l'Inquiſition.

Ces Meſſieurs ne ſe contenterent pas de cela, ils me fouillerent, & m'ôterent juſqu'à mon mouchoir. Vous jugez bien qu'ils n'eurent garde de me laiſſer la bague de la femme de l'Alcade. Ils me l'arracherent du doigt. Après cela l'Inquiſiteur me dit qu'il m'exhortoit encore à n'attendre pas plus long-temps à déclarer la cauſe de ma priſon. Il ſe retira enſuite avec mes effets, ſuivi du petit Prêtre noir & du Commiſſaire. Quand ils furent ſortis de la Salle, le Geolier & le Garde me remenerent à mon cachot, où je paſſai le reſte du jour ſans boire ni manger, & toute la nuit ſuivante ſans dormir. Je rappellois ſans ceſſe dans ma mémoire la déclaration que le Grand Inquiſiteur vouloit que je fiſſe, & plus j'y penſois, plus je la trouvois abſurde.

Au bout de trois jours, je reparus devant ce Juge, qui me dit : Hé bien ! nous déclarerez-vous aujourd'hui la cauſe de votre empriſonnement? Comment votre Révérence veut-elle que je la devine, lui répondis-je? Ne voyez-vous pas bien, mon Pere, que vous me demandez une choſe impoſſible? Je ne ſçais point qui m'a dénoncé au Saint Office, & je l'ignorerai toujours, ſi vous n'avez la bonté de me l'apprendre. Si j'ai des Accuſateurs, que ne les confronte-t-on avec moi? C'eſt le moyen le plus ſûr & le plus court de ſçavoir ſi je ſuis innocent ou coupable. L'Inquiſiteur en cet endroit branlant la tête, reprit ainſi la parole : Mon ami, je vois bien que vous n'avez pas envie de ſortir ſi-tôt de Priſon. Nous avons ſept Témoins con-

tre vous, de bons Bourgeois; tous gens d'honneur & de probité. Vous ſçavez ſans doute ce qu'ils ont pû dire, en vous déférant à nous. Reglez-vous là-deſſus. Confeſſez de bonne foi que vous êtes coupable du crime qu'ils vous imputent. Ce n'eſt que par cet aveu que vous pouvez prévenir la Sentence rigoureuſe que le Saint Office prononce contre les Priſonniers, qui s'obſtinent à nier les crimes dont ils ſont accuſés. En parlant ainſi, ce Juge ſortit de la Salle avec ſa ſequelle, c'eſt-à-dire, avec ſon Secretaire & le Commiſſaire, & je retournai dans ma loge, encore plus mécontent de cette ſeconde Audience que de la premiere.

Il faut, diſois-je, que je m'accuſe! Hé de quoi? Du crime que mes Accuſateurs ont dépo-

ſé que j'ai commis. Mais quel eſt-il ce crime? Cela me confond! Ce n'eſt pas qu'en examinant ſcrupuleuſement ma conſcience, je n'y trouvaſſe des ſujets de reproches. Les doublons de l'hydropique de Murcie & ceux du Licencié Salablanca venoient s'offrir à ma penſée, & j'étois aſſez ſimple pour m'imaginer que c'étoit peut-être pour ces faits là que j'avois été arrêté. Néanmoins faiſant réflexion qu'ils n'étoient pas de la nature de ceux dont le Saint Office a droit de connoître, je me raſſurois ſur cet article. Je n'étois en peine que de ſçavoir quels pouvoient être mes Accuſateurs, & le crime dont ils m'accuſoient. Ce que j'appris enfin dans ma troiſiéme Audience, ainſi que je vais le rapporter.

Le Grand Inquiſiteur me de-

manda d'abord, comme dans les deux Audiences précédentes, si j'ignorois encore le ſujet de ma détention ; & ſur la réponſe que je lui fis, que je n'avois encore pû le deviner, le Secretaire ouvrit un Regiſtre qui étoit devant lui, & ſur lequel étoient écrites les dépoſitions faites contre moi. On va vous lire, me dit l'Inquiſiteur, tous les chefs d'accuſations formés contre vous. Ecoutez-les attentivement, & vous verrez que le Saint-Office, toujours lent à punir, eſt bien informé de la conduite d'un coupable, avant qu'elle le faſſe arrêter.

Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que le Secretaire fit la lecture des témoignages portés par mes Délateurs, qui s'accordoient enſemble à m'accuſer de ſortilége, aſſurant tous qu'un

Quidam, appellé Gonzalez, ſoi-diſant Chymiſte, s'ingeroit, ſans la permiſſion du Corregidor, de vendre ſecretement aux femmes une certaine Pommade & une certaine Eau, qui par le ſecours & l'opération du Diable, rajeuniſſoient les vieilles les plus décrépites.

En entendant cette accuſation, je ne pus m'empêcher de faire un éclat de rire, qui dans l'endroit & dans la conjoncture où nous étions, étoit aſſurément très déplacé. Auſſi le Secretaire ſuſpendit ſa lecture, tant il parut indigné de cette irrévérence, & l'Inquiſiteur me regardant de travers, me dit: L'Ami, *hic ridere nefas.* Ces trois mots me firent rentrer en moi-même; & me mettant à genoux devant ce Juge, je lui demandai très-humblement pardon de ce manque

de reſpect, en lui diſant que je n'avois pû retenir ce ris qui m'étoit indiſcretement échappé en entendant cette dépoſition. Qu'a-t-elle donc de ridicule, me dit-il gravement ? Sçavez-vous bien qu'elle eſt très-ſérieuſe? Hé non, Monſieur l'Inquiſiteur, lui répondis-je avec un peu de vivacité. Permettez-moi de faire voir à votre Révérence que cette accuſation eſt frivole. Je poſſede, à la verité, le talent de compoſer une Pommade & une Eau, qui conſervent le teint, & embelliſſent le viſage; mais il n'y a rien là-dedans que de naturel, & le Démon n'y a point de part. C'eſt de quoi ils ne conviennent pas, reprit le Juge. Ils diſent que vous faites une belle perſonne d'une jeune fille laide; & que vous rendez aux Vieilles les charmes qu'elles ont perdus. Ils prétendent

tendent enfin, que vous êtes plutôt un Sorcier qu'un Chymiſte. O Ciel, m'écriai-je! Quels Délateurs ſuſcitez-vous contre moi? Je ſuis tenté de croire que ce ſont des Apoticaires ou des Parfumeurs, que l'envie arme contre un homme qui a des ſecretsqu'ils n'ont point. Je remarquai qu'à ce diſcours le Grand Inquiſiteur, tout accoûtumé qu'il étoit à diſſimuler, me laiſſa lire dans ſes regards que je devinois mes Accuſateurs; & lui faiſois connoître mon innocence. Mais pour l'honneur du Saint Office, il ſe garda bien de l'avouer parce qu'en faiſant cet aveu, il auroit été obligé de m'élargir comme un innocent fauſſement accuſé, & de me reſtituer mes effets en m'élargiſſant. C'eſt pourquoi rompant tout à coup l'entretien: Nous approfondirons cela, me

dit-il, la matiere eſt délicate. S'il n'y a point de magie dans votre compoſition, il eſt juſte que vous ſoyez inceſſamment remis en liberté.

Telle fut ma troiſiéme Audience, d'où je revins dans ma loge avec autant de gayté que ſi Monſieur l'Inquiſiteur m'eût abſous de tout ce que mes Délateurs m'imputoient. Cependant ma joye ne fut pas de longue durée; puiſque mon Juge m'ayant fait revenir devant lui, huit jours après, me dit: J'ai une mauvaiſe nouvelle à vous annoncer. Votre affaire va mal. Vos Accuſateurs ont fait des informations récentes. Ils ſoutiennent que vous méritez d'être brûlé comme un Enchanteur. Vous faites, diſent-ils, des métamorphoſes; ils citent entr'autres Dames, qui ont éprouvé votre

secret, certaine Marquise, qui paroissoit dans la décrépitude il n'y a que quinze jours, & qu'on prendroit à présent pour une mineure. Cela ne va pas, comme vous voyez à votre décharge. La Chymie ne fait pas de si grands prodiges, & l'on peut croire avec fondement que le Démon s'en mêle. Je vous dirai même qu'il y a deux Témoins qui déposent vous avoir entendu conjurer des Esprits malins, en faisant votre composition. Ah! les scélerats, m'écriai-je à ces derniers mots. Qui peut être assez méchant pour inventer de pareilles fables? Qu'ai-je fait à ces deux malheureux pour m'oser calomnier ainsi? Puisse la foudre tomber sur..... Point d'imprécations, interrompit l'Inquisiteur. Point d'invectives. Retournez à votre loge, & de-

meurez-y tranquillement, juſqu'à ce qu'il ait été décidé, ſi vous êtes un Sorcier, ou un Chymiſte.

Fin de la premiere Partie du Tome ſecond.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ

TOME II.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE

DE LA

GOMMA LAQUE

ET

DE SES APPLICATIONS

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ, *SURNOMMÉ* LE GARÇON DE BONNE HUMEUR, *TIRÉE DE L'ESPAGNOL.*

Par Monsieur LE SAGE.

TOME II. SECONDE PARTIE.

A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

DES CHAPITRES
contenus en cette ſeconde Partie.

Suite du Livre cinquiéme.

CHAP. V. *DE la conſolation qu'Eſtevanille reçut dans ſon Cachot.* 237

CHAP. VI. *Comment & dans quel état Gonzalez ſortit des Priſons de l'Inquiſition.* 245

CHAP. VII. *Il va voir la Segnora Dalfa & Bernardina pour leur rendre graces de ſa délivrance. De l'accueil conſolant que ces Dames lui firent. Il leur communique ſon ſecret.* 252

CHAP. VIII. *Il retourne à ſon*

Hôtellerie. De l'entretien qu'il eut avec ſon Hôte, & de la joye qu'il eut de revoir ſon ancien ami Ferrari. Suite de leur reconnoiſſance. 264

CHAP. IX. *Il va voir ſes deux Aſſociées pour leur dire adieu, & part avec Ferrari, pour ſe rendre à Burgos.* 282

CHAP. X. *Hiſtoire de Dom Joachim de Rodillas.* 293

LIVRE SIXIE'ME

CHAP. I. *DEs nouvelles que Gonzalez apprit, & qui furent cauſe qu'il quitta le Château de Ferrari pour retourner à Madrid. Dans quel état il retrouva ſes Aſſociées, & du nouveau malheur qui lui arriva.* 358

CHAP. II. *Pourquoi Gonzalez*

ſortit de Priſon quinze jours après, & comment il fut choiſi pour aller au Château d'Almeda, tenir compagnie au Duc d'Oſſone. 377

CHAP. III. *Dans quel état Eſtevanille trouva le Duc d'Oſſone; de quelle maniere il fut reçû de ce Seigneur; de l'entretien qu'ils eurent enſemble, & par quelles perſonnes ils furent interrompus.* 388

CHAP. IV. *Du moyen qu'Eſtevanille employa pour divertir le Duc d'Oſſone, & quel en fut le fruit.* 398

CHAP. V. *Comment, malgré tous les ſoins d'Eſtevanille, le Duc tomba dans une mélancolie que rien ne put diſſiper, & du malheureux évenement qui la ſuivit de près.* 428

CHAP. VI. *Des ſuites qu'eut la mort du Duc d'Oſſone, & de*

quelle maniere le Roy en uſa avec ſa Veuve & ſon fils pour les conſoler. Gonzalez ſe met au ſervice de Dom Juan Tellés. 436

CHAP. VII. *Du départ du nouveau Gouverneur, & de l'accident qui fut cauſe que Gonzalez ne l'accompagna point en Sicile. Suites de cet accident.* 442

CHAP. VIII. *De l'entretien qu'il eut avec la Veuve, & de l'étonnement où ils furent l'un & l'autre, lorſqu'ils ſe reconnurent pour ce qu'ils étoient.* 452

CHAP. IX. *Hiſtoire d'Inéſille, Sœur d'Eſtevanille.* 463

CHAP X. *Gonzalez ſe prépare à quitter ſa Sœur, pour aller joindre le nouveau Viceroi de Sicile; mais il apprend une nouvelle qui l'empêche de partir, & qui lui fait prendre la réſolution de reſter à Barcelone.* 493

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ,

OU

LE GARÇON DE BONNE HUMEUR.

Suite du Livre Cinquiéme.

CHAPITRE V.

De la conſolation qu'Eſtevanille reçut dans ſon Cachot.

CES dernieres paroles du Grand Inquiſiteur ne me parurent pas fort conſolantes. Vive Dieu ! diſois-je, en rentrant dans

ma Cellule, quelle ſera la fin de tout ceci ? Mes Juges par ignorance ou autrement, n'ont qu'à trouver que ma Pommade ſent un peu la cabale, & voilà Monſieur le Chymiſte abandonné aux flammes. Comment diable ! Malgré mon innocence, je pourrois bien être brûlé au premier *Acte de foi.* Cette réflexion m'attriſta, & me fit tomber dans une mélancolie noire qui m'auroit peut-être rendu fou, ſi le Ciel ne m'eût préſervé de ce malheur, en m'envoyant, dès le lendemain, une conſolation à laquelle je ne me ſerois jamais attendu.

Un des Gardes, qui m'apportoient ordinairement à manger, étant entré dans ma loge, s'aviſa, contre ſa coûtume, de me parler : Seigneur Priſonnier, me dit-il tout bas, ne vous appellez-vous point Eſtevanille Gonza-

lez ? Oui, mon ami, lui répondis-je, c'eſt mon nom. Cela étant, reprit-il, je vais m'acquitter d'une commiſſion dont je me ſuis chargé, à quelque péril que je m'expoſe en me mêlant de vos affaires. Apprenez que deux Dames ſont actuellement en mouvement, & remuent Ciel & Terre pour vous tirer des griffes de l'Inquiſition. Elles ont déjà mis dans vos interêts quelques Grands Seigneurs, qui ont promis d'interceder pour vous ; & je puis vous aſſurer que le crédit de ces Interceſſeurs eſt tel, que vous avez tout lieu d'eſperer que vous ſortirez bien-tôt d'ici. Cette nouvelle fut un doux lénitif à mon affliction : Mon enfant, dis-je au Garde, il eſt bien mortifiant pour moi de ne pouvoir que par des paroles reconnoître le plaiſir que vous me faites ;

mais le Saint Office m'a mis hors d'état de..... Je le ſçais bien, interrompit-il avec précipitation. Il ne vous a laiſſé que ce qu'il n'a pû vous ôter. Je n'attends de votre part, ajoûta-t-il, que de ſimples remercimens. Si je mérite quelque choſe de plus, les Dames qui s'intereſſent ſi vivement pour vous, auront ſoin de vous acquitter envers moi.

Hé! Qui ſont, dis-je au Garde, ces charitables Dames qui tentent l'entrepriſe de ma délivrance? Pardonnez, Seigneur Gonzalez, ſi je ne puis ſatisfaire votre curioſité là-deſſus, me répondit-il. Elles m'ont expreſſément défendu de vous les nommer. Mais elles m'ont en même-temps ordonné de vous aſſurer qu'elles n'épargneront rien pour vous arracher à l'Inquiſition. En achevant de parler de la ſorte, il

il ſe retira promptement de peur de ſe rendre ſuſpect par un plus long ſéjour dans ma loge. Lorſqu'il fut ſorti, je dis en moi-même : J'aurois pourtant ſouhaité que ce Garde m'eût appris le nom de ces Dames, que je ſoupçonne être la Comteſſe & la femme de l'Alcade, ou la Marquiſe. Ces perſonnes apparemment informées de mon malheur par la Renommée, veulent me tirer de Priſon par reconnoiſſance. Ne me trompai-je point auſſi? Et ces généreuſes Dames, qui font tant de démarches en ma faveur, ne ſeroient-ce pas plutôt la Segnora Dalfa & ſa Niéce? Je m'arrête à cette penſée. Oui, ce ſont elles aſſurément. Je n'en doute plus. Le bruit de mon empriſonnement ſera parvenu aux oreilles de ces Dames, & Bernardina ſur le champ aura été

prier le Comte de Medellin d'employer ſon crédit pour moi. Une autre choſe encore me confirme dans cette opinion, c'eſt que n'ayant pas mon ſecret que j'ai promis de leur communiquer, la crainte de le perdre les oblige à ſolliciter vivement ma liberté.

C'étoient en effet ces deux Dames qui avoient gagné le Garde. Il me l'avoua le jour ſuivant. Il eſt vrai, Seigneur Gonzalez, me dit-il, que c'eſt à Dona Bernardina & à la Segnora Dalfa ſa Tante, que vous êtes redevable du petit ſervice que je vous rends. Elles m'ont engagé à vous parler, pour vous faire ſçavoir, qu'ayant été informées que vous étiez dans les Priſons du Saint Office, elles vous avoient trouvé des Protecteurs. Le Comte de Medellin & le

Prieur de Caſtille, à leurs prieres, obſedent Monſieur le Grand Inquiſiteur dont ils ſont amis particuliers, & je crois qu'ils obtiendront votre élargiſſement. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, que cela ſoit ſans difficulté. Car ce Juge a dit à ces Seigneurs que vous étiez accuſé de ſorcellerie, & vous ſçavez que l'Inquiſition ſur cette matiere eſt ſans miſéricorde. Cependant vous pouvez tout attendre de deux ſolliciteurs de cette importance.

Ce diſcours du Garde me cauſa une nouvelle inquiétude: Si Monſieur l'Inquiſiteur, diſois-je, s'obſtine à vouloir que je paroiſſe coupable, il n'aura aucun égard aux ſollicitations de ces Seigneurs, qui de leur côté, piqués de lui avoir envain demandé la liberté d'un Priſonnier, ſe brouilleront avec lui, & je ſerai

la victime de leur brouillerie. Effectivement le lendemain au ſoir, le Garde en m'apportant à ſouper, me dit: J'ai vû les Dames que vous ſçavez, & voici ce que j'ai à vous dire de leur part. Le Comte de Medellin & le Commandeur de Caſtille peu ſatisfaits du Grand Inquiſiteur, ſe ſont adreſſés au Comte d'Olivarés premier Miniſtre, & l'ont prié de s'entremettre de votre affaire par charité, & d'arracher aux flammes un innocent. Ils l'ont mis au fait des métamorphoſes que votre Pommade ſçait faire; & ſon Excellence après en avoir ri, a promis de ne vous point abandonner à la ſainte fureur de l'Inquiſition. Voilà ce que ces Dames m'ont chargé de vous apprendre. Dans peu de jours je vous informerai de ce que le Comte d'Olivarés aura fait pour vous.

CHAPITRE VI.

Comment & dans quel état Gonzalez ſortit des Priſons de l'Inquiſition.

CE rapport me raſſura un peu. Je ſçavois que ce Comte, moins Miniſtre que Roy, pouvoit tout ; & j'étois perſuadé, qu'à ſa priere, le Grand Inquiſiteur m'élargiroit volontiers, & je ne me trompois point dans ma conjecture, comme vous l'allez entendre. Le premier Miniſtre en allant, ſelon ſa coûtume, au lever du Roy, rencontra le Grand Inquiſiteur dans l'antichambre. Il l'aborda d'un air riant, & l'ayant tiré à part : Monſieur l'Inquiſiteur, lui dit-il, j'ai une priere à faire à

votre Révérence. Une priere, lui répondit le Moine, en baiſſant les yeux humblement. Commandez. Vous avez, reprit le Comte, dans vos Priſons certain Chymiſte appellé Gonzalez; vous me ferez plaiſir de le remettre en liberté. Quoiqu'il y ait de fortes preuves qu'il ſe mêle de Magie, repartit l'Inquiſiteur, je ne puis rien refuſer à votre Excellence. Dès demain il ſera libre. Mais, ajoûta-t-il, trouvez bon, s'il vous plaît, que ſon élargiſſement ſe faſſe d'une façon qui ne déshonore pas le Saint Office. C'eſt ainſi que je l'entends, dit le Miniſtre. A Dieu ne plaiſe que je veuille donner la moindre atteinte à l'autorité de votre Tribunal. Je ſerai content, pourvû que ce Priſonnier ſorte ſain & ſauf de vos Priſons.

L'Inquiſiteur le lui promit,

& tint exactement ſa promeſſe ; mais il me fallut auparavant eſſuyer des formalités que le Saint Office obſerve ſcrupuleuſement, & que je puis rapporter à-préſent que je ne le crains plus.

Le lendemain du jour que le premier Miniſtre avoit parlé au Grand Inquiſiteur, je fus conduit dans une Salle où ce dernier m'attendoit, pour me donner mon audience de congé : Gonzalez, me dit-il, votre Procès eſt fini, & vous allez ſortir de Priſon tout-à-l'heure ; mais il faut auparavant, pour vous conformer à nos uſages, que vous confeſſiez que vous êtes coupable. Qui, moi, interrompis-je aſſez bruſquement ? Je n'avouerai jamais cela. Ecoutez-moi avec attention, interrompit le Moine à ſon tour. N'allez pas faire une mauvaiſe affaire d'une

bonne ; comme la Sainte Inquiſition, continua-t-il ne fait jamais arrêter perſonne injuſtement, lorſqu'elle veut relâcher un Priſonnier, elle exige de lui, fût-il innocent, qu'il ſe confeſſe coupable, afin de lui faire grace comme à un criminel. Je me laiſſai étourdir de ce raiſonnement Métaphyſique. J'avouai tout ce que voulut Monſieur l'Inquiſiteur. Après quoi il me dit : Il ne vous reſte plus qu'une choſe à faire pour éprouver la miſéricorde du Saint Office. En même-tems ouvrant un Miſſel qui étoit ſur la table, il me fit poſer la main deſſus, en me diſant : Promettez & jurez que vous garderez un éternel ſilence ſur-tout ce que vous avez vû à l'Inquiſition, & ſur le ſéjour que vous y avez fait ; que vous ne parlerez jamais de ce Tribu-

nal, ni de ſes Miniſtres qu'avec un reſpect infini. Auſſi bien s'il vous échappoit quelques traits railleurs contre la Sainte Inquiſition, vous pourriez vous en repentir. Dans quelque Ville, dans quelque Bourgade, dans quelque endroit d'Eſpagne où vous puiſſiez aller, elle a partout des Officiers qui veillent ſans ceſſe à ſes interêts, & qui arrêtent ſans diſtinction les perſonnes qui oſent parler d'elle avec irrévérence.

Prenez-y donc bien garde, mon ami, pourſuivit le Moine, car ſi par malheur il vous arrivoit de retomber entre nos mains, vous ſeriez puni comme *Relaps*, & par conſéquent brûlé, ſans que le puiſſant Protecteur à qui vous devez aujourd'hui votre élargiſſement, pût vous ſauver. Faites donc, ajoûta-t-il, le ſer-

ment que j'exige de vous, & retirez-vous enſuite où bon vous ſemblera. Mais, mon très-Révérend Pere, lui dis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de me faire rendre mes hardes & ma malle: Ah! mon enfant, me répondit ſa Révérence, comme ſi elle eût eu compaſſion de mon malheur, je vous plains, c'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Si-tôt qu'un Accuſé entre dans les Priſons du Saint Office, s'il eſt ſoupçonné de Magie, dès ce moment tous ſes effets ſont confiſqués au profit du Roi. C'eſt la regle. Cela eſt malheureux pour vous. Mais il faut vous en conſoler, en faiſant réflexion que bien des Priſonniers n'en ſont pas quittes, comme vous, pour la perte de leurs biens.

A ce diſcours qui ne me faiſoit que trop connoître que

Monſieur le Grand Inquiſiteur n'avoit pas envie de lâcher ma malle qu'il tenoit dans ſes ſerres, je ſouſcrivis de bonne grace à la confiſcation ; & après avoir juré ſur le Miſſel que je ne dirois jamais que du bien de Meſſieurs les Officiers du Saint Office, je ſortis de ſes Priſons preſque nud, les Gardes de cet Enfer, pour avoir quelque part à mes dépouilles, m'ayant ôté en ſortant un bon habit que j'avois, pour me revêtir d'une vieille veſte noire & ſans manches. Encore faut-il obſerver qu'il y avoit ſur cette veſte des flammes peintes, qui marquoient bien que c'étoit le reſte d'un habillement de brûlé.

CHAPITRE VII.

Il va voir la Segnora Dalfa & Bernardina pour leur rendre graces de ſa délivrance. De l'accueil conſolant que ces Dames lui firent. Il leur communique ſon ſecret.

J'avois tant de honte de paroître dans l'état miſérable où je me trouvois, qu'au ſortir des Priſons de l'Inquiſition, je me refugiai dans la premiere Egliſe que je rencontrai, & où grace au Ciel, il n'y avoit perſonne. Je me cachai derriere un Tombeau; & là, j'attendis la nuit qui n'étoit pas éloignée. Si-tôt qu'elle fut venue, j'allai chez mes Libératrices, qui ne me remi-

rent pas d'abord que je me préſentai devant elles. Ma figure même leur fit peur. Mais lorſqu'elles m'eurent reconnu, elles ſe mirent à rire comme deux folles, en me voyant ajuſté comme je l'étois: Mes Dames, leur dis-je, l'uniforme des Priſonniers du Saint Office vous réjouit, ce me ſemble? Oui, vraiment, me répondit Bernardina, qui étoit une rieuſe, nous ſommes ſur-tout enchantées de votre veſte. Elle vous donne un air galant. C'eſt dommage qu'elle ſente un peu *l'Acte de foi*. C'eſt, repris-je, un préſent que les Gardes de l'Inquiſition m'ont fait en échange d'un bon habit dont ils m'ont déchargé les épaules.

Les Dames, après avoir bien ri, reprirent leur ſérieux, pour me témoigner le déplaiſir que leur avoit cauſé mon empriſon-

nement. Nous en avons eu, dirent-elles, d'autant plus de chagrin, que nous en ſommes la premiere cauſe ; car c'eſt nous qui vous avons conſeillé de débiter votre Pommade & votre eau : Mes Dames, leur répondis-je, Si vous m'avez innocemment jetté dans un péril affreux, en récompenſe vous m'en avez heureuſement tiré. Il m'en coûte, à la verité, tout ce que je poſſedois de bien ; mais par bonheur, je ſuis accoûtumé aux alternatives de la Fortune.

Nous voudrions bien, ma Niéce & moi, dit alors la Tante, être aſſez riches pour vous offrir plus que vous n'avez perdu ; mais quelques bornées que ſoient nos facultés, du moins nous pouvons vous remettre au même état où vous étiez, avant que vous euſſiez fait connoiſſan-

ce avec le Grand Inquiſiteur. Quand la Segnora Dalfa parloit ainſi, c'eſt qu'elle croyoit que ce Juge ne m'avoit raflé que l'argent des Dames que j'avois embellies; car je ne lui avois pas dit un mot, non plus qu'à ſa Niéce, des ducats de mon Oncle: Madame, lui répondis-je; c'eſt pouſſer la généroſité trop loin; & je croirois en abuſer, ſi j'acceptois..... Fi donc! Gonzalez, interrompit Bernardina, d'un air bruſque qui marquoit ſon bon cœur, vous ſied-t-il bien de faire des façons avec vos amis? Vous demeurerez avec nous. Vous aurez ici un petit appartement où vous ne ſerez point mal, & nous vous offrons notre table & notre bourſe.

J'acceptai cette propoſition, qui m'étoit faite de trop bonne

grace pour êtte rejettée ; outre qu'il ne convenoit point à un homme, qui portoit une veſte de brûlé de refuſer un pareil ſecours. Je devins donc Commenſal de ces Dames avec qui je ſoupai fait comme j'étois. Mon habillement burleſque, au lieu de leur bleſſer la vûe, les faiſoit rire de temps en temps, & leur inſpiroit des plaiſanteries qui rendoient le repas charmant. Elles n'épargnerent pas le Saint Office ; & moi-même, oubliant le ſerment que j'avois fait ſur le Miſſel, je leur fis part de quelques obſervations plaiſantes ſur les formalités de ce Tribunal. Mais ce qui divertit infiniment mes Hôteſſes, c'eſt qu'après m'être lâché contre le Grand Inquiſiteur, & l'avoir accommodé de toutes piéces, je m'arrêtai tout court ; & m'impoſant ſilence

lence : Paix, Gonzalez, me dis-je à moi-même, taiſez-vous. Songez que vous ne devez dire que du bien de ces Meſſieurs, quelque ſujet que vous ayez de vous plaindre d'eux, & de les regarder comme des Corſaires de Barbarie.

Je fus de ſi belle humeur pendant le ſouper, qu'on eût dit que la perte de ma chere malle m'étoit indifférente. Cependant elle me tenoit toujours au cœur, & je n'y pouvois penſer, ſans donner au Diable toutes les Inquiſitions du monde. Après nous être égayés tous trois à table, chacun ſe retira dans ſon appartement. Je trouvai dans le mien un bon lit au lieu d'un grabat comme celui de ma Priſon, & la richeſſe des meubles répondoit à la bonté du lit. Tout dans cet appartement faiſoit honneur

au goût du Comte de Medellin. Après avoir conſideré chaque choſe avec plaiſir, je me déshabillai, ce qui fut bien-tôt fait, & je me couchai dans l'eſpérance de faire la nuit tout d'une piece. Néanmoins, contre mon attente, & comme ſi mon lit n'eût point été fait pour dormir, le ſommeil ne put s'emparer de mes ſens qu'un quart d'heure avant le jour. Alors m'étant endormi profondément, je ne me réveillai que long-temps après le lever du Soleil.

Sur les neuf heures du matin, la porte de ma chambre s'ouvrit, & je vis entrer la Segnora Dalfa ſuivie de trois hommes, dont deux portoient des paquets de hardes: Seigneur Gonzalez, me dit cette Dame, voici le meilleur Fripier de Madrid que je vous améne. Il vous apporte plu-

ſieurs habits que je vous laiſſe eſſayer. En achevant ces mots, elle ſe retira pour que je fiſſe ces eſſais avec plus de liberté. Je demeurai donc avec le Fripier & ſes Garçons, qui ſans perdre de temps, défirent leurs paquets & préſenterent à mes yeux cinq ou ſix habits complets, tous plus propres les uns que les autres. Il y en eût un principalement qui me plut fort, & que je choiſis moins pour ſa magnificence, tout riche qu'il étoit, que parce qu'il paroiſſoit avoir été fait exprès pour moi, tant il étoit convenable à ma taille. Le Fripier me fournit avec cet habit une Epée, un Chapeau de Caſtor, des Bas de Soye, des Souliers, des Chemiſes de toile d'Hollande, & tout cela par ordre & aux dépens de mes belles Hôteſſes, qui ajouterent à cette dé-

penſe une bourſe de cinquante doublons qu'elles me forcerent d'accepter malgré tout ce que je pus faire pour m'en défendre. Je leur dis, que ſatisfait de leur table & du logement que j'avois chez elles, je les priois d'en demeurer là, & de ſe repoſer ſur mon induſtrie du ſoin de m'entretenir. Hé! vraiment, dit Bernardina, il ne tient qu'à vous de regagner vingt fois plus que vous n'avez perdu. Il ne faut pour cela que continuer à débiter votre Pommade & votre eau. C'eſt de quoi je me garderai bien, m'écriai-je. Les envieux qui m'ont été déferer au Saint Office, ne manqueroient pas de me faire retomber entre ſes mains, & vous ſçavez de quelle maniere il en uſe avec les *Relaps* accuſés de ſortilége.

Votre crainte eſt juſte, dit

alors la Tante, renoncez à ce métier-là. Nous le ferons pour vous, ma Niece & moi, avec tant d'adreſſe & de ſecret, que nous le pourrons faire impunément. Enſeignez-nous à compoſer votre Pommade & votre eau, & ſans que vous vous en mêliez, vous aurez le tiers du profit. Je ne balançai point à faire avec elles une convention ſi avantageuſe pour moi; & ſans differer, je leur donnai un mémoire où étoient ſpécifiées toutes les drogues qui entroient dans la compoſition de ma Pommade & de mon eau, & je leur montrai à la faire, ce qu'elles apprirent avec une facilité merveilleuſe, tant elles avoient le cœur à l'ouvrage.

J'employai cinq ou ſix jours à les inſtruire, ſans ſortir de leur maiſon; & quand je les eus bien

endoctrinées, elles me dirent que je n'avois déformais qu'à les laiſſer faire toutes deux : C'eſt à nous, dit la Segnora Dalfa, c'eſt à nous préſentement à travailler pour le bien de notre petite ſocieté. C'eſt de quoi nous nous chargeons, ajouta la Niece. Nous débiterons la marchandiſe, ſans que vous paroiſſiez là-dedans, & nous vous en rendrons un compte fidele. Vous, pendant ce temps-là, vivez le plus agréablement qu'il vous ſera poſſible. Voyez vos amis. Allez avec eux faire le galant dans les Prairies de Saint Jerôme, & aux Spectacles ſifler les Piéces nouvelles. Divertiſſez-vous bien. Je vous dirai même que nous ne voulons pas vous gêner en vous obligeant à loger avec nous. Si vous aimez mieux demeurer dans votre Hôtellerie, vous

navez qu'à y retourner : Mes Dames, leur dis je alors, parlons à cœur ouvert. Il me ſemble qu'il eſt à propos que nous ayions des demeures ſéparées. Il eſt bon même que nous paroiſſions n'avoir aucun commerce enſemble. Je viendrai ſeulement chez vous de temps en temps pendant la nuit; avec cette précaution, nous tromperons la vigilance & les ſoins de mes ennemis, qui vont ſans doute m'obſerver, & nous débiterons notre marchandiſe ſans inquiétude. Mes Aſſociées approuverent cet avis ; & tous trois d'accord enſemble nous nous ſéparâmes ; elles dans la réſolution d'embellir bien des viſages gâtés par le temps, & moi charmé d'avoir du revenant bon dans notre trafic ſans m'en mêler.

CHAPITRE VIII.

Il retourne à ſon Hôtellerie. De l'entretien qu'il eut avec ſon Hôte, & de la joye qu'il eut de revoir ſon ancien ami Ferrari. Suite de leur reconnoiſſance.

JE pris le chemin de mon ancienne demeure, je veux dire de mon Hôtellerie ; & quand je parus devant mon Hôte, il crut voir un phantôme : Eſt-ce vous, Seigneur Gonzalez, s'écria-t-il, dans l'excès de ſon étonnement ? Eſt-ce vous que je vois en effet ? C'eſt moi-même, mon cher Andreſillo, lui répondis-je, en l'embraſſant. Vous ne vous attendiez pas à un ſi prompt retour, n'eſt-ce pas ? Non, ma foi, me

me répartit-il. La Sainte Inquiſition que je tiens pour la plus méchante des trois mauvaiſes Saintes qui ſont en Eſpagne, ne lâche pas facilement ſa proye. Je dirai plus ; je vous ai crû perdu. Hé ! pourquoi donc, repris-je? Les Juges du Saint Office ne ſont-ils pas auſſi juſtes qu'éclairés? Ils ont reconnu mon innocence ; ils m'ont remis en liberté. Oui, mais, répliqua-t-il, vous ont-ils reſtitué tous vos effets? C'eſt là le hic. Taiſez-vous, mon ami, lui repartis-je, en mettant l'Index ſur ma bouche. Ne me faites pas, je vous prie, de queſtions qui m'induiſent à rompre un ſilence que je veux garder toute ma vie. Ce n'eſt pas, ajoûtai-je, que je ne ſois perſuadé, qu'avec vous je puis m'épancher ſans contrainte. Oh ! pour cela, oui, reprit-il : vous

le pouvez hardiment. Je ſuis diſcret, & de plus votre ami. D'ailleurs, quelque mal que vous me puiſſiez dire de ces Meſſieurs-là, j'en penſe encore davantage.

J'ai connu, pourſuivit-il, car le Seigneur Andreſillo étoit un peu babillard, j'ai connu un fort honnête homme, qui a été trois ans dans leurs Priſons, ſans ſçavoir pourquoi. Comme il ſoutenoit toûjours qu'il étoit innocent, il fut condamné au feu; mais la veille de l'Acte de foi, effrayé de l'appareil de ſon ſupplice, il s'avoua coupable contre le témoignage de ſa conſcience, pour ſauver ſa vie. Néanmoins cela n'empêcha pas que tous ſes biens ne fuſſent confiſqués, & lui, envoyé aux Galeres pour cinq ans. Mon Hôte étoit trop en train de parler contre le Saint Office, pour en de-

meurer là. Il me fallut encore eſſuyer le récit de cinq ou ſix autres Hiſtoires à la louange de ce Tribunal.

Je fus obligé de l'interrompre, pour lui demander s'il ne ſçavoit pas ce que mon Valet étoit devenu. C'eſt ce que j'ignore, me répondit-il. Je ſçais ſeulement qu'épouvanté de votre détention, il a pris la fuite; & que pour aller plus vîte, il a emmené votre Mule. Au reſte, il n'a fait en cela que prévenir l'Inquiſition; parce qu'à peine eut-il diſparu, qu'il vint chez moi un *Familiar*, la gueule enfarinée, demander votre Mule. Vous voyez par là que ces Officiers ſont bien leſtes, & qu'ils veulent que rien ne leur échappe. Je ſuis ſurpris, ajoûta-t-il, qu'ils vous ayent laiſſé ſortir de Priſon avec le bon habit que je vous vois.

Ils n'en uſent pas toujours ſi honnêtement avec leurs Priſonniers: Mon ami, dis-je à mon Hôte, j'ai acheté cet habit depuis ma ſortie. J'en avois un auſſi bon lorſque j'ai été arrêté; mais les Gardes du Saint Office ſe le ſont appropriés avant que de me lâcher. A ces paroles, Andreſillo en eut pour un quart d'heure à rire. Pour moi qui ne trouvois pas cela fort plaiſant, je lui dis: Parlons d'autres choſes, & que déſormais la Sainte Inquiſition ne faſſe plus la matiere de nos entretiens. J'ai de grandes meſures à garder avec cette Sainte-là. Je reviens loger chez vous, pourſuivis-je. Mon appartement eſt-il vuide? Oui, répondit l'Hôte, & vous le trouverez tel que vous l'avez laiſſé. Vient-il toujours bien du monde ſouper chez vous, lui répliquai-je?

Plus que jamais, repartit Andreſillo. Vous y verrez de nouveaux viſages. C'eſt ce que je demande, lui dis-je. Cela me fera plaiſir. J'aime les tableaux changeans.

Véritablement dès ce ſoir même, je ſoupai avec pluſieurs Cavaliers qui m'étoient inconnus, & avec un que je connoiſſois fort, mais que je ne remis pas d'abord. C'étoit Ferrari, ce Gentilhomme Italien que j'accompagnai par amitié depuis Livourne juſqu'à Piſe ſa patrie; chez qui je demeurai quelque temps; & qu'enfin je quittai, quand je m'apperçus que j'étois de trop dans ſa maiſon. Ferrari, en me revoyant, fut frappé de mes traits comme je l'avois été des ſiens; & venant à moi après le ſouper les bras ouverts: Le Seigneur Gonzalez, me dit-il, veut bien

que je l'embraſſe, après une ſi longue ſéparation. Je ne me refuſai point à ſes embraſſemens, & nous nous fîmes mille politeſſes de part & d'autre. Enſuite changeant de ton : J'ai bien des choſes à vous apprendre, me dit-il ; mais comme nous ne ſommes point ici dans un endroit propre à nous entretenir d'affaires ſecretes, permettez que je vous donne rendez-vous au Pardo demain matin ſur les neuf heures. Je m'y trouverai, lui répondis-je ; ſi vous ſouhaitez que nous ayions enſemble une converſation particuliere, je n'en ai pas moins d'envie que vous. Nous nous retirâmes là-deſſus, lui dans un Hôtel garni qui étoit dans le voiſinage, & moi dans mon appartement.

Le lendemain, avec quelque empreſſement que je me ren-

diſſe au Pardo, je n'y arrivai pas le premier. Ferrari m'y attendoit. Nous nous donnâmes de nouvelles accolades, après quoi l'Italien entamant la parole : Seigneur Gonzalez, me dit-il, je ſçais bien pourquoi vous diſparûtes tout à coup de chez moi à Piſe. Engracie m'en a fait confidence en mourant. Comment ! interrompis-je, avec autant de ſurpriſe que de précipitation. Vous avez perdu votre épouſe ? Il y a deux ans, reprit-il, qu'elle mourut en accouchant d'une fille qui la ſuivit de près : Cher époux, me dit-elle, en m'embraſſant pour la derniere fois, ce que je vous prie entre autres choſes, de me pardonner, c'eſt de vous avoir fait accroire que votre ami Gonzalez a voulu tenter ma fidélité. Cela eſt faux. Jamais ſa tendreſſe pour vous ne

s'eſt démentie ; mais j'ai eu recours à ce menſonge pour me défaire d'un homme qui poſſédoit votre confiance. Jalouſe de l'amitié parfaite qui vous uniſſoit l'un & l'autre, j'en ai voulu rompre les nœuds. Je me repens, ajoûta-t-elle, de lui avoir fait cette injuſtice ; & ſi le hazard vous le fait rencontrer quelque jour, je vous charge de lui en demander pardon pour moi.

Oh ! je la lui pardonne de bon cœur, m'écriai-je en ſoûriant. Un pareil trait de jalouſie eſt excuſable dans une femme. Je ſuis fâché ſeulement, qu'il m'ait fait perdre votre amitié pour un temps. Il eſt vrai, dit Ferrari, que ſur le faux rapport que ma femme me fit de votre perfidie, je me ſentis vivement irrité contre vous; mais ſi-tôt qu'elle m'eut déſabuſé, je pleurai notre ſépa-

ration, & j'en ai toujours été occupé depuis ce temps-là. Voilà ce que j'étois bien aise de vous apprendre. Je ne l'ignorois pas, lui dis-je. Deux mois après mon départ de Pise, je rencontrai à Florence Spinette, confidente de votre épouse. Cette fille me dit qu'elle venoit de quitter le service d'Engracie, & m'apprit en même-temps la ruse dont cette Dame s'étoit servie pour m'éloigner de vous. Mais encore une fois je la lui pardonne. Elle n'en a été que trop punie, puisqu'elle ne vit plus. Je demandai ensuite à Ferrari l'état présent de sa fortune, s'il étoit veuf ou remarié.

Remarié! s'écria-t-il d'un air d'indignation. Ah! le Ciel m'en préserve: vive le veuvage. Il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite. Quand ma femme

mourut, je jurai de n'en avoir jamais d'autres, & grace au Ciel, je ne me ſens aucune tentation de violer mon ſerment. Vous m'étonnez, lui dis-je ; pourquoi tenez-vous ce langage? Qui peut vous révolter ainſi contre l'hymenée ? Eſt-ce que vous croyez la perte d'Engracie irréparable ? Non, me répondit-il ; je ſçais parfaitement que ſi je voulois convoler en ſecondes nôces, je trouverois ſans peine une Dame auſſi aimable qu'Engracie : Mais, entre nous, dans l'état du mariage un époux a tant de devoirs à remplir, que cela devient incommode à un homme qui aime ſa liberté. J'aimois ma femme, j'en étois aimé ; cependant je ſentois qu'il me manquoit quelque choſe pour être heureux ; & préſentement que je ſuis veuf, je jouis d'un parfait bon-

heur. Il eſt vrai que je ſuis plutôt né pour vivre librement avec mes amis, & me réjouir avec eux, que pour m'attacher à une femme & me rendre ſon eſclave, en conſacrant tous mes momens au ſoin de lui plaire.

Peut-être, continua-t-il, penſez-vous autrement que moi. Peut-être même que je parle à un homme, qui eſt actuellement dans les liens du mariage, & qui a un épouſe qu'il idolâtre. Non, lui dis-je, Dieu merci, je ſuis toujours garçon. Il m'a pris fantaiſie une fois de vouloir me marier; mais mon heureuſe étoile m'a empêché d'en faire la folie. Depuis ce temps-là je n'ai plus été tenté de quitter le célibat. Ferrari me parut bien aiſe de m'entendre parler de cette ſorte: Je ſuis ravi, me dit-il, de vous voir dans des

ſentimens conformes aux miens. Il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions encore enſemble. Voulez-vous joindre de nouveau votre deſtinée à la mienne? Venez habiter avec moi un aſſez beau Château que j'ai aux portes de Burgos, & que ma Tante de Montreal dont je ſuis unique heritier, m'a laiſſé par ſa mort. Il y a près de quinze mois que j'en ai pris poſſeſſion, & que j'y fais mon ſéjour. J'ai abandonné Piſe & tout le reſte de l'Italie, pour venir demeurer en Eſpagne, où je paſſe le temps fort agréablement avec trois ou quatre amis de mon humeur; & ma félicité ſera parfaite, ſi je puis vous engager à partager nos plaiſirs.

Je n'aurois point accepté le parti que ce Gentilhomme me propoſoit, ſi j'euſſe encore poſ-

ſédé ma chere malle, mais dans l'état où le ſaint Office m'avoit réduit, je regardai l'offre de Ferrari, comme un avantage dont je devois profiter. Outre qu'après mon avanture je n'étois pas fâché de m'éloigner de Madrid, du moins pour quelque temps. Je promis donc à l'Italien d'aller vivre à Burgos avec lui. Tout ce que je crains, lui dis-je, mon ami, c'eſt que la fantaiſie de vous remarier ne vienne à vous prendre, & que votre ſeconde femme ne ſoit auſſi funeſte que la premiere à notre amitié. Ah! c'eſt ce que vous ne devez nullement appréhender, me répondit-il. Je ſuis revenu des femmes. Dans la prévention où je ſuis contr'elles, aucune jamais ne deviendra la mienne. Quelques belles qualités que je voye briller dans une fille, je ne m'en

laiſſe point éblouir juſqu'à m'imaginer que c'eſt une perſonne ſans défaut. Il n'y a point de femme qui n'en ait. Où en trouverez-vous une qui ſoit ſans caprices ou ſans tempérament. Il faut ſe défier des plus belles apparences qui maſquent ſouvent de grands vices. Engracie, par exemple, ma chere épouſe Engracie, quand je l'épouſai, faiſoit paroître une douceur angélique. J'en étois charmé; mais bien-tôt ceſſant de ſe contraindre, elle me fit voir qu'elle étoit naturellement violente & emportée. Sur-tout quand on la contrediſoit, c'étoit une petite énergumene. Enfin, c'eſt elle qui m'a révolté contre ſon ſexe, & vous pouvez hardiment vous fier à l'aſſurance que je vous donne, que le Dieu de l'Hymenée jamais ne rallumera pour moi ſon flambeau.

Vous me raſſurez par ce diſcours, dis-je à ce Gentilhomme, rien ne m'arrête plus. Je ſuis prêt à partir; & moi, de même, répondit-il. Je ne ſuis venu à Madrid que pour voir la Cour du Roy Catholique. Je l'ai vûë & j'en ai admiré la magnificence; ma curioſité eſt ſatisfaite. J'ai dans l'Hôtel garni où je ſuis logé, une Chaiſe & trois bonnes Mules. Nous prendrons, ſi vous voulez, dès demain le chemin de Burgos. J'y conſens, repris-je, pourvû que vous n'ayiez point de répugnance à choiſir pour compagnon de voyage un échapé des Priſons du Saint Office. Ferrari ne put s'empêcher de frémir d'horreur en m'entendant parler dans ces termes: Que dites-vous? O Ciel! s'écria-t-il. Expliquez-vous? Eſt-ce que vous auriez eu le malheur de voir

les horribles cachots de la Sainte Inquiſition? Je n'y ai pas été long-temps, lui dis-je; mais je m'en ſouviendrai toute ma vie. Et quel ſujet, répliqua-t-il, pouvez-vous avoir donné à ce Tribunal de vous faire arrêter? Contez-moi de grace cette avanture.

Je lui en fis un récit fidele, qu'il écouta fort attentivement, tantôt ne pouvant ſe défendre de rire, & tantôt laiſſant échaper des marques de pitié & d'indignation. Quand je l'eus achevé: Je trouverois, me dit-il, cette hiſtoire aſſez plaiſante, ſi votre malle vous eût été rendue; mais que voulez-vous? Confiſquer eſt un uſage reçu dans toutes les Inquiſitions. Celle d'Italie ne vous auroit pas mieux traité. Il faut donc vous conſoler de cette diſgrace, après laquelle

le vous ne devez pas héſiter à diſparoître de Madrid. Je n'héſite point du tout, lui dis-je, à vous accompagner. Je voudrois déjà être à Burgos, où n'étant connu de perſonne, je ne courrai pas riſque de rencontrer quelqu'un qui me montre au doigt.

CHAPITRE IX.

Il va voir ſes deux Aſſociées pour leur dire adieu, & part avec Ferrari, pour ſe rendre à Burgos.

JE n'eus garde, comme vous pouvez croire, de partir ſans dire adieu à mes Aſſociées. J'allai chez elles à l'entrée de la nuit. Je leur dis qu'ayant rencontré par hazard un Gentilhomme de mes anciens amis qui vouloit m'emmener à Burgos avec lui, j'y avois conſenti, & que dès le jour ſuivant nous devions tous deux nous mettre en chemin. Je vois bien, me répondit la Segnora Dalfa, que vous êtes toujours agité de crain-

te & d'inquiétude. Rien ne vous oblige à quitter Madrid où vous pouvez vivre tranquillement en ne vous mêlant d'aucun commerce. Mais vous écoutez une terreur panique, & nous nous oppoſerions vainement à votre deſſein. Il faut donc vous ſatisfaire. Partez pour Burgos ; & ſoyez ſûr, dans quelque endroit du monde que vous vous trouviez, que nous vous rendrons bon compte des profits de notre ſocieté. Bernardina me fit la même promeſſe ; & ces deux Dames, en attendant qu'il y eût du fond dans notre Caiſſe, m'obligerent d'accepter cent piſtoles qu'elles me donnerent d'avance. Nous nous fîmes de part & d'autre mille proteſtations d'amitié. Après quoi je pris congé d'elles & regagnai mon Hôtellerie, où je ſoupai avec Ferrari,

qui me dit : Je viendrai vous prendre demain matin. Tenez-vous prêt à partir.

Il n'y manqua pas. A peine étoit-il jour, que je vis arriver dans la cour une chaiſe fort propre, tirée par deux bonnes Mules, ſur l'une deſquelles étoit un Poſtillon, & que précédoit un Valet monté ſur une troiſiéme Mule. Notre bagage compoſé, d'une groſſe Valiſe qui contenoit les habits de Ferrari, & d'une petite où étoit le linge dont les Dames m'avoient fait préſent, fut attaché derriere la chaiſe. Voilà dans quel équipage nous prîmes la route de Burgos. Nous allâmes le premier jour coucher à Paular, le ſecond à Aranda de Duero, & le troiſiéme à Valladolid, où nous ſéjournâmes pour voir une Ville qui a ſouvent eu l'honneur

d'être la demeure de nos Rois. Le cinquiéme jour enfin, nous arrivâmes heureuſement au Châ. teau de Ferrari ſitué à un quart de lieuë de Burgos, du côté de la plaine de Hontoria.

Si ce Château n'offroit rien de ſuperbe à la vûë, du moins n'avoit-il pas l'air d'un Château en Decret. Il paroiſſoit bien entretenu ; & ce qui m'en plaiſoit davantage, c'eſt qu'il étoit d'un bon rapport, puiſque ſon Maître en tiroit tous les ans ſix mille ducats. Le dedans répondoit au dehors ; on n'y voyoit point d'ameublemens magnifiques ; mais rien n'y ſentoit l'épargne, & tout y étoit bien étoffé. Outre des Jardins parfaitement beaux, il y avoit un vaſte Parc où l'on pouvoit prendre le plaiſir de la promenade, & même le divertiſſement de la Chaſſe.

Je ne pouvois être dans un ſéjour plus convenable à la diſpoſition où mon eſprit ſe trouvoit alors. Quoique je ne duſſe plus craindre l'Inquiſition, je ſentois de temps en temps, malgré moi, s'élever dans mon ame des mouvemens de frayeur, comme ſi j'euſſe vû des *Familiares*, à mes trouſſes. Enfin, je menois une vie de Liévre; mais bien loin de laiſſer voir ce qui ſe paſſoit en moi, je prenois un air réſolu, & me montrois toujours gai. Parlà, je me rendis agréable aux perſonnes à qui Ferrari voulut me préſenter, & tous ſes amis devinrent bien-tôt les miens. Il y en eut deux principalement pour qui je me ſentis naître d'abord de l'inclination. & qui me plûrent également l'un & l'autre, quoiqu'ils euſſent des caracteres bien différens. L'un ſe

nommoit Dom Sebaſtien de Rodilas, & l'autre, Dom Mathias de Grajal. Ces Gentilshommes étoient des environs de Burgos, tous deux à peu près du même âge, c'eſt-à-dire, de trente-cinq à quarante ans, riches d'honneur, & pauvres de biens. Ils vivoient de leur Chaſſe dans leurs Chaumieres, & par une ſage œconomie ils ſoutenoient fort bien nobleſſe. S'ils n'étoient point en état de régaler magnifiquement leurs amis, ils les recevoient d'une façon qui ſuppléoit à la dépenſe qu'ils ne pouvoient faire. Au reſte ils étoient tous deux gens d'eſprit, & d'un agréable commerce. Dom Sebaſtien poſſedoit le talent de compoſer des Romances qu'il mettoit lui-même en Muſique, & Dom Mathias avoit l'art de faire des récits d'une maniere toute réjouiſſante,

de ſorte qu'il étoit impoſſible de s'ennuyer avec de pareils convives.

Nous paſſions le temps tous quatre joyeuſement enſemble chez Ferrari, qui ſe trouvoit fort heureux d'avoir pour voiſins ces deux Cavaliers. Nous allions auſſi quelquefois chez eux. Un jour que Dom Sebaſtien nous donnoit à dîner, il entra tout à coup dans la Salle où nous étions, un Jeune homme qui avoit à la main un grand bâton, un habit tout déchiré, avec une barbe noire & fort épaiſſe. Sa vûë me fit reſſouvenir de ma ſortie de l'Inquiſition & de ma veſte de brûlé. Cependant malgré ſon miſérable habillement & ſon air affreux, Dom Sebaſtien ne l'eut pas ſi-tôt enviſagé, que le reconnoiſſant il s'écria: Vive Dieu, voici mon frere Dom Joachim.

Je

Je me le remets au travers de ſes guenilles & de ſa barbe. Oui, mon frere, lui répondit le Jeune homme, c'eſt moi qui m'offre à vos yeux. Vous ne devez point être étonné de me voir dans l'état où je ſuis. Un pauvre Diable qui revient de Barbarie après cinq années d'eſclavage, ne peut avoir un équipage plus galant. Dans quelque déplorable ſituation que vous vous trouviez, répliqua Dom Sebaſtien, je bénis mille & mille fois le Ciel de vous avoir enfin rendu à mes ſouhaits. En achevant ces paroles, il ſe leva de table avec tranſport pour aller embraſſer ce cher frere, qui de ſon côté, fit aſſez connoître la joye dont il étoit pénétré.

Après qu'ils ſe furent donnés mutuellement vingt accolades, Dom Sebaſtien nous préſenta

Dom Joachim que nous embraſſâmes auſſi, Ferrari, Dom Machias & moi. Nous le félicitâmes ſur ſon retour à Burgos, & nous eûmes lieu de juger, à la façon dont il répondit à nos complimens, qu'il ne manquoit pas d'eſprit. Il ſe mit à table avec nous. Nous nous attendions à voir en lui un famelique Voyageur; mais au lieu de ſe jetter avidement ſur les mets dont la table étoit couverte, il garda une grande tempérance, & ne mangea que deux ou trois morceaux. Ferrari étonné de ſa ſobrieté, lui dit: Pour un homme qui paroît avoir fait du chemin, vous n'avez guéres d'appétit. Il eſt vrai, dit Dom Sebaſtien, & cela me ſurprend. Mon frere, lui répondit Dom Joachim, prenez-vous en à la joye que j'ai de vous revoir en ce mo-

ment. Moment ſi long-temps deſiré ! Je ne l'ai pas moins ſouhaité que vous, reprit Dom Sebaſtien. Il y a ſept ans que vous partîtes d'ici pour aller à Saint Jacques de Compoſtelle, dans l'intention de vous acquitter d'un vœu que vous aviez fait dans une maladie. Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis notre ſéparation. Qui vous a empêché de revenir au logis après votre vœu accompli ? Qu'avez-vous fait pendant le cours de ſept années ? D'où venez-vous enfin préſentement ? D'Alger, lui repartit Dom Joachim, de cette Ville ſi funeſte aux Chrétiens, & qu'on peut appeller le ſéjour de l'inhumanité.

J'y ai pourtant, pourſuivit-il, mangé moins qu'un autre de la Vache enragée, comme vous le verrez par la relation que je vous ferai de mon voyage. Vous la

pouvez faire devant ces Meſſieurs, dit Dom Sebaſtien; ils ne ſont point de trop. Non vraiment, Seigneur Dom Joachim, s'écria Dom Mathias, vous êtes ici avec vos amis. Faites-nous le récit de vos avantures. Vous ne ſçauriez avoir d'auditeurs qui y prennent plus de part que nous. Je vais donc, Seigneurs Cavaliers, reprit notre Captif, vous raconter l'hiſtoire de mon eſclavage. Elle eſt aſſez ſinguliere. En même temps il la commença de cette façon.

CHAPITRE X.

HISTOIRE

de Dom Joachim de Rodillas.

EN allant à Saint Jacques pour y accomplir mon vœu, je rencontrai sur la frontière de Galice un Pélerin aussi jeune que moi, qui alloit à Compostelle dans la même intention. Nous nous saluâmes de part & d'autre fort poliment, & nous liâmes d'abord conversation avec toute la franchise de deux Adolescens. Je lui dis que j'étois de Burgos, & il m'apprit qu'il étoit de l'Asturie de Santillana. Nous nous fîmes mutuellement confidence du sujet de notre voyage,

que nous réſolûmes d'achever enſemble. Nous nous rendîmes donc à Saint Jacques, où nous nous acquittâmes de nos vœux.

Après cela nous nous remîmes en chemin pour retourner chez nous. Mais quand nous fûmes à Ponferrada, & qu'il fut queſtion de nous ſéparer, l'un pour prendre la route des Aſturies, & l'autre celle de Burgos, nous nous ſentîmes tous deux tant de répugnance à nous quitter, que nous ne pûmes nous y réſoudre. Je ne ſçais, me dit le Pelerin, ſi vous êtes fâché de notre ſéparation; pour moi, j'en ſuis ſi mortifié, ſi affligé, que j'aurai bien de la peine à m'en conſoler. Je puis vous dire la même choſe, lui répondis-je; vos mœurs douces & vos manieres agréables m'ont inſpiré tant d'amitié pour vous, que je

ne puis vous exprimer juſqu'à quel point je ſuis touché de votre perte. Cela étant, répliqua-t-il, pourquoi nous dire un éternel adieu ? Uniſſons-nous plûtôt. Lions nos fortunes & voyageons par toute l'Eſpagne. Faiſons cette petite échappée. Elle eſt pardonnable à deux enfans de famille.

Je ne me révoltai point contre une pareille propoſition : Mon ami, dis-je à l'Aſturien, car nous vivions déjà très-familierement enſemble, je vous prendrois volontiers au mot, ſi j'étois mieux que je ne ſuis en eſpeces ; mais je dépens d'un frere, qui, parce qu'il eſt né quatre ou cinq années avant moi, eſt le Maître du logis. Il ne m'a donné qu'une ſomme fort modique pour faire mon voyage ; & il ne me reſte enfin que trois

piſtoles pour me rendre à Burgos. Je ne ſerois pas plus en fonds que vous, reprit-il, ſi je m'en fuſſe tenu à ce que j'ai reçu de mon pere, qui eſt un vieillard avare; mais je vous avouerai que de peur de manquer d'argent ſur la route, je me ſuis muni par précaution d'une bourſe de cinquante doublons que j'ai trouvé moyen de m'approprier furtivement au logis. Avec ce petit tréſor, continua-t-il, gagnons la Ville de Salamanque; & là, nous aviſerons au parti qui nous ſera le plus convenable.

Je ne manquai pas d'applaudir à la précaution de l'Aſturien, toute condamnable qu'elle étoit; & ſur le champ nous déterminant à partir, nous tournâmes nos pas vers Salamanque. Je ne vous dirai pas pourquoi nous réſolûmes d'aller à cette Ville plu-

tôt qu'à une autre, ſi ce n'eſt à cauſe de ſon Univerſité que nous avions ſouvent entendu vanter, & que nous étions bien aiſe de voir. Etant donc arrivés à Salamanque, nous allâmes loger dans une bonne Hôtellerie, où d'abord mon Compagnon de voyage fit venir un Fripier qui lui ôta ſon habit de Pelerin, & lui en fournit un de Cavalier dans le goût du mien. Nous achetâmes en même-temps du linge & d'autres choſes qui nous étoient abſolument néceſſaires. Ce qui fit faire à notre Caiſſe une terrible évacuation; mais en récompenſe, nous nous mîmes de maniere, que nous avions l'air de deux petits Seigneurs.

Nous eûmes bien-tôt vû ce qu'il y a à voir de curieux dans la Ville de Salamanque; & notre deſſein n'étant pas de nous y

arrêter long-temps, nous n'y demeurâmes que quatre ou cinq jours, au bout desquels il nous prit fantaisie d'enfiler la route de Madrid, pour juger par nous-mêmes, si la magnificence de la Cour d'Espagne répondoit à la superbe idée que nous en avions. Nous partîmes donc de grand matin de Salamanque par la voiture des Capucins, portant tour à tour, sur nos épaules, un sac où étoit notre linge; mais à peine fûmes-nous arrivés au Village d'Alda Luenga, que nous entendîmes derriere nous un bruit de sonettes causé par trois Mules qu'un Muletier conduisoit, & dont il y en avoit deux à vuide. Nous l'arrêtâmes quand il fut près de nous, pour lui demander où il alloit. A Madrid, nous répondit-il. Et de combien, lui dis-je, vous contenteriez-vous

pour voiturer juſques-là deux jeunes gaillards, qui ſont un peu courts d'eſpeces? Meſſieurs, repartit le Muletier, vous me donnerez ce qu'il vous plaira. Puiſque je m'en retourne à vuide, je veux bien que vous profitiez de l'occaſion. Nous montâmes auſſi-tôt l'Aſturien & moi chacun ſur une Mule, & nous allâmes coucher à Villaflor, à l'entrée de la Caſtille vieille.

Notre premier ſoin en arrivant à l'Hotellerie, fut d'ordonner qu'on nous préparât un bon ſouper. Ce que l'Hôte fit volontiers, nous jugeant en état de le bien payer. Lorſqu'il fut temps de ſouper, nous obligeâmes le Muletier de ſe mettre à table avec nous, tant nous étions contens de lui. On nous ſervit un Levreau en ragoût. Je fis d'abord quelque difficulté d'en

goûter, craignant que ce ne fût un autre animal ; mais le Muletier nous répondit de l'intégrité de l'Hôte ; & sur sa garantie, nous en mangeâmes comme des affamés impunément. Le lendemain nous en agîmes avec lui de la même maniere, & le jour suivant, lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, l'Asturien lui présenta une double pistole pour nous avoir voiturés ; mais il la refusa généreusement, tout Muletier qu'il étoit, en nous disant qu'il ne vouloit point prendre d'argent de deux Cavaliers qui l'avoient si bien régalé sur la route.

Quand nous eûmes quitté ce Voiturier désintéressé, nous demandâmes le quartier de la Cour. On nous l'enseigna. Nous nous y rendîmes, & là, nous entrâmes dans une Hôtellerie de

fort belle apparence, & dont le Maître nous mena lui-même à l'appartement qu'il nous deſtinoit. Vous jugez bien que nous voyant ſans ſuite & ſans équipage, il ne nous donna pas le plus beau de ſa maiſon; mais il nous en fit préparer un qui étoit aſſez propre, & où il y avoit deux lits, dont des perſonnes plus délicates que nous, ſe ſeroient fort bien accommodées. L'Hôte curieux de ſçavoir qui nous étions, nous demanda ce qui nous amenoit á Madrid, en nous priant de l'excuſer, s'il oſoit prendre cette liberté. Nous ne lui eûmes pas plutôt répondu, que nous y venions ſeulement pour ſatisfaire l'envie que nous avions depuis long-temps de voir la premiere Ville du monde, qu'il s'écria: Vive Dieu! Mes petits Seigneurs, vous avez bien rai-

ſon de l'appeller ainſi, puiſque rien n'eſt comparable à Madrid. Auſſi les Rois Catholiques y font-ils ordinairement leur demeure. Oui, pourſuivit-il comme par entouſiaſme, le ſeul Palais du Roy, & les choſes merveilleuſes qu'il contient, méritent qu'on vienne les admirer des extrémités de la terre. Vous ſerez charmés, par exemple, lorſque vous verrez l'Arſenal qui a cent pas de longueur, & les Garderobes de Charlequint & des trois Philippes, ſes ſucceſſeurs. Vous ne vous laſſerez point de conſiderer la quantité d'Armes d'or & d'argent qui y ſont, de même que des piſtolets, des dards & des harnois de Chevaux de toutes les façons. Mais ſur-tout vous ſerez enchantés des ſix hommes à Cheval, tout couverts d'émeraudes, dont Emma-

nuel Duc de Savoye fit préſent à Philippe ſecond. N'y eut-il que cela de curieux à voir à Madrid, vous ne devez pas vous repentir d'y être venus.

L'Hôte qui aimoit à parler, nous auroit détaillé toutes les raretés de cette Ville, ſi voyant qu'il étoit temps de ſouper, nous ne l'euſſions prié de faire mettre à la broche une Perdrix & un Lapreau, & de nous ſervir promptement. Ce qu'il fit à la verité; mais il revint pendant le repas, & il nous fallut eſſuyer une peſante deſcription des beautés de Madrid & de ſon territoire. Néanmoins quoiqu'il n'eût pas le talent d'embellir les objets qu'il peignoit, il ne laiſſa pas d'irriter l'impatience que nous avions de les obſerver.

A peine étoit-il jour le lendemain, quand nous nous levâ-

mes ; & nous étant habillés à la hâte, comme ſi nous n'euſſions pas eu un moment à perdre, nous ſortîmes de l'Hôtellerie avec empreſſement. Nous allâmes d'abord entendre la Meſſe à Notre-Dame *d'Almudena*, qui paſſe pour une image apportée de la Terre Sainte par Saint Jacques de Compoſtelle. Nous nous rendîmes enſuite à la grande place du Marché ſi fameuſe par les courſes de Taureaux qui s'y font. Nous fûmes frappés de la magnificence des Palais qui l'environnent, & nous nous arrêtâmes ſur-tout à regarder avec attention celui qu'occupe le Roy, quand il va voir les courſes, & qu'on appelle *Conſiſtorio*. Ces Palais & quelques autres édifices que nous remarquâmes, nous prévinrent tellement en faveur de la Capitale de la Monarchie,

que

que tout ce qui s'offroit à nos nos yeux, nous paroiſſoit admirable : Quels ſuperbes Hôtels, diſois-je à mon Camarade, en l'arrêtant à chaque grande maiſon ! Je m'apperçois bien que nous ne ſommes pas ici dans une Ville de Province. Conſiderez ces Boutiques. Que de richeſſes elles contiennent ! Obſervez les Marchands & leur gravité. Ne leur trouvez-vous pas un air de nobleſſe que leurs pareils n'ont point ailleurs ? Un air de Citoyen Romain ?

Nous ne fîmes pendant quinze jours que parcourir la Ville & contenter notre curioſité. Tantôt nous viſitions les Egliſes, pour y voir ce que chacune en particulier renferme de curieux ; tantôt nous allions nous promener dans le Parc du *Buen-Retiro* qui eſt rempli d'Autruches, de

Caméléons, d'Ours, & d'autres animaux tant volatiles que terreſtres ; & tous les matins, nous ne manquions pas d'être au lever du Roy, où notre prévention prêtoit à pluſieurs Grands une mine reſpectable que la nature leur avoit refuſée. Tandis que nous paſſions ainſi le temps, notre bourſe ſe vuidoit à vûë d'œil. Il nous reſta ſi peu d'argent au bout d'un mois, que nous commençâmes à nous inquieter ; mais notre inquietude ne fut pas de longue durée, car ayant appris qu'on étoit ſur le point d'envoyer des Recruës en Lombardie, nous formâmes ſur le champ, le courageux deſſein de ſervir le Roy. L'Aſturien aimant mieux prendre ce parti, que de retourner aux Aſturies, pour y eſſuyer des reproches de ſon pere, peut-être même un

mauvais traitement; & moi, ne voulant pas me ſéparer d'un garçon qui m'étoit devenu cher.

Nous étant donc déterminés tous deux à groſſir le nombre des Guerriers Eſpagnols, nous nous informâmes du nom & de la demeure de l'Officier qui faiſoit les Recrues, & nous allâmes nous préſenter à lui. Il ſe nommoit Dom Pompeyo Torbellino, & l'on jugeoit à ſa mine martiale, que c'étoit un homme qui avoit battu le fer. Il nous fit un très-bon accueil; & ſi-tôt qu'il ſçut que nous étions dans la réſolution de nous conſacrer au ſervice de l'Etat, il fit éclater autant de joye, que ſi nous euſſions été deux Guerriers de grande eſpérance: Mes enfans, nous dit-il, je ſuis ravi que vous ayiez ces ſentimens héroïques. Vous me paroiſſez des enfans de fa-

mille. C'eſt à vous principalement que la carriere de la gloire eſt ouverte, & c'eſt ſur vous que la Monarchie compte le plus. Vous ne pouvez de trop bonne heure commencer le noble métier des armes.

Après nous avoir parlé de cette ſorte, il nous compta dix piſtoles à chacun, & nous fit ſigner notre engagement. Il nous avertit enſuite de nous tenir prêts à partir dans trois jours pour Barcelone, où deux Galeres nous attendoient pour nous conduire en Italie avec les autres Soldats qu'il avoit nouvellement levés. Bien loin de nous repentir de nous être enrollés, nous nous en applaudiſſions; & le jour de notre départ étant venu, nous prîmes la route de Barcelone au nombre de cent cinquante, tous Jeunes gens bien diſpoſés à ſou-

tenir l'honneur de la Nation ; couchant toutes les nuit dans des Granges ſur de la paille fraîche, & vivant le jour de notre pain de munition.

Malgré notre frugalité, nous nous rendîmes gayement à Barcelone, où trouvant nos Galeres prêtes à nous paſſer en Italie, nous nous embarquâmes, en menaçant par des cris de joye les Ennemis de l'Eſpagne, auſquels nous marchions. Le temps nous fut toujours favorable, & Genes nous reçut bien-tôt dans ſon Port. Nous n'y demeurâmes pas long-temps. Dès que nous eûmes pris terre, on nous envoya dans le Milanez joindre nos troupes, que commandoit le Comte de Monterey. On nous donna l'uniforme d'un Régiment ; & ce qui fit autant de plaiſir à l'Aſturien qu'à moi, nous fûmes

incorporés dans la même Compagnie. Je ne doute pas, Meſſieurs, continua Dom Joachim, que vous n'attendiez de moi la relation de quelque victoire remportée ſur nos Ennemis ; mais je n'en ai point à vous faire. Car outre que je ſervois ſous un Général dont la prudence dégénéroit en timidité, ou pour mieux dire, qui ſembloit avoir ordre de ſa Cour d'éviter toutes les occaſions de ſe battre, il arriva un incident qui changea la face de mes affaires. Mon Camarade qui aimoit la diſpute, en eut une un jour avec un Soldat de notre Régiment, & la fin de la querelle fut qu'ils réſolurent de vuider leur différend à la pointe de l'épée, & deux contre deux. L'Aſturien me prit pour ſon ſecond, & ſon Adverſaire choiſit pour le ſien un Grivois

de ſes amis. Nous nous trouvâmes tous quatre à l'endroit écarté où nous nous étions donnés rendez-vous. Là, je voulus réconcilier les deux Diſputeurs ; mais au lieu d'en venir à bout, je ne fis que les enflammer davantage l'un contre l'autre ; ſi bien, qu'il fallut en venir aux priſes. Je vis bien-tôt tomber l'Aſturien d'un coup mortel qui lui fut porté. Ce qui me mit dans une telle fureur, qu'après avoir tué mon homme, j'eus le bonheur de venger la mort de mon ami en perçant ſon Vainqueur.

Notre combat fut à peine fini, qu'il arriva ſur le champ de bataille trois Soldats de notre Compagnie, leſquels ayant eu vent que quatre de leurs Camarades avoient deſſein de ſe battre, étoient accourus pour les ſéparer ; mais voyant qu'ils

étoient venus trop tard, ils ſe contenterent de m'aider à donner la ſépulture aux trois Morts dans une grande Foſſe, que nous creuſâmes au bas d'une Prairie. Après cela, nous retournâmes au Camp, comme s'il ne ſe fût rien paſſé d'extraordinaire.

Cette action ne laiſſa pas de faire du bruit dans l'Armée, quoique ces ſortes de combats n'en faſſent gueres ordinairement. Mon Colonel en ayant entendu parler, me voulut voir par curioſité. Je me préſentai devant lui d'une maniere ſoumiſe & reſpectueuſe, mais libre. Il me parut frappé de ma figure & de mon air : Jeune homme, me dit-il, ta perſonne trahit le ſoin que tu prens de cacher ta naiſſance. Dis-moi la verité : tu es noble. Ne crains pas que je te reproche d'avoir pris le parti des Armes.

La

La qualité de ſimple Soldat ne peut que te faire honneur, quand tu ſerois de la plus illuſtre Maiſon d'Eſpagne. Parles-moi donc confidemment. D'où es-tu, & quels ſont tes Parens?

Je ne crûs pas devoir lui faire un myſtere de mon origine; je la lui découvris: il ne l'apprit pas avec indifférence; & ceſſant de me tutoyer: Je ſuis ravi de vous avoir pénétré, me dit-il. Je veux m'intereſſer à votre fortune. Je vous prends ſous ma protection. Je voulus lui témoigner ma reconnoiſſance; mais il ne m'en donna pas le temps: Oui, reprit-il avec précipitation, comptez que je vous avancerai, dès que j'en trouverai l'occaſion. Ce Colonel étoit de la Maiſon de Ponce de Léon, & par conſéquent un homme de la premiere qualité. Je me ſçûs

bon gré de m'être fait un pareil Protecteur. Je continuai donc à ſervir ſur le même pied, en attendant l'honneur d'être Officier ſubalterne.

Ayant perdu mon ami l'Aſturien, je m'en fis bien-tôt un autre, qui s'attira mon affection par les talens agréables qu'il poſſédoit, & principalement par celui de jouer de la Guitarre. Il en jouoit ſi parfaitement, que tout le monde prenoit un extrême plaiſir à l'entendre, ſur-tout quand il acccompagnoit de ſa voix cet inſtrument. Auſſi fut-il ſurnommé dans l'Armée le *nouvel Orphée*. Nous nous attachâmes ſi fortement l'un à l'autre, ce Camarade & moi, que nous étions preſque toujours enſemble. Comme il me trouvoit de la voix, & que je lui paroiſſois très-diſciplinable, il m'apprit la Muſique & à jouer de la Gui-

tarre, de façon qu'au bout de ſix mois je devins un autre lui-même. Je commençai à me faire écouter des Soldats, & à partager avec lui leurs applaudiſſemens.

J'ai déjà dit que le Comte de Monterey, notre Général, ne prodiguoit pas notre ſang. Après nous avoir laiſſé dans l'inaction pendant dix mois, il reçut un ordre de la Cour, par lequel il lui étoit enjoint de renvoyer en Eſpagne quinze cens hommes de ſes Troupes, pour groſſir l'Armée que le Marquis de Los Velés aſſembloit dans l'Arragon, & qu'on deſtinoit à prévenir la révolte que les Catalans méditoient. J'eus le bonheur d'être du nombre de ceux qui furent détachés pour retourner en Eſpagne. Nous arrivâmes dans le Rouſſillon, & nous joignîmes

auprès de Tortoſe l'Armée des Eſpagnols compoſée de quinze mille hommes.

Nous trouvâmes la Catalogne déjà ſoulevée. Le Marquis de Los Velés attaqua bruſquement & mit en fuite un gros de Rebelles, qui poſtés dant un lieu très-avantageux, s'étoient flattés de réſiſter à nos premiers efforts; enſuite pénétrant dans le Pays, il réſolut d'emporter Cambriel, petite Ville que les Catalans avoient fortifiée à la hâte, pour en faire une place d'Armes. Les Aſſiegés répondirent avec tant de fermeté à la premiere ſommation qui leur fut faite de ſe rendre, qu'il nous fallut faire un Siége dans les formes. Nous dreſſâmes donc une batterie de Canons, qui foudroya pendant cinq jours les murs de Cambriel; & néanmoins

malgré ce grand feu, les Rebelles s'obſtinerent à vouloir encore ſe défendre ; mais les principaux d'entr'eux les engagerent à ſe ſoumettre ſans prendre la précaution de capituler avec nous. Négligence dont nous profitâmes un peu trop inhumainement, puiſque nous entrâmes dans la Ville, comme des furieux, pillant & mettant tout à feu & à ſang. Les femmes même, les vieillards & les enfans ne purent nous inſpirer aucun ſentiment de pitié. Ce qui ne devint pas moins funeſte aux Aſſiégeans qu'aux Aſſiégés, parce que ces derniers outrés de notre barbarie, & jugeant qu'ils ne devoient point attendre de quartier, commencerent à ſe battre en déſeſpérés, pour vendre du moins leurs vies à d'impitoyables Ennemis, qui ſe

montroient ſi altérés de leur ſang. Pour moi, j'aurois été touché de ce ſpectacle, ſi la néceſſité de me défendre ne m'en eût dérobé l'horreur. Je combattois ſous les yeux de mon Colonel, dont la vûë irritant ma fureur, m'excitoit au meurtre, & me rendoit auſſi barbare que les autres. Je fus trop long-temps dans la mêlée, pour en pouvoir ſortir ſain & ſauf. Je reçus pluſieurs coups d'épée, dont un entr'autres me porta par terre, où je demeurai parmi les morts & les bleſſés, juſqu'à ce que les Vainqueurs ayant aſſouvi leur rage, & détruit juſqu'au dernier Habitant, ſe mirent à crier : *vive le Roy.* Auſſi-tôt tout bleſſé que j'étois & noyé dans mon ſang, je ne pus entendre ce cri, ſans faire chorus, en diſant d'une voix foible & mourante : *Vive le Roy.*

Quelques heures après le combat, on vint enlever les Blessés pour les transporter à Solsone, qui ne s'étant pas jointe aux Rebelles de Barcelone, nous ouvrit les portes de ses Hôpitaux. J'eus le bonheur de tomber entre les mains d'un habile Chirurgien, qui ne trouvant aucune de mes blessures mortelle, me tira d'affaire en peu de temps. D'abord que je me vis en état de regagner notre Camp, je m'y rendis

A me voir si prompt à me ranger sous nos Drapeaux, poursuivit Dom Joachim, vous vous imaginez peut-être que je brûlois d'impatience de faire quelque action d'éclat pour m'avancer dans le service. Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur. Apprenez la terrible impression

que fit ſur moi le Siége de Cambriel : au lieu de me donner du goût pour la guerre, il m'en dégoûta pour toûjours. Auſſi prisje la réſolution d'aller demander mon congé à mon Colonel. Il fut aſſez ſurpris de ma demande, après m'avoir vû combattre avec une valeur qu'il avoit admirée, & il fit tout ſon poſſible pour diſſiper la terreur dont mon eſprit étoit frappé : Jeune homme, diſoit-il, c'eſt à votre peu d'expérience qu'il faut attribuer la foibleſſe que vous faites paroître. Quand vous aurez fait deux ou trois Campagnes, vous verrez de ſang froid les plus ſanglantes batailles, ou plûtôt vous trouverez des charmes dans le carnage. Ne me quittez point, & je vous promets le premier Drapeau qui manquera dans mon Régiment. Seigneur, lui répon-

dis-je, vous avez trop de bonté. Honorez de cet emploi quelque Cavalier plus capable que moi de s'accoûtumer aux horreurs de la guerre, & ſouffrez que je retourne dans mon Pays pour y mener dans ma famille une vie plus douce. Je vous le permets, répliqua mon Colonel. Je ne prétends pas vous retenir malgré vous. Le Roy n'aime pas qu'on le ſerve par force. Allez, je vous licencie.

Ayant été congédié de cette ſorte, je me retirai vers la frontiere d'Arragon, non ſans crainte de rencontrer, avant que d'y arriver, quelque Troupe de Rebelles, qui me voyant ſous un habit de Soldat Eſpagnol, n'auroient pas manqué de me faire un mauvais parti. Mais par bonheur je paſſai impunément l'Ebre, & gagnai la Ville de Ca-

landa, où je m'arrêtai deux jours pour me repoſer. Le troiſiéme, je me remis en chemin, & pris la route de Calatayard; mais je m'égarai; & la nuit m'ayant ſurpris dans un endroit où il n'y avoit aucune habitation, il fallut me réſoudre à coucher à la belle étoile. Ce qui ne devoit pas être fort mortifiant pour un homme qui avoit ſouvent été au Bivouac. Je m'étendis ſur l'herbe auprès d'un Buiſſon; & ne pouvant dormir, mon eſtomac n'étant pas dans un état à me procurer un ſommeil facile, je m'aviſai de chanter pour m'ennuyer moins; mais je n'eus pas achevé l'air que je chantois, que mon oreille fut frappée du ſon d'une Guitarre qui accompagnoit ma voix.

Je m'arrêtai auſſi-tôt pour mieux écouter; & n'entendant

plus rien, je crus m'être trompé. Je recommence à chanter le même air, & en même-temps l'inſtrument ſe fait encore oüir. A ce prodige étonnant, je me léve avec précipitation ; & apoſtrophant le Joueur de Guitarre, tout troublé que j'étois, je m'écrie avec tranſport : Ou tu es le nouvel Orphée mon Camarade, ou tu es le Diable. Je ne ſuis pas le Diable, me répondit-il, en ſe levant à ſon tour, car il étoit aſſis de l'autre côté du Buiſſon, & venant m'embraſſer avec vivacité : Je rends grace au Ciel, me dit-il, de retrouver mon cher Eléve. Par quel hazard nous rencontrons-nous ici ? Je vous croyois mort, ou dans l'Armée d'Eſpagne.

Je lui contai en peu de mots ce qui m'étoit arrivé ; & comme ſa franchiſe égaloit la mien-

ne, il m'avoua que le jour de la priſe de Cambriel, ayant trouvé moyen de s'échapper, il avoit déſerté ſans façon, aimant mieux faire tout autre métier que celui de la guerre. J'ai quitté, ajoûta-t-il, mon habit de Soldat à Balvaſtro, pour m'ôter l'air d'un Déſerteur, & je voyage en Eſpagne fort agréablement. Cela m'étonne, lui dis-je. Il me ſemble que pour voyager avec agrément, il faut être bien en eſpeces, & je doute que vous le ſoyiez. Voilà comme on juge mal des hommes, me répondit-il. Apprenez que ma Guitarre m'eſt d'une grande reſſource. J'en vais jouer de Ville en Ville, & il n'y en a pas une, d'où je ne ſorte avec de belles & bonnes pieces d'argent. Je ne couche pas ordinairement au clair de la Lune; & ſi cela m'arrive ce ſoir,

c'eſt ma faute. Je me ſuis un peu trop amuſé à la dînée ; & le jour m'ayant manqué ici, j'ai jugé à propos d'y paſſer la nuit. Je ſuis ravi de cette avanture, puiſqu'elle nous raſſemble ; & ſi vous êtes encore curieux de parcourir l'Eſpagne, vous n'avez qu'à vous joindre à moi. Je m'offre à vous mener dans toutes ſes Provinces, & nos Guitarres en feront les frais. Vous jouez bien de cet inſtrument, & vous n'avez plus beſoin que de quelques-unes de mes leçons pour être égal à moi.

Vous le dirai-je, Meſſieurs ; continua le Cadet Rodillas, je me laiſſai débaucher. Le lendemain dès la pointe du jour nous quittâmes notre gîte, ſans être obligés de compter avec notre Hôte, & nous nous rendîmes dans la matinée à Calatayud, où

d'abord nous nous informâmes ; s'il y avoit un Luthier dans la Ville. Il nous fut répondu qu'oui, & l'on nous apprit où il demeuroit. Nous allâmes auſſi-tôt chez lui ; nous lui demandâmes s'il avoit des Guitarres à vendre. Il nous en montra pluſieurs. Mon Camarade en fit l'eſſai ; & en ayant trouvé une bonne, il l'acheta. Il me mena, de-là, chez un Fripier, où il me fit laiſſer mon habit de Soldat pour en prendre un autre, quoique je n'euſſe pas tant à riſquer que lui, n'étant pas un Déſerteur. Après cela mourant de faim, nous entrâmes dans une Hôtellerie, où nous dînâmes comme des Voyageurs, qui n'avoient ni bû ni mangé depuis vingt-quatre heures.

A la fin du repas, l'Hôteſſe, femme gaillarde, jeune encore,

& veuve depuis un an d'un vieux mari qu'elle paroiſſoit avoir parfaitement oublié, entra dans la Salle où nous étions, en nous diſant d'un air poli : Seigneurs Cavaliers, êtes-vous contents du ragoût de Veau & de l'épaule de Mouton qu'on vous a ſervis ? Très-contents, Madame, lui répondit mon Camarade fort civilement, de même que du vin. Pour le vin, reprit l'Hôteſſe, il eſt du meilleur crû de la Manche, & j'oſe dire que le Roy n'en boit point de plus délicat. Je n'en doute pas, repartit-il d'un ton railleur, & je ſçais bon gré à notre étoile de nous avoir amené dans cette Hôtellerie, où je ferois volontiers un long ſéjour, ſi l'on goûtoit nos talens à Catalayud. Et quels ſont vos talens, Meſſieurs, nous dit-elle ? Nous ſommes deux Muſiciens, répon-

pondit mon Compagnon. Nous chantons assez bien, & nous jouons encore mieux de la Guitarre. Nous allons de Ville en Ville montrer notre sçavoir-faire, & nous en vivons grassement. Mais, ajoûta-t-il, comme vous n'êtes pas obligée de nous en croire sur notre parole, il faut que nous vous fassions voir un échantillon de notre mérite. En même-temps, prenant nos Guitarres, & les ayant accordées, nous commençâmes à jouer tous deux, & à chanter alternativement.

Quand nous eûmes chanté & joué deux ou trois airs, nous nous arrêtâmes. Nous n'eûmes pas besoin de demander à l'Hôtesse, si elle étoit bien affectée de ce qu'elle venoit d'entendre. Par Sainte Cécile, s'écria-t-elle, voilà qui est ravissant. Je ne sui

plus

plus en peine de ſçavoir, ſi vous faites bien vos affaires avec vos voix & vos inſtrumens. Vous devez gagner des millions. Je ſuis sûre que vous tirerez beaucoup d'argent de Calatayud; car c'eſt une Ville, où l'on aime fort les nouveautés. Lorſqu'il y vient des Savoyards, montrer la Curioſité, ces drôles-là retournent dans leurs Montagnes chargés de Maravedis: Madame dit fierement mon Camarade, les Maravedis ſont faits pour ces ſortes de gens-là, qui ne divertiſſent que la populace. Pour nous, qui, conſacrés aux plaiſirs de la Nobleſſe, ne nous préſentons que dans les grandes Maiſons, nous ne recevons que des piſtoles.

Impatiens de voir, s'il y avoit lieu d'eſpérer que nous ferions une bonne récolte à Calatayud,

nous allâmes ſur le ſoir chez une des premieres perſonnes de la Ville. Nous nous fiſmes annoncer comme deux Muſiciens qui couroient le Pays, & qui ſe donnoient pour de grands Joueurs de Guitarre. Il y avoit là, groſſe Compagnie. Tout le monde témoigna une vive curioſité de nous entendre; & là-deſſus, on nous fit entrer. Nous nous préſentâmes d'une façon qui fit connoître que nous n'étions pas des miſérables : Meſſieurs, nous dit le Maître du logis, voyons un peu ce que vous ſçavez faire. Je vous avertis que vous avez pour Juges de fins Connoiſſeurs : Tant mieux, m'écriai-je; c'eſt ce que nous demandons. A ces mots, je pris ma Guitarre, & jouai un air que j'accompagnai de ma voix. Auſſi-tôt toute l'Aſſemblée m'ap-

plaudit unanimement ; les uns louant la douceur de ma voix, & les autres, les ſons que je tirois de mon inſtrument.

Mes Seigneurs, dis-je alors ; Si vous êtes contens de moi, vous allez l'être bien davantage de mon Compagnon. Vous n'avez entendu que l'Ecolier; écoutez à préſent le Maître. Véritablement le nouvel Orphée n'eut pas plutôt touché ſa Guitarre, qu'il fut interrompu par un battement de mains général. Il eſt vrai qu'il ſe ſurpaſſa dans cette occaſion, & qu'il juſtifia ſon ſurnom parfaitement. Enfin, toute la Compagnie fut enchantée de nous. Après l'avoir amuſée pendant trois heures pour le moins ; nous remîmes nos Guitarres ſur nos épaules, & nous prîmes congé d'elle. Mais le Maître du logis ne nous laiſſa.

pas ſortir, ſans nous donner des marques du plaiſir que nous lui avions fait. Il nous fit préſent d'une petite bourſe, en nous accablant de louanges.

Nous retournâmes à l'Hôtellerie, où notre premier ſoin fut de voir ce qu'il y avoit dans cette bourſe, & nous fûmes bien agréablement ſurpris d'y trouver vingt piſtoles : Hé bien, mon ami, me dit mon Camarade, vous repentez-vous de vous être aſſocié avec moi ? Il ne faut pas nous attendre à être ſi bien payés dans toutes les maiſons où nous irons. Nous deviendrions trop riches ; mais du moins pouvous nous juſtement nous flater que nous ne manquerons point d'eſpeces dans nos voyages. Nos talens nous en répondent.

Un ſi heureux eſſai nous fit prendre la réſolution de demeu-

rer deux ou trois jours à Calatayud, perſuadés que nous ferions encore d'autres bons coups de filets; comme en effet le lendemain & le jour ſuivant, nous ne fûmes pas plus mal récompenſés dans deux ou trois grandes maiſons où nous allâmes. De ſorte que nous emportâmes de Calatayud plus d'argent qu'il ne nous en eût fallu pour acheter des Mules, ſi nous euſſions voulu en avoir; mais outre que nous regardions comme un embarras de prendre ſoin de nos montures, nous aimions beaucoup mieux, ayant nos jambes de quinze ans, aller à pied qu'autrement. Nous voyagions à petites journées, nous arrêtant dans tous les Bourgs pour offrir nos ſervices aux principaux Habitans, & même dans les Villages, aux riches Laboureurs. Les uns

ainſi que les autres, étoient charmés d'entendre nos voix & nos inſtrumens; & s'ils ne nous lâchoient pas des doublons, du moins tirions-nous d'eux des écus; ſi bien que recevant vingt fois plus que nous ne dépenſions dans les Hôtelleries, nous groſſiſſions de jour en jour notre tréſor.

Je paſſerai ſous ſilence, pourſuivit Dom Joachim, les Villes, Bourgs & Bourgades, où nous fiſmes valoir le talent pour en venir tout d'un coup à Seville le Théatre de nos exploits. C'eſt principalement dans cette Capitale de l'Andalouſie qu'on fait honneurs aux Etrangers, qui ſe diſtinguent par des talens utils ou agréables. Dès qu'on apprit dans la Ville qu'il y étoit arrivé deux grands Joueurs de Guitarre, nous fûmes accablés de cu-

rieux, qui voulant ſçavoir ſi la Renommée avoit tort ou raiſon de vanter notre habileté, venoient nous preſſer de contenter l'envie qu'ils avoient de nous entendre, & ſur-tout les Cavaliers, qui ſe piquoient de bien jouer de cet inſtrument. Ils paroiſſoient plus charmés les uns que les autres de notre façon de jouer, qui leur ſembloit, diſoient-ils, rafiner le goût. Ils ne pouvoient ſe laſſer de nous admirer. Il y en eut même pluſieurs, qui, pour apprendre nos rafinemens, voulurent devenir nos Ecoliers, & qui payerent bien les leçons que nous leur donnâmes.

Il y avoit déjà deux mois que nous étions à Seville, & nous y avions gagné beaucoup d'argent, lorſque la Diſcorde vint ſecouer ſur nous ſon flambeau.

J'ignore ce qui déplut en moi à mon Camarade, mais je commençai à découvrir en lui des défauts que je n'avois point remarqués. Nous avions eu juſqu'alors aſſez de complaiſance l'un pour l'autre. Nous ceſſâmes d'en avoir. Chacun de nous ne voulant faire que ſa volonté, nous devînmes contrediſans, & nous nous brouillâmes enfin. Camarade, dis-je au Déſerteur, je vois bien que nous ne ſommes pas nés pour vivre enſemble. Il faut nous ſéparer à l'amiable. C'eſt ce que j'allois vous propoſer, interrompit-il avec précipitation; vous me prévenez. Partageons les effets de notre ſocieté qui conſiſtent en quatre cens piſtoles, & que chacun de nous faſſe de ſon côté ce que bon lui ſemblera. Je le pris au mot bruſquement, & nous nous dîmes

dîmes un éternel adieu.

Je m'applaudis de me voir défait d'une ſi mauvaiſe compagnie, qui dans le fonds, ne me convenoit point du tout. Je m'étois ſouvent repenti de m'être aſſocié avec un Déſerteur, & de mener une vie ſi peu digne de ma naiſſance ; mais je m'étois toujours contenté de me faire ces reproches, ſans avoir le courage d'abandonner un pareil Compagnon.

Enfin, notre ſéparation s'étant faite de gré à gré, je m'occupai l'eſprit du parti que j'avois à prendre : A quoi vais-je me réſoudre, dis-je en moi-même ? Faut-il retourner à la Guerre ? Non, j'y ai renoncé pour jamais. J'aime mieux regagner Burgos pour aller rejoindre mon frere, qui ne ſçachant ce que je ſuis devenu, doit être fort en

peine de moi. C'eſt à quoi je me déterminai. Pour arriver plutôt à cette Ville, qui eſt fort éloignée de Seville, je réſolus de m'y rendre par Mer, ſi je trouvois quelque Vaiſſeau qui fût prêt à mettre à la voile pour la côte de Biſcaye. J'appris qu'il y en avoit un qui devoit partir le lendemain avant l'aurore pour Saint Andero. Je ne manquai pas de profiter d'une occaſion qui ne pouvoit être plus favorable, puiſque de Saint Andero à Burgos il n'y a pas vingt lieuës. Je m'embarquai donc ſur ce bâtiment avec une douzaine de Paſſagers, tant Biſcayens que Navarrois, qui retournoient dans leur Pays.

Nous avions déjà doublé le Cap de S. Vincent, & nous nous attendions à faire une heureuſe & courte navigation, lorſqu'un gros

Vaiſſeau de Barbarie vint fondre ſur nous, ſans que nous puſſions l'éviter. Le Corſaire, qui en étoit le Maître, nous ſomma de nous rendre ſans faire la moindre réſiſtance, nous menaçant, en cas de refus, de nous couler à fond, ce que nous jugeâmes à propos de prévenir, en nous laiſſant prendre, & charger de fers docilement. Vous jugez bien qu'on n'oublia pas de nous fouiller depuis les pieds juſqu'à la tête, & ce ne fut pas une petite ſatisfaction pour le Pirate de trouver dans mes poches une bourſe de cent doublons. Il en parut tout réjoui; & jugeant par-là que j'étois homme à payer une groſſe rançon, il affecta de me diſtinguer des compagnons de mon infortune, dont il n'avoit pas trouvé le gouſſet ſi bien garni que le mien. Il m'adreſſoit la

parole plutôt qu'à eux, & je m'appercevois que ſatisfait de mes réponſes, il ſe laiſſoit agréablement prévenir en ma faveur.

Remarquant que j'avois une Guitarre attachée aux épaules, il me demanda ſi je ſçavois jouer de cet inſtrument : Patron, lui dis-je, Vous en pourrez juger vous-même, quand il vous plaira. Hé bien, reprit-il contente ma curioſité. Voyons ce que tu ſçais faire. Auſſi-tôt accordant ma Guitarre, j'en jouai & je l'accompagnai de ma voix, quoique je ne fuſſe guéres en humeur de chanter. Le Corſaire me parut très-content de moi : Captif, me dit-il, rends graces au Ciel des talens que tu as reçus de lui. Ta condition n'en ſera pas plus mauvaiſe. Quand nous ſerons à Alger, je t'apprendrai à quoi

je veux t'employer dans ma maiſon.

Ce Pirate, qui avoit pris le Turban & le nom de Pegelin, étoit un Renégat Eſpagnol de la Province de Navarre. Il avoit été Armateur à Saint Sebaſtien; & mécontent du ſervice d'Eſpagne, il s'étoit attaché à celui de la République d'Alger. J'étois bien en peine de ſçavoir quel pouvoit être l'emploi qu'il me deſtinoit; mais j'en fus inſtruit, ſi-tôt que nous fûmes arrivés chez lui: Captif, me dit-il, tu as le bonheur de me plaire. Pour t'en donner une marque certaine, je veux te mettre, entre les mains, Targut mon fils qui commence ſa dixiéme année. Enſeigne-lui la langue Caſtillane: mais montre-lui en même-temps à chanter & à jouer de la Guitarre. Voilà ce que j'exige de

toi ; & quand tu lui auras appris ces trois choſes, ſois aſſuré que ma reconnoiſſance ſurpaſſera ton attente.

Je dis à Pegelin, que je me trouvois trop honoré d'une pareille commiſſion, & que je n'épargnerois rien pour m'en acquitter au gré de ſes deſirs. Le Navarrois voulant que je viſſe ſon fils, le fit appeller, & me le préſenta. Je ne fus point mal affecté de la figure de ce jeune Turc. Comme il parloit un peu Eſpagnol, je lui adreſſai la parole, & il me répondit de façon, que je jugeai qu'il avoit du bon ſens & de l'eſprit. Néanmoins j'eus beau m'aſſujettir à paſſer tous les matins dans ſon appartement deux ou trois heures & autant l'après-dînée, Targut ne fit d'abord que des progrès très-lents ; mais comme ma liberté

dépendoit de réüſſir dans mon entrepriſe, je ne me rebutai point. Au contraire, je me donnai tant de peine, qu'à force de lui rebattre la même choſe, je parvins inſenſiblement à lui rendre mes leçons utiles.

Je lui appris à chanter méthodiquement, & à jouer aſſez bien de la Guitarre. Ce qui ne laiſſa pas d'être l'ouvrage de quatre années entieres; encore ne pus-je pas faire de lui un éleve parfait. Heureuſement ſon pere, qui n'étoit pas un fin connoiſſeur, s'imaginant que j'en avois fait un habile Muſicien, m'en félicitoit tous les jours, ſans pourtant me parler de me remettre en liberté. Mes jours, à bon compte, s'écouloient dans l'eſclavage; & je crois que j'y aurois paſſé bien du temps encore, s'il ne fût point arrivé dans

la maiſon du Corſaire un évenement que vous n'entendrez pas ſans plaiſir.

Pegelin avoit chez lui une jeune Captive Grenadine appellée Zeinabi, qu'il avoit enlevée dans une de ſes courſes, & dont il étoit idolâtre. Il la tenoit enfermée dans un appartement, où perſonne que lui n'entroit. Il paſſoit tous les jours entiers à lui donner des marques de ſa paſſion, lorſqu'elle tomba malade. On fit auſſi-tôt venir les plus habiles Médecins de la Ville, qui n'ayant fait pour la guérir qu'épuiſer inutilement leur ſcience, déclarerent que Zeinabi étoit attaquée de la *Conſomption*. Le Corſaire demanda aux Médecins ce que c'étoit que ce mal. C'eſt un mal, lui répondit le plus ancien de ces Hypocrates, cauſé par un ſuc corro-

ſif, qui ſe mêlant dans la maſſe du ſang, deſſeche inſenſiblement toutes les parties du corps juſqu'à la mort. Cette maladie, ajoûta-t-il, eſt commune en Angleterre, & beaucoup de perſonnes de l'un & l'autre ſexe en meurent; cela eſt particulier à cette Nation, & je ne me ſouviens pas d'avoir oüi dire que la Conſomption ſe ſoit jamais introduite ni en Eſpagne, ni en Afrique. Mais, Meſſieurs les Docteurs, s'écria l'amoureux Navarrois effrayé de ce diſcours, n'y a-t-il donc point de remede contre une ſi dangereuſe maladie? Nous n'en ſçavons aucuns, reprirent-ils, & la mort en eſt la fin ordinaire. A ces mots, les Médecins ſe retirerent, abandonnant Zeinabi, & laiſſant Pegelin dans la derniere conſternation.

Le voyant dans un accablement mortel, j'en eus pitié. Je m'approchai de lui reſpectueuſement: Patron, lui dis je, l'état affreux où vous êtes, perce votre eſclave de la plus vive douleur. Puiſque les Médecins, qui devroient avoir des remedes propres à guérir toutes ſortes de maux, n'en ont point pour Zeinabi, permettez que mes talens lui en fourniſſent. Le mal de cette Dame ne me paroît rien autre choſe, qu'une mélancolie noire qui ſe peut diſſiper, en excitant, tout à coup, en elle une émotion qui lui cauſe une dilatation de cœur. Pour cet effet, ſouffrez que je mette en uſage un moyen qui me vient dans l'eſprit. Qu'il me ſoit permis d'entrer dans l'appartement de Zeinabi, & d'eſſayer ſi par les ſons les plus extraordinaires de

ma Guitarre, je ne lui cauſerai pas quelque révolution ſubite & ſalutaire. Je veux bien, dit le Corſaire que vous faſſiez cette épreuve, quoique je n'en attende pas un grand effet. Si elle ne produit aucun bien, elle ne peut faire aucun mal. D'ailleurs, ajoûta-t-il, dans les maladies auſquelles on ne connoît rien, il eſt bon de donner un peu au hazard.

Je me préparai donc à faire le perſonnage d'un Médecin de nouvelle eſpece. Je pris ma Guitarre, & ſuivis mon Patron juſqu'à la chambre où étoit couchée Zeinabi : Captif, me dit-il, en me montrant cette Dame étendue tout de ſon long dans un lit de taffetas de la Chine, conſidere attentivement cette jeune Dame. Ne ſeroit-ce pas le plus grand des malheurs pour

moi, ſi la mort me la raviſſoit. Seigneur, lui répondis-je, vous auriez raiſon d'en être inconſolable. Mais le Ciel, qui veille à la conſervation de ſes plus beaux ouvrages, ne permettra pas que Zeinabi diſparoiſſe au commencement de ſes plus beaux jours. Véritablement je n'ai jamais rien vû de plus piquant, que le viſage de cette Grenadine. Si j'étois impatient de ſçavoir quel ſuccès auroit mon eſſai, Pegelin, qui l'étoit encore davantage, me fit ſigne de le commencer.

Alors je fis entendre ma voix. Je chantai un air tendre, que j'accompagnai des plus doux ſons de ma Guitarre; mais remarquant qu'un air de ce caractere au lieu de diminuer, augmentoit la langueur de la Malade, je pris ſubitement le parti de chanter des chanſons badi-

nes ; & comme rien n'eſt tel que d'être émû ſoi-même pour émouvoir les autres, je fis en jouant de mon inſtrument les contorſions les plus outrées, & les grimaces les plus ridicules. Ce que je n'eus pas continué une demi-heure, que Zeinabi tout d'un coup ſe mit à faire de grands éclats de rire. A cet effet prodigieux de ma Guitarre, ou ſi vous voulez de mes geſtes extravagans, l'amoureux Renégat ſentit une joye extrême ; enſuite voyant qu'elle rioit toûjours, comme ſi elle n'eût pû s'en empêcher, il en fut allarmé. Il craignit que notre épreuve n'eût troublé ſubitement l'eſprit de ſa belle Grenadine. Je ne ſçavois pas bien moi-même ce que j'en devois penſer. Heureuſement Zeinabi nous raſſura bien-tôt ; elle ceſſa de rire, & dit à Pegelin : Mon

cher ami, ne tremblez plus pour moi. Ce Captif vient de me guérir. Ma mélancolie n'a pû tenir contre ſa façon de chanter, & de jouer de la Guitarre. Je me ſens tout autre que je n'étois il y a un moment. Je n'en puis trop remercier ce grand Médecin, qui a ſçû mieux que les autres, trouver le reméde qu'il me falloit. Je crois que vous voudrez bien à ma priere lui accorder ſa liberté. Ah! Madame, lui répondit le Pirate, c'eſt le moindre prix qu'il doit attendre de ma reconnoiſſance. Laiſſez-moi le ſoin de vous acquitter envers lui, & fiez-vous en au compte que je lui tiens d'avoir ſauvé ce que j'aime.

Effectivement je n'eus point affaire à un ingrat: Chrétien, me dit-il en particulier dès le même jour, tu ne ſerois point aſſez payé

de ce que tu as fait pour ma Maîtresse & pour mon fils, si je me contentois de briser tes fers, & de te renvoyer dans ton Pays, quoiqu'entre nous je pusse tirer une grosse rançon d'un Esclave tel que toi. Tien, ajoûta-t-il, en me présentant une bourse: Je te rends, avec la liberté, cette bourse qui est la même que je te pris le jour que tu tombas entre mes mains. Tu verras donc les côtes d'Espagne incessamment; & ce qui me fait plaisir, tu n'auras pas en rejoignant tes parens, une histoire fort lamentable à leur conter de ton esclavage.

Quand je n'aurois remporté d'Alger que ma bourse & ma personne, j'aurois été très-satisfait de mon sort; mais il étoit décidé que j'en partirois avec un plus grand sujet de contentement. Le lendemain, l'Esclave

favorite de Zeinabi ayant trouvé moyen de me parler ſans témoins, me dit en me mettant une petite boëte entre les mains : Tenez, jeune Caſtillan, ma Maîtreſſe craignant que le Seigneur Pegelin ne vous ait pas récompenſé comme vous le méritez, vous prie de recevoir de ſa part cet écrin, qu'elle vous recommande ſeulement d'avoir ſoin de cacher. Cette recommandation me cauſa beaucoup d'inquiétude. Je jugeai que la Grenadine m'avoit fait ce préſent à l'inſçu du Patron, & j'eus peur, que ſi ce Corſaire venoit à découvrir cela avant mon départ, mes affaires ne priſſent une mauvaiſe face. Ce qui par bonheur n'arriva point ; car m'étant bien-tôt embarqué ſur un Vaiſſeau léger, qui gagna le détroit en peu de temps, j'allai prendre terre à Tariffa.

Je

Je fus à peine dans ce Village, qu'impatient comme Pandore d'ouvrir ma petite boëte, je satisfis ma curiosité, dès que je le pûs, sans être vû de personne. J'y trouvai dix pierres précieuses de toutes sortes. Quoique je ne me connusse point en pierreries, celles-là me parurent si belles, que je n'hésitai point à les croire d'un grand prix. Je regardai d'abord ces brillans effets avec ravissement; mais la crainte vint bien-tôt moderer ma joye: Par quels chemins, disois-je, pourrai-je me rendre sûrement à Burgos? D'y aller par Mer jusqu'à Saint Andero, ce seroit m'exposer à tomber au pouvoir d'un autre Pyrate. Si j'y vais par la voye des Muletiers, & que ces drôles me sentent en fonds, je suis un homme volé. Que dois-je donc faire dans l'embar-

ras que mon tréſor me cauſe ? Faiſons ce que le Ciel ſans doute m'inſpire en ce moment. Prenons la route de Burgos ſous ce miſérable habillement dont je ſuis revêtu. C'eſt un moyen sûr de tromper les voleurs.

Je m'arrêtai à cette idée ; & cachant mes richeſſes avec plus de ſoin, que jamais, je me mis en chemin du côté de Seville, comme un pauvre Captif qui revenoit de Barbarie après cinq ans d'eſclavage. Pour mieux faire le gueux, je demandois dans les Hôtelleries à coucher ſur la paille, après avoir ſoupé d'un morceau de pain & de fromage. Je mendiois même quelquefois ſur les grands chemins, lorſque j'y rencontrois des gens, dont la mauvaiſe mine me faiſoit trembler pour mes diamans. Ce qui me cauſa mille frayeurs ;

car je trouvai ſur ma route je ne ſçais combien de ces perſonnes-là. Pour n'abuſer pas plus long-temps de votre attention, Meſſieurs, continua Dom Joachim, je vous dirai qu'en voyageant de cette maniere ingénieuſe, je ſuis venu juſqu'ici, ſans qu'il me ſoit arrivé le moindre accident. Voilà mon hiſtoire. Je ne doute pas, ajoûta-t-il, que vous n'ayiez envie de voir le préſent que m'a fait Zeinabi. Je vais vous le montrer. En même-temps tirant du fond de ſa poche un petit écrin qu'il ouvrit, il étala devant nous trois Diamans, deux Turquoiſes, deux Rubis & trois Emeraudes. Nous les conſidérâmes piece à piece, & nous fûmes charmés de leur beauté. Combien, dit Ferrari, tout cela peut-il valoir? Dom Mathias de Grajal, va nous le dire, s'écria

Dom Sebaſtien, car il ſe connoît comme un Jouallier en pierreries. Grajal, après les avoir attentivement examinées, eſtima le tout enſemble dix mile ducats. Sur quoi nous félicitâmes, à l'envi, Dom Joachim, que nous ſurnomâmes *l'heureux Eſclave*. Nous ne laiſſâmes pas, tout en badinant, de lui reprocher d'avoir quitté l'Armée du Roy en Catalogne, & de s'être fauxfilé avec un Déſerteur. Véritablement mon frere, lui dit Dom Sebaſtien, Nous ne pouvons concilier la valeur que vous fîtes paroître au Siége de Cambriel, avec la foibleſſe, ou plutôt l'indigne terreur qui vous dégouta du ſervice: Mon frere, lui répondit Dom Joachim, prenez-vous en à la nature qui nous forme tels qu'il lui plaît. Au reſte j'ai payé de ma perſonne.

dans l'occaſion ; qu'un autre rempliſſe ma place auſſi-bien que moi.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ,

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Des nouvelles que Gonzalez apprit, & qui furent cauſe qu'il quitta le Château de Ferrari pour retourner à Madrid. Dans quel état il retrouva ſes Aſſociées, & du nouveau malheur qui lui arriva.

DOM Joachim de Rodillas ne fut point de trop dans notre ſocieté. On peut dire même qu'il en augmenta

les charmes par la gentilleſſe de ſon eſprit & par ſes talens. Il y avoit déjà quatre mois que nous vivions enſemble dans les plaiſirs innocens qu'on peut prendre à la Campagne, quand nous apprîmes que le Duc d'Oſſone revenu depuis peu de ſon Gouvernement de Naples, avoit été arrêté par ordre du Roy, & conduit au Château d'Almeda.

Quoique cette nouvelle ne dût pas fort m'intéreſſer, pour les raiſons que j'ai déjà dites, je ne laiſſai pas d'y être très-ſenſible. J'aimois d'inclination le Duc d'Oſſone, bien que je connuſſe ſes défauts. Je les trouvois compenſés par tant de belles qualités, que je lui pardonnois volontiers le chagrin qu'il m'avoit cauſé. Je fus ſi touché de ſon malheur, que je priai Ferrari de me permettre d'aller faire

un tour à Madrid pour ſçavoir par moi-même l'état préſent des affaires de ce Seigneur. Ferrari me le permit, à condition qu'après cela je viendrois le rejoindre. Je le lui promis ; enſuite, ſans perdre de temps, je me rendis à Madrid avec un Muletier de Burgos.

Néanmoins quelque impatience que j'euſſe d'apprendre la ſituation des affaires du Duc d'Oſſone, je commençai par m'occuper de mes propres interêts. J'allai voir mes Dames Aſſociées, qui d'abord me firent des reproches de ne leur avoir pas donné de mes nouvelles depuis mon départ de Madrid. Quelle négligence, me dit la Segnora Dalfa ! Quand vous ne prendriez aucune part à notre ſocieté, vous n'en paroîtriez pas plus détaché. Cependant, ajoûta-t-elle,

ta-t-elle, notre petit commerce ne va pas mal, & nous le faiſons aller de mieux en mieux tous les jours ma Niéce & moi, par la façon dont nous nous y prenons. Sçavez-vous bien que nous avons actuellement en Caiſſe douze cens piſtoles? Que dites-vous? m'écriai-je là-deſſus. Il faut que vous ayiez bien rajeuni de vieux viſages, pour avoir amaſſé une ſomme ſi conſidérable. Oh pour cela, je vous en réponds, dit en riant Bernardina, il nous a paſſé par les mains bien des faces décrépites; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que les plus vieilles paroiſſent au-deſſous de quarante ans.

Après une aſſez longue converſation, je voulus prendre congé des Dames; mais la Tante me retint: Attendez, Gonzalez, me dit-elle, j'ai dans un ſac

quatre cens piſtoles, qui ſont le tiers du fond de notre Caiſſe, & que nous avons miſes à part pour vous être délivrées à la premiere vûë. En même tems elle alla chercher le ſac, & me le remit en m'aſſurant qu'il me ſeroit toujours tenu un compte fidéle de l'argent qui entreroit dans notre Caiſſe. Je fus charmé du bon procedé de mes Aſſociées, & je leur fis ſur cela mille complimens. Je ne pouvois aſſez admirer leur bonne foi quoiqu'elle fût peut-être moins admirable que je ne penſois. Que ſçais-je en effet, ſi mes quatre cens piſtoles faiſoient le tiers du fond de la Caiſſe? Mais j'aurois eu tort de n'être pas content de mon partage. Pour des femmes qui pouvoient me traiter plus mal, c'étoit en uſer noblement avec moi.

Après avoir quitté ces Dames, je retournai promptement chez Andreſillo, où j'étois toujours logé, pour ſerrer mon ſac dans ma Valiſe. Enſuite je pris le chemin de l'Hôtel d'Oſſone, dans l'eſpérance de rencontrer aux environs quelque Domeſtique de ma connoiſſance. Je ne fus pas trompé dans mon attente: je vis ſortir de chez le Duc un grand Garçon que je reconnus, pour l'avoir vû en Sicile petit Page de ſon Excellence. Je le ſaluai civilement, & l'abordant d'un air honnête: Seigneur Cylindro, lui dis-je, vous ne me remettez point, n'eſt-ce pas? Pardonnez-moi, me répondit-il: Vous êtes le Seigneur Eſtevanille Gonzalez. Je vous débrouille aiſément, quoique vous ſoyiez un peu changé. Et moi de même, repris-je, mon cher Ca-

marade, je vous ai démêlé d'abord, bien que vous ayiez crû de trois coudées de haut pour le moins depuis notre ſéparation. Hébien, dites-moi degrace, des nouvelles de mon ancien Maître que j'aime toujours autant que je l'aimois lorſque j'étois à ſon ſervice. Nous ne ſommes pas ici, repartit Cylindro, dans un endroit propre à nous entretenir des affaires d'un Seigneur qui nous eſt ſi cher; mais entrons dans le premier Cabaret; & en buvant une bouteille de vin de Lucene, je vous apprendrai dans quel embarras notre Vicerοi s'eſt plongé de gayté de cœur. Je n'eus garde de laiſſer échapper une occaſion ſi favorable d'être inſtruit de ce que je voulois ſçavoir. Nous allâmes dans un Hôtellerie, où Cylindro, après avoir bû un coup, prit la parole dans ces termes.

Etiez-vous à Madrid, lorſque le Duc d'Oſſone y fit ſon entrée? Non, lui répondis-je, j'étois dans le Château qu'un Gentilhomme de mes amis a aux portes de Burgos. Je vivois là dans les plaiſirs d'une agréable ſocieté, ſans prendre aucune part aux évenemens de la Cour. J'ignorois même que ſon Excellence fût de retour de ſon Gouvernement de Naples. Je ne ſçavois que ſa priſon, que j'ai appriſe depuis deux jours. Vous auriez vû, reprit Cylindro, la plus ſuperbe entrée de Viceroi, que vous puiſſiez vous imaginer. Jamais Gouverneur de la nouvelle Eſpagne n'en a fait une ſi faſtueuſe, ni entre nous une plus imprudente. Auſſi tous les Eſpagnols ſenſés, qui en ont été témoins, l'ont-ils cenſurée en l'admirant. Les enne-

mis de mon Maître, qui ſont en grand nombre & fort puiſſans, n'ont pas manqué de lui faire un crime du pompeux appareil de ſa ſuite, de la magnificence des préſens qu'il a faits à la Famille Royale, & des richeſſes qu'il a apportées d'Italie, diſant qu'on pouvoit juger par-là de ſon déſintereſſement, & de la fidélité de ſon adminiſtration.

Ce qu'il y a de plus malheureux, pourſuivit le Page, c'eſt que le Roy ſans doute s'eſt laiſſé prévenir contre lui, puiſqu'après l'avoir parfaitement bien reçû, il l'a envoyé au Château d'Almeda. Si l'on en veut croire les amis & les Partiſans de la Maiſon de Giron, ce n'eſt qu'un orage qui paſſe. Ils diſent que ce Viceroi, en faveur des ſervices importans qu'il a rendus à l'Etat, & des belles actions qu'il a faites

en Sicile où il eſt adoré, triomphera de tous ſes envieux, & retournera bien-tôt à Naples. Je le ſouhaite, mais je ne le crois pas; & je tremble pour lui, quand je penſe qu'il a pour ennemis, le Comte de Bénévent, Dom Balthazar de Zuniga & le Comte Duc d'Olivarés, qui ſont les trois plus puiſſans Seigneurs de la Cour; ſur-tout les deux derniers, qui partagent entr'eux le Gouvernement de la Monarchie. Je crains que ces redoutables Adverſaires, qui ont eu le pouvoir de perdre le Duc de Lerme & ſon fils, n'accablent auſſi mon Maître.

Oh! que non, dis-je à Cylindro. Il faut eſpérer qu'ils ne viendront point à bout d'engager le Roy à payer de la plus noire ingratitude, les ſervices d'un homme, qui, ſans contredit, fait le

plus d'honneur à la Nation Eſpagnole. Je n'en ſçais rien, répliqua le Page. Malgré tant d'entrepriſes qui ont tourné à la gloire de la Couronne, & qui parlent pour lui, on ne le trouvera point innocent. Que dis-je? On lui en fera des crimes, au lieu de les louer. Je ne vois que trop, le ſort que ſes trois ennemis lui préparent. Ils ne ſe contentent pas de travailler avec chaleur à ſa perte: en attendant, ils lui font garder une étroite & rigoureuſe priſon. Je n'y puis penſer, ſans me ſentir pénétré d'une vive douleur. Enfermé dans le Château d'Almeda, il n'a pour tout Serviteurs que deux de ſes Domeſtiques, qui n'ont pas la liberté de ſortir; & pour toute compagnie, le Gouverneur du Château avec ſix Archers de la Garde. Encore ce Gouver-

neur eſt-il ſon ennemi offenſé. Grand Dieu! Eſt-ce là le traitement qu'on doit faire à un Vice-roi qui n'a jamais eu ſon pareil au monde.

Cylindro s'attendrit dans cet endroit, & répandit quelques larmes. Je ne pus me défendre de ſuivre ſon exemple. Après quoi je lui demandai des nouvelles de Thomas & de Quivillo. Pour Thomas, me dit-il, la goutte le tient cloué dans un fauteuil à l'Hôtel. A l'égard de Quivillo, il ſe porte à merveille, & il attend comme moi, la fin de l'affaire de Monſeigneur, pour ſe regler là-deſſus.

Après avoir eu cet entretien, nous nous quittâmes le Page & moi. Il alla s'acquitter d'une commiſſion dont la Ducheſſe l'avoit chargé, & moi je me rendis à l'Hôtel d'Oſſone pour

voir Thomas & Quivillo. D'abord je me fis conduire à l'appartement de ce dernier, qui me reçut auſſi gracieuſement que le pouvoit faire un homme accablé de chagrin : Seigneur, lui dis-je, j'arrive de Burgos à Madrid ; & ſur la nouvelle affligeante que j'ai appriſe, je viens vous témoigner que perſonne n'en eſt plus vivement touché que moi, malgré le ſujet que ſon Excellence m'a donné de me plaindre d'elle. Oh ! Monſeigneur n'eſt plus dans les ſentimens où vous l'avez vû, me répondit Quivillo ; il a reconnu ſon injuſtice à votre égard, & je lui ai entendu dire plus d'une fois qu'il s'en repentoit. En me diſant cela, lui répliquai-je, vous me rendez ſon malheur plus ſenſible. Je ſuis ravi, reprit-il, de vous voir toujours affectionné à ce Seigneur,

qui vous tiendra compte, peut-être plutôt qu'on ne penſe, de l'interêt que vous prenez à ſon ſort; car il faut eſperer que tous les chefs d'accuſations intentées contre lui, paroîtront à ſes Juges autant de témoignages rendus en ſa faveur. Ils trouveront qu'on lui fait des crimes de ſes exploits les plus glorieux & les plus avantageux à l'Etat. En un mot, pour peu d'attention que le Roy veuille faire au Mémoire que Madame la Ducheſſe d'Oſſone lui a préſenté pour la délivrance de ſon époux, il ſera perſuadé qu'il n'y a que la haine, la vengeance & l'envie qui puiſſent s'armer contre un Viceroi, ſi digne qu'on ait pour lui des égards. Ainſi donc, ami Gonzalez, ajoûta-t-il, conſolons-nous, en nous flatant de l'eſpérance qu'il ſortira bien-tôt

de ſa priſon comblé d'honneurs ; & à la honte de ſes ennemis.

Comme nous allions continuer la converſation, un Page vint dire à Quivillo que Madame la Ducheſſe le demandoit. Nous nous ſéparâmes auſſi-tôt. Il ſe rendit auprès d'elle ; & moi, avant que de ſortir de l'Hôtel, je voulus viſiter Thomas. Je le trouvai dans ſa chambre aſſis ſur un lit de repos, ayant devant lui une petite table ſur laquelle il écrivoit, quoiqu'il eût la goute aux mains comme aux pieds. Il me reconnut dans le moment, & ma vûë ſembla lui cauſer quelque joye : Mon cher Eſtevanille, me dit-il, je ſuis fâché de ne vous avoir pas plutôt retrouvé, pour vous apprendre que j'ai fait votre paix avec mon Maître. Il n'eſt plus irrité contre vous. A

force de saisir des momens favorables pour l'appaiser, j'ai fait succeder à sa colere un véritable regret de vous avoir puni trop séverement. Je vous en aurois donné avis, si j'eusse sçû où vous étiez. Si vous fussiez venu à Naples vous présenter devant Monseigneur, il est constant que vous auriez regagné ses bonnes graces. Mais, ajoûta Thomas, il vaut mieux tard que jamais. Quand il se sera purgé des crimes, dont ses envieux osent l'accuser aujourd'hui, comptez que vous reprendrez, près de lui, votre place, ou plutôt la mienne que mes infirmités ne me permettent plus de remplir.

Ce Valet-de-chambre me fit connoître par ce discours, que j'avois eu tort de le croire mon ennemi secret; & me reprochant au fond de mon ame d'avoir mal

jugé de lui, je le remerciai de la bonne volonté qu'il avoit toujours fait paroître pour moi. Je me retirai enſuite à mon Hôtellerie, me regardant comme un homme déjà rentré au ſervice du Duc d'Oſſone, & ne doutant point que ce Seigneur ne fût bien-tôt libre & renvoyé peut-être à Naples, pour gouverner ſur nouveaux frais ce Royaume-là. Je me promettois bien du plaiſir dans ce Gouvernement ; mais tandis que je m'en réjouiſſois d'avance, l'affaire de Monſieur le Gouverneur prenoit un mauvais train. Quivillo que je revis le lendemain, me dit : Vous ne ſçavez pas ce qui eſt arrivé ? On a donné avis au Roy, que les Partiſans du Duc d'Oſſone ont réſolu de forcer ſa priſon ; & là-deſſus, on a ordonné d'augmenter le nombre de ſes

Gardes, tant au-dedans qu'au dehors du Château d'Almeda, avec défenſe expreſſe de laiſſer approcher qui que ce ſoit de ce lieu-là. Vous verrez, pourſuivit-il qu'on a fait courir ce faux bruit, pour avoir occaſion de s'aſſurer des perſonnes attachées à ce Seigneur infortuné. Véritablement deux jours après, on fit empriſonner tous les Officiers réformés, & les Gentilshommes tant Siciliens que Napolitains, qui étoient au ſervice du Duc. Le Marquis de Pobar, Capitaine des Archers de la Garde, vint à l'Hôtel d'Oſſone même arrêter Quivillo. Comme j'étois préſent, ce Marquis me demanda ſi j'étois au Duc. Je lui répondis d'un air réſolu, que ſi je ne l'étois pas actuellement, du moins je l'avois été. Cela étant, répliqua-t-il, vous pouvez nous ſui-

vre. Vous ne ſerez pas de trop dans les Priſons Royales. Au lieu d'être effrayé de me voir environné d'Archers, je m'armai de courage, & pris la contenance d'un homme aſſuré. Je fis plus : je me laiſſai fierement mettre en priſon, moins affligé que bien-aiſe d'un malheur, dont j'eſperois que ſon Excellence me tiendroit compte un jour.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Pourquoi Gonzalez ſortit de priſon quinze jours après, & comment il fut choiſi pour aller au Château d'Almeda, tenir compagnie au Duc d'Oſſone.

UN homme qui avoit vû les horribles Cachots du Saint Office, pouvoit voir ſans effroi, le lieu où je fus enfermé. C'étoit une vaſte Salle, appellée la Chambre Royale, fort obſcure, & tout autour de laquelle regnoient ſix lits compoſés chacun d'une Paillaſſe & d'un Matelas de l'épaiſſeur de trois doigts. Mais ſi l'on étoit mal couché dans cette Priſon, en récompenſe on y étoit fort bien nourri, le premier Miniſtre ayant un ſoin particulier que les Priſon-

niers d'Etat le fuſſent. Nous aurions été trop heureux, ſi les lits euſſent répondu à la nourriture.

Nous étions ſix dans la Chambre Royale, tous ſix arrêtés par précaution, c'eſt-à-dire, pour prévenir ce que nous aurions pû tenter pour tirer le Duc d'Oſſone du Château d'Almeda. Lorſque nous nous connûmes les uns les autres pour Partiſans de cet illuſtre Priſonnier, nous nous conſolâmes enſemble de notre commun malheur. Outre cela notre Concierge, qui étoit homme d'eſprit & ſecretement attaché à ce Seigneur, s'informoit exactement de ce qui ſe paſſoit à la Cour concernant l'affaire de ſon Excellence, & nous en rendoit compte: Meſſieurs, nous dit-il un jour, j'ai une nouvelle importante à vous apprendre. Il

a été agité ce matin dans le Conſeil du Roy, s'il falloit juger le Priſonnier à la rigueur, ou le remettre en liberté, ou bien le retenir en Priſon pour toujours. Les Conſeillers ont été partagés ſur cela. Les uns, qui ſont les ennemis du Duc, ont dit qu'on devoit lui faire ſon Procès comme à un Criminel de Leze-Majeſté. Les autres, d'un ſentiment contraire, ont été d'avis qu'on lui fît grace, & qu'on le relâchât. Ils ont repréſenté qu'à la verité le Viceroi a commis des fautes d'imprudence, mais que ces fautes étant noyées dans mille actions glorieuſes, & dans des ſervices utiles à toute la Chrétienté, il étoit plus juſte que le Roy écoutât ſa clémence, que ſa juſtice. Ceux qui ont opiné les premiers, ſe ſont échauffés là-deſſus, diſant qu'il n'y avoit

qu'un parti à prendre, qu'il falloit proceder juridiquement contre l'Accusé; le condamner, s'il se trouvoit coupable, ou l'absoudre, s'il étoit innocent. De sorte qu'il a été décidé qu'on le jugera sur les informations qu'on attend de Sicile & de Naples; car les Vicerois de ces deux Royaumes ont ordre de la Cour de s'informer exactement de la conduite que le Duc d'Ossone y a tenue pendant qu'il en a été le Gouverneur.

Ce rapport me causa d'autant plus d'inquiétude, que je sçavois par moi-même que ce Seigneur n'étoit pas irrépréhensible. Néanmoins je ne laissois pas de croire que le fort emporteroit le foible, & qu'en faveur de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les Turcs, il ne pouvoit trouver que des Juges favora-

bles. Peu de temps après le Concierge nous apprit que les informations étoient arrivées, & qu'on les avoit portées au Conſeil, qui avoit déja nommé deux Commiſſaires pour les examiner & en faire leur rapport : que ces Commiſſaires étoient Dom Gaſpard de Vallejo & Dom François d'Alarcon, deux Seigneurs connus pour des ſujets pleins d'intégrité. Ce qui nous fit eſperer que notre cher Priſonnier ſeroit bien-tôt hors d'affaire. Nous crûmes avoir encore plus de raiſon de nous flater de cette eſpérance, lorſqu'on nous dit, au bout de quinze jours, que les informations de Sicile alloient à la décharge de l'Accuſé, ou pour mieux dire, qu'elles faiſoient ſon éloge, au lieu de blâmer ſon adminiſtration, & que la Nobleſſe & le

peuple unanimement le redemandoient pour les gouverner : qu'à la vérité, les informations de Naples ne lui étoient pas favorables, & qu'elles lui imputoient un grand nombre de crimes ; mais que les Commissaires trouvoient que tous les chefs d'accusation étoient vagues & sans solidité.

Cependant quoique les Juges l'estimassent plus innocent que coupable, ils ne purent se résoudre à l'élargir, de peur qu'après une si rude prison, un homme aussi entreprenant, & qui avoit autant d'amis & de Partisans que lui, n'excitât, pour se venger, des brouilleries dans l'Etat. On jugea donc à propos de le retenir au Château d'Almeda, où pour adoucir la rigueur de sa prison, il lui fut permis de recevoir les visites de ses parens &

de ſes amis. On remit auſſi en liberté les perſonnes qui avoient été empriſonnées pour l'amour de lui, & l'on ſouffrit même qu'il fût ſervi par tous ſes Domeſtiques.

Je quittai volontiers la Chambre Royale pour retourner chez Andreſillo, où je retrouvai ma valiſe telle que je l'y avois laiſſée, mon Hôte étant un homme incapable de faire la moindre friponnerie. Impatient d'apprendre des nouvelles de mon ami Quivillo, j'allai le chercher à l'Hôtel, ne doutant pas qu'il n'eût été mis auſſi hors des priſon. Effectivement on me dit qu'il étoit dans l'appartement de Thomas. J'y courus à l'inſtant; & ce Valet-de-chambre ne me vit pas plutôt entrer, qu'il me dit: Vous ne pouviez arriver ici plus à propos. Je vous attendois impatiem-

ment, pour vous faire une proposition que je vous conseille d'accepter. Hier ma goutte m'ayant permis de faire le voyage d'Almeda, je vis Monseigneur, & je lui parlai de vous. Il ne put s'empêcher de rire, lorsque je lui dis que vous aviez été empriſonné comme un homme qui avoit été ſon Domeſtique. Ah! le pauvre Garçon, s'écria-t-il, je ne lui ai jamais cauſé que des peines, pour prix de tous les ſervices qu'il m'a rendus. Votre Excellence, lui dis-je, devroit bien le reprendre auprès d'Elle. Un Serviteur d'un caractere tel que le ſien, vous ſeroit ici de quelque agrément. Très-volontiers, reprit le Duc; s'il veut venir s'enfermer avec moi dans ma Priſon, il me fera plaiſir. Comment? s'il le veut, lui repartis-je, n'en doutez nullement.

lement. Il ſera charmé de vous ſacrifier ſa liberté, juſqu'à ce que vous ayiez recouvré la vôtre.

Voilà, pourſuivit Thomas, ce que j'avois à vous dire. Conſultez-vous là-deſſus. Voyez; aimez-vous aſſez le Duc d'Oſſone pour vouloir aller partager ſes ennuis au Château d'Almeda? Vous vous imaginez bien, ajoûta-t-il, qu'il ne ſera pas là toute ſa vie. Le Roy a maintenant les yeux de l'eſprit fermés ſur le mérite de ce Seigneur, mais le temps les lui déſillera, & vous verrez alors que vous aurez pris un bon parti, en vous enfermant avec cet illuſtre Priſonnier. Je répondis à cela que je ne demandois pas mieux que de me dévouer encore au ſervice de ſon Excellence, & vivre avec Elle dans les fers, y duſſai-je

être le reſte de mes jours. Avec de pareils ſentimens, reprit le Valet-de-chambre, vous ſerez d'autant plus agréable à Monſieur le Duc, qu'il n'ignore pas que vous êtes en état de vous paſſer d'un Maître : Gonzalez, me dit alors Quivillo, vous ferez bien. Allez lui tenir compagnie. Vous ne contribuerez pas peu, par votre humeur gaye, à diminuer ſon ennui. J'y ſuis déterminé, lui répondis-je, & je voudrois déjà être dans le Château d'Almeda. Je crois que j'y ſerai plus agréablement, que dans la Chambre Royale ou j'étois.

Cela étant arrêté entre nous ; j'allai promptement faire mon paquet à l'Hôtellerie, avec lequel je revins joindre Quivillo, qui m'attendoit pour me conduire à ma nouvelle priſon, dans un

Caroſſe du Duc. Lorſque nous y fûmes arrivés, nous trouvâmes à la porte un Garde qui nous laiſſa paſſer, ſans nous rien dire, dans une vaſte Cour; au fond de laquelle nous montâmes par un Eſcalier de marbre à l'appartement du Priſonnier.

CHAPITRE III.

Dans quel état Eſtevanille trouva le Duc d'Oſſone ; de quelle maniere il fut reçû de ce Seigneur ; de l'entretien qu'ils eurent enſemble, & par quelles perſonnes ils furent interrompus.

LE Viceroi, car j'appellerai toujours ainſi par excellence le Duc d'Oſſone, quoiqu'il ne dût point être étonné de me voir, après ce que Thomas lui avoit dit, ne laiſſa pas de faire paroître quelque ſurpriſe en m'appercevant : Quoi ! Gonzalez, me dit-il, croirai-je que par amitié pour ton ancien Maître, tu viens t'aſſocier à ſes chagrins ? Se peut-il que tu préfé-

res aux plaiſirs de Madrid, la vie triſte que tu dois t'attendre à mener ici? Oui, Monſeigneur, lui répondis-je, l'honneur d'être auprès de Votre Excellence & de la ſervir, a plus de charmes pour moi que la liberté; la part que je prends à votre priſon eſt telle, que je reſſens vos peines comme vous les ſentez vous-même. Eſt-il poſſible, s'écria le Duc, que malgré les mauvais traitemens que je t'ai fait en Sicile, tu ayes toûjours conſervé le zéle & l'affection que tu avois pour moi? Tu me fais rougir de mon injuſtice; & pour la réparer, je te choiſis pour Confident, Thomas n'étant plus en état de remplir cette place. Vous, ajoûta-t-il, en adreſſant la parole à Quivillo, retournez à Madrid, & dites à Dona Catherina que vous m'avez amené un homme

dont la compagnie pourra ſuſpendre quelquefois mes ennuis.

Quivillo ſe retira fort content de la bonne réception qu'on me faiſoit, & je demeurai ſeul avec le Duc, qui, vêtu à la Hongroiſe & aſſis dans un Fauteuil, s'occupoit l'eſprit aſſez déſagréablement en rêvant à ſes affaires. Eſtevanille, me dit-il, prens un ſiége, & me raconte tout ce que tu as fait depuis ton départ de Sicile. Je ne doute pas qu'il ne te ſoit arrivé de plaiſantes avantures. La plus plaiſante de toutes, lui répondis-je, c'eſt que j'ai couru riſque d'être brûlé pour ſortilége dans la derniere Proceſſion du Saint Office. Ah! Gonzalez, s'écria ſon Excellence, que dis-tu, mon ami? Tu ne parles pas ſérieuſement? Pardonnez-moi, lui repartis-je, dans le dernier Acte de foi, j'é-

tois un des malheureux deſtinés à porter la *Samarra* de toile, ſur laquelle ſont peints des flames & des Démons, & ma tête étoit menacée d'être ornée d'un *Carocha*. Enfin, je l'ai échappé belle. Je ne ſuis pas peu curieux, dit le Duc, de ſçavoir comment tu as pû faire pour te tirer des mains de la Sainte Inquiſition, dont je regarde les Cachots comme une eſpece d'Enfer d'où l'on ne peut ſortir.

De peur d'ennuyer le Vice-roi, je me préparois à lui faire ſuccinctement le récit de cette avanture; mais il en exigea de moi un détail très-circonſtancié. Ce qui m'obligeant à m'étendre dans ma narration, je lui fis, pour ainſi dire, un journal de mon retour d'Italie en Eſpagne. Je commençai par lui détailler de quelle maniere, étant deve-

nu Garçon Apoticaire, je m'étois attaché à Violette, fille de Potoſchi mon Maître, & comment ſur le point de l'épouſer, m'étant apperçu qu'elle avoit un amant plus aimé que moi, je m'étois éloigné de Palerme, & embarqué pour Livourne.

Notre Viceroi ſourit à ce début; & ne doutant point que je n'euſſe bien des choſes réjouiſſantes à lui raconter, il m'ordonna de continuer mon récit. Ce que je fis avec tant de gayté, que ſon Excellence, toute grave & ſérieuſe qu'elle étoit, ne pouvant retenir ſes ris, les laiſſoit éclater de temps en temps. Il y eut dans mon Journal pluſieurs endroits qui la divertirent: entr'autres, lorſque je vins à parler de ma Pommade & de mon Eau, & des effets merveilleux qu'elles avoient produits. Mais

le Duc croyant que je lui contois une Fable pour le faire rire, m'interrompit : Gonzalez : me dit-il, tu exageres la vertu de ta compoſition. Elle peut bien enlever les taches de rouſſeur, embellir le teint, & blanchir la peau : c'eſt tout ce qu'elle peut faire. Elle ne ſçauroit donner un air de jeuneſſe aux viſages flétris par un grand nombre d'années. Pardonnez-moi, lui répondis-je, Monſeigneur, elle reproduit les charmes qu'on a perdus ; elle fait des Métamorphoſes. Vous n'en douterez plus, ajoûtai-je en ſouriant ; quand je vous aurai dit que votre Baronne de Conca s'en ſervoit auſſi-bien que Dona Blanche ſa mere, que Thomas trouvoit ſi ragoutante. Comment peux-tu ſçavoir cela, me répliqua le Viceroi ? Potoſchi, lui

repartis-je, l'Inventeur de cette Pommade & de cette Eau en fourniſſoit à ces deux Dames, & il m'a dit plus d'une fois, que la Baronne, toute jeune qu'elle étoit, devoit moins à la nature qu'à cette compoſition, la conquête de Votre Excellence.

Ces dernieres paroles firent un peu rougir ce Seigneur, qui eut honte apparemment d'apprendre qu'il n'avoit aimé dans la Baronne qu'une beauté fauſſe. Il en ſentit ſa vanité bleſſée ; mais comme il n'avoit que moi pour témoin de cette petite mortification, il affecta d'en rire le premier, comme ſi la choſe ne l'eut point regardé. Puis reprenant ſon ſérieux : Gonzalez, me dit-il, ſi tu poſſedes effectivement un ſi beau ſecret, tu ſeras bien-tôt riche. Je le ſerois déjà, lui répondis-je, ſi l'Inquiſition

m'eût laiſſé faire. Malheureuſement pour moi, des envieux me déférerent à ce Saint Tribunal comme un Chymiſte qui avoit recours à la Magie pour faire ſes opérations, & ſur cette dénonciation, je fus arrêté par ordre du Saint Office.

Je ne me contentai point de dire cela au Viceroi, je lui fis un fidele rapport de toute cette affaire juſqu'aux moindres circonſtances, & vous jugez bien que je n'oubliai pas la confiſcation de mes effets. Sur quoi le Duc ſe mit à faire de longs éclats de rire, qui duroient encore, quand la Ducheſſe d'Oſſone & Dom Juan Tellés ſon fils, qui avoient coûtume de venir preſque tous les jours au Château d'Almeda, parurent, tout à coup, devant nous: Madame, dit ſon Excellence à Dona Catherina,

Vous êtes ſans doute étonnée de me trouver dans les ris, quoiqu'il ne ſoit arrivé dans mes affaires aucun changement qui doive me rendre gai ; mais je n'ai pû tenir contre le ridicule d'une avanture qu'Eſtevanille vient de me conter. Je ſuis ravie, lui répondit la Ducheſſe, que ce Garçon ſoit auprès de vous, puiſqu'il a l'art de vous amuſer. J'en ai d'autant plus de joye, que Thomas & Quivillo m'ont aſſuré qu'il a toujours eu pour vous un véritable attachement. Je le ſçai bien, reprit le Viceroi, auſſi lui tiendrai-je compte de ſon zéle & de ſon affection. J'aime ſon humeur qui convient fort à la mienne ; & je prévois que la gayté de ſon eſprit m'empêchera de m'abandonner à bien des réflexions chagrinantes.

Dona Catherina qui avoit

quelque choſe de particulier à dire à ſon mari, l'attira près d'une fenêtre; & pendant qu'ils s'entretenoient, Dom Juan ne ceſſa de m'exhorter à égayer ſon pere, & à diminuer ſon ennui autant que je le pourrois, en m'aſſurant que le Priſonnier reconnoîtroit bien ce ſervice, lorſqu'il ſeroit hors de priſon; ce qui, ſelon toutes les apparences, ne pouvoit, diſoit-il, manquer d'arriver dans peu de temps. La Ducheſſe, avant que de remonter en Caroſſe pour s'en retourner, me dit la même choſe; de ſorte que j'eus tout lieu de me ſçavoir bon gré de m'être enfermé dans ce Château, & de me flater que ma complaiſance ſeroit bien-tôt peut-être graſſement payée.

CHAPITRE IV.

Du moyen qu'Eſtevanille employa pour divertir le Duc d'Oſſone, & quel en fut le fruit.

APRE'S la retraite de la Ducheſſe & du Seigneur Dom Juan, le Viceroi ſe remit dans ſon Fauteuil, en me diſant : Pourſuis, Gonzalez, reprens le fil de ton Hiſtoire. Dis-moi par quel bonheur tu as pû te tirer des griffes du Saint Office. Cela me paroît une eſpece de miracle. Je lui répondis, que je devois ma délivrance au Comte Duc d'Olivarés. Enſuite je lui appris de quelle façon ce premier Miniſtre avoit été engagé à prendre ma défenſe.

Le Duc d'Oſſone en cet endroit pouſſa un profond ſoupir, & me dit d'un air triſte : Tu parles-là d'un homme, qui joue le premier rolle ſur le Théâtre de la Monarchie d'Eſpagne. Il a trouvé le ſecret d'enchaîner le Roy à ſes volontés. Jamais le Duc de Lerme n'a eu un ſi grand aſcendant ſur Philippe III. J'ai le malheur, ajouta-t-il, de l'avoir pour ennemi, auſſi-bien que le Comte de Bénévent. Ces deux Seigneurs ſont à la tête de ceux qui travaillent à ma perte. Sans ces deux eſprits envieux, il y a long-temps que je ſerois libre, ou plutôt je n'aurois point ceſſé de l'être. Au lieu de me faire mon Procès, on m'auroit élevé une Statuë, pour reconnoître les ſervices que j'ai rendus à la Couronne ; mais ce ſont deux jaloux que le mérite bleſſe. Ils

n'ont rien épargné pour me faire condamner à mort ; & craignant l'uſage que je pourrois faire de ma liberté, ils ſe ſont unis enſemble, pour éterniſer ma détention.

Comme je jugeai par ce diſcours que Monſeigneur commençoit à s'aigrir, & qu'il alloit peut-être devenir de mauvaiſe humeur, je fis promptement retomber la converſation ſur le Saint Office ; & par quelques heureuſes ſaillies qui m'échapperent, je remis l'eſprit de ſon Excellence en train de s'égayer. Je demandai à ce Seigneur, s'il ne trouvoit pas plaiſant qu'on m'eût pris pour un Sorcier, parce que je ſçavois compoſer de la Pommade pour les Dames. Oui, me répondit-il ; mais après tout, ajoûta-t-il d'un air railleur, peut-être l'es-tu un peu. Je t'avouerai

vouerai même que je le crois, s'il eſt vrai que ma Baronne d'Italie eût beſoin du ſecours de Potoſchi, pour être telle qu'elle paroiſſoit à mes yeux. Car enfin, c'étoit la femme du monde dont le teint me ſembloit le plus naturel. Ainſi, continua-t-il en ſouriant, je te trouve bien heureux de n'avoir point été brûlé. Il eſt vrai, lui répliquai-je en me prêtant à la plaiſanterie, j'aurois autant mérité d'éprouver ce ſupplice à l'Inquiſition, que je méritois de le ſouffrir à Palerme, lorſqu'on m'accuſa d'être un Empoiſonneur. Pardonnez-moi, s'il vous plaît ce petit reproche. Ah! mon cher Eſtevanille, s'écria le Duc là-deſſus, oublie, de grace, mon injuſtice. Excuſe un Amant que troubloient ſes ſoupçons & ſa douleur. Que ce funeſte

évenement demeure pour jamais dans l'oubli.

Ce bon Seigneur prononça ces paroles avec tant de ſentiment, que j'en fus pénétré. Qu'il eſt facile à un homme de qualité de faire perdre le ſouvenir d'une offenſe qu'il a faite à un homme du commun. Je fus ſi charmé de voir que ſon Excellence ſe repentoit d'en avoir mal uſé en Sicile avec moi, que je me ſentis attacher à lui plus fortement que je ne l'avois été juſques-là. Enfin, ſes bontés me toucherent à un point, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Il s'en apperçut & s'attendrit à ſon tour, tant il eſt naturel d'être ſenſible au plaiſir de ſe voir aimé. Va, Gonzalez, me dit-il, l'avenir réparera le paſſé. Si je t'ai donné ſujet de te plaindre de moi, je veux en récompenſe te traiter

déſormais de façon, que tu ne puiſſes que t'en louer. Ces mots affectueux acheverent de me lier au Duc d'Oſſone, qui me parut dans ce moment le plus aimable de tous les Seigneurs paſſés, préſens & futurs. Je ne pus m'empêcher de faire éclater ma joye ; & cédant aux tranſports qui m'agitoient, je me jettai aux genoux de ſon Excellence, qui me les laiſſa bonnement embraſſer, ſans s'offenſer de ma hardieſſe indécente.

Pendant ce temps-là une petite cloche qui annonçoit l'heure du dîner, ſe fit entendre, & quelques inſtans après, le Majordome du Duc vint l'avertir qu'on avoit ſervi. Son Excellence quitta auſſi-tôt ſon Fauteuil, & paſſa dans une autre Chambre où il ſe mit à table tout ſeul. A peine s'y fut-il aſſis, que je vis

entrer huit à dix perſonnes. C'étoit une partie de ſes Ecuyers & de ſes Gentilshommes. Ces Meſſieurs, durant le dîner, ſe tinrent debout & tête nuë autour de leur Maître, attendant dans un reſpectueux ſilence, les ordres qu'il auroit à leur donner; mais il n'adreſſa la parole qu'à moi; & les réponſes que je fis à tout ce qu'il me dit, eurent le bonheur de lui plaire: ce qui ne fut pas remarqué ſans jalouſie de ces Officiers, qui me regarderent comme un homme, qui alloit indubitablement devenir favori du Viceroi.

Après le repas, ſon Excellence rentra dans ſa chambre pour y faire la ſieſte; & moi, me mêlant parmi ſes Gentilshommes, je deſcendis avec eux dans une Salle baſſe, où nous attendoit un grand repas. Nous n'aurions

pas fait ſi bonne chere, ſi nous euſſions dîné aux dépens du Roy; mais quoique les Priſonniers d'Etat ſoient ordinairement nourris & entretenus par Sa Majeſté, Elle ne défrayoit point le Duc d'Oſſone. Et c'étoit encore un trait de la malice des Ennemis de ce Seigneur, leſquels avoient fait décider dans le Conſeil qu'on le laiſſeroit par une maligne diſtinction, faire toute la dépenſe qu'il voudroit dans ſa Priſon, étant juſte qu'un Viceroi riche & naturellement magnifique, eût la liberté de vivre d'une maniere convenable à ſa ſomptuoſité.

Lorſque nous eûmes dîné, il prit envie au Majordome d'avoir un entretien avec moi. Il m'entraîna dans une Galerie, en me diſant: Seigneur Gonzalez, vous voulez bien que nous renouvel-

lions connoiſſance. Vous ne me remettez pas à ce que je vois. J'étois pourtant en Sicile & au ſervice de Monſeigneur, dans le temps que vous étiez un de ſes Pages. Il eſt vrai que je ne faiſois pas alors une figure fort brillante dans ſa maiſon. L'obſcurité du poſte que j'y occupois, étoit peu propre à conſerver mon idée dans votre mémoire, puiſque je n'avois encore dans les Offices qu'un des derniers emplois; je parvins bientôt à une place plus élevée; & m'avançant d'année en année par le crédit de ma ſœur, qui eſt femme-de chambre de Madame la Ducheſſe, & qui poſſede ſa confiance, je ſuis devenu Majordome. Ainſi va le monde, lui dis-je. Je vous félicite d'être parvenu à un ſi bon poſte, & je vous demande votre amitié. C'eſt

moi qui vous prie de m'accorder la vôtre, me répondit-il. Je vois bien que vous allez être bien-tôt, ſi vous ne l'êtes déjà, l'Epheſtion de notre Maître. Hé, Mais lui répliquai-je, entre nous, j'ai le bonheur d'en être regardé favorablement ; & ſi vous avez jamais beſoin de mes bons offices auprès de lui, je vous les offre de tout mon cœur. Comptez ſur moi.

Je prononçai ces paroles d'un petit air important, qui me fit peut-être paſſer pour un fat dans l'eſprit du Majordome ; mais loin de me le témoigner, il me parut ravi de me voir ſi bien intentionné pour lui. Ce qui forma dès le premier jour, entre lui & moi, une eſpece de liaiſon, qui, quoique vuide de ſentiment, ne laiſſoit pas d'avoir l'apparence d'une étroite amitié.

Au reſte ce Domeſtique avoit une bonne qualité ; il étoit fort attaché à ſon Maître. Il ne demandoit pas mieux que de contribuer à le divertir ; mais ſe ſentant l'eſprit trop borné pour inventer des amuſemens, il me dit : Seigneur Gonzalez, quel divertiſſement pourrions-nous bien donner à Monſeigneur pour le déſennuyer ? Vous avez plus d'imagination que moi. Rêvez-y. Que jugeriez-vous à propos que nous fiſſions, pour le diſtraire de ſes triſtes penſées ? Je n'en ſçais rien, lui répondis-je. Cependant il ne faut pas l'abandonner à ſa mélancolie. Faiſons tous nos efforts pour le divertir. Attendez, ajoûtai-je en rêvant ; il me vient une idée là-deſſus qui n'eſt point à rejetter. Il aime la Comédie : faiſons en repréſenter une devant lui. Le Majordome m'entendant

m'entendant parler de la ſorte, ſe prit à rire & me dit : J'approuverois fort votre penſée, ſi nous avions des ſujets qui fuſſent capables de jouer des pieces de Théâtre ; mais de trente Domeſtiques du Duc qui ſont dans ce Château, je n'en connois pas un, qui me paroiſſe avoir du talent pour cela. Tant mieux, repris-je, voilà les Acteurs qu'il nous faut. Si nous en avions de bons, ils pourroient faire bailler ſon Excellence, au lieu que de parfaitement mauvais la divertiront infailliblement ; car plus l'exécution d'un pareil Spectacle eſt ridicule, plus je la trouve réjouiſſante. Voulez-vous que nous en faſſions l'eſſai ? Volontiers, repartit le Majordome. Je me charge de faire apporter ici de Madrid, dès demain, un Tome d'excellentes Comédies, & nous

choiſirons celle que nous jugerons la plus propre à donner du plaiſir à Monſeigneur.

Dans cet endroit de notre converſation, je m'entendis appeller par un Page, qui me cherchoit pour m'avertir que ſon Excellence avoit fait la ſieſte, & qu'elle me demandoit. Je volai auſſi-tôt à ſon appartement pour recevoir ſes ordres: Gonzalez, me dit-Elle, j'ai beſoin de toi, pour diſſiper la mauvaiſe humeur où vient de me mettre un ſonge déſagréable, ou plûtôt funeſte que j'ai fait. Tu me diras que les rêves ne ſont que des jeux du ſommeil, auſquels on ne doit nullement s'arrêter. Je le ſçais bien, & cependant je t'avouerai ma foibleſſe, je m'imagine que les miens ſont myſtérieux, & autant de ſecrets avis d'une Céleſte Intelligence. Hé! Sei-

gneur, lui dis-je, quel ſonge a pû faire une ſi forte impreſſion ſur un eſprit de la trempe du vôtre? Cela m'étonne. Tu vas l'entendre, me répondit-il; le voici. J'ai ſongé que j'étois dans une Salle, où Bénévent & d'Olivarés ſe ſont tout à coup offerts à ma vûë. Ils ſe ſont approchés de moi d'un air doux & riant, & ils m'ont embraſſé comme à l'envi l'un de l'autre. Après quoi ils m'ont fait entrer dans un Jardin rempli de chardons, d'orties, de ronces & d'épines. Je n'y ai pas plûtôt été introduit, que mes deux ennemis ont ſubitement diſparu, ſi bien que je m'y ſuis trouvé ſeul. J'ai vainement cherché une iſſue pour ſortir de ce lieu plein d'horreur, & je me ſuis réveillé dans cet embarras.

Hé bien, mon ami, pourſuivit

le Viceroi, que penſes-tu de ce ſonge ? Pour moi, je crois qu'il ne ſignifie rien de bon. Veux-tu ſçavoir de quelle façon je l'interprete? Les baiſers que mes Ennemis m'ont donnés, marquent qu'ils me préparent quelque nouveau chagrin ; & les efforts inutils que j'ai faits pour ſortir du Jardin affreux, où je me ſuis vû enfermé, me préſagent une priſon ſans fin. Ah ! Monſeigneur, m'écriai je là-deſſus ; quel interprétation ! Pourquoi, trop ingénieux à vous tourmenter vous-même, expliquer, à votre déſavantage, des penſées confuſes qu'enfante l'imagination pendant le ſommeil ? Vous êtes à peu près comme un Priſonnier d'Etat, qui étoit il n'y a pas long-temps dans la Tour de Ségovie; & qui ſe fiant trop à ſa pénétration, en a été la victime. Je

vous conterai cette avanture, ſi vous le ſouhaitez. Tu me feras plaiſir, répliqua le Duc. Je n'en doute pas, repris-je; car elle eſt ſinguliere. Dom Guillem de Medina del Campo, Gentilhomme de la Province de Léon, ayant été accuſé d'avoir des intelligences en Catalogne avec les Rebelles, fut arrêté par ordre de la Cour, & conduit à la Tour de Ségovie, où il fut mis au ſecret. Pendant qu'on inſtruiſoit ſon Procès, ſa femme & ſa fille alloient tous les jours aux environs du Château ſe préſenter devant la fenêtre d'un Donjon où couchoit le Priſonnier, qui pouvoit facilement les voir dans la Campagne. Elles lui faiſoient des mines, & tâchoient par leurs geſtes de lui faire eſperer un prompt & favorable Jugement. Enfin, le Procès ſe jugea, & le

Gentilhomme fut abſous du crime dont on l'avoit accuſé. Sa femme & ſa fille en étant informées, ne manquerent pas d'aller avec tous leurs Domeſtiques ſe montrer devant le Donjon. Les Valets portoient, les uns, des Corbeilles remplies de viandes froides & de pain, & les autres, des brocs pleins de vin. Les Dames croyoient que l'appareil d'un feſtin feroit deviner au Priſonnier, qui les obſervoit, que ſon affaire devoit avoir été jugée en ſa faveur; mais les Domeſtiques eurent à peine étendu ſur l'herbe une nappe blanche pour mettre leurs mets deſſus, que l'imagination trop vive de ce Gentilhomme ſe troubla ſubitement. Au lieu d'expliquer à ſon avantage les démonſtrations de joye que ſa famille laiſſoit éclater, il en conçut un pré-

ſage funeſte. La nappe lui parut un drap dont on enſevelit les morts ; & s'imaginant qu'il étoit condamné à mort, il fut ſaiſi d'une crainte qui lui coûta la vie.

Lorſque j'eus achevé ce récit, le Duc d'Oſſone me dit en ſouriant : Ce Dom Guillem avoit en effet l'imaginatinn bien vive. Celle de votre Excellence ne l'eſt pas moins, lui repartis-je ; & je ne vous choiſirois pas pour l'interprete de mes ſonges. Ces deux Seigneurs que vous croyez toûjours vos ennemis, ne le ſont peut-être plus. Au lieu de ſonger encore à vous nuire, ils ſe repentent peut-être, en ce moment, de vous avoir rendu tant de mauvais offices. Que tu connois mal les Courtiſans ! répliqua le Viceroi. Apprens qu'ils haïſſent conſtamment, tant qu'e-

xiſte l'objet de leur haine. Je t'avouerai pourtant, ajoûta-t-il, que je puis avoir mal expliqué mon ſonge ; c'eſt ce que nous ſçaurons dans la ſuite. Comme je m'étois apperçu avant le dîner, que mon entretien avoit eu le bonheur de ne pas déplaire au Duc, cela me rendit plus hardi à lui parler. Je paſſai le reſte de la journée à lui conter quelques-unes de mes avantures le plus gaiment qu'il me fut poſſible ; n'ayant pas oublié que ſon Excellence aimoit les récits plaiſans.

Le ſoir, ce Seigneur, dans le temps qu'il achevoit de ſouper, reçut une Lettre de Dona Catherina. Il ſe leva de table auſſi-tôt, & ſe retira pour la lire dans la chambre où il couchoit. Alors nous deſcendîmes tous dans la ſalle où nous avions dîné ;

& après avoir bien ſoupé, nous prîmes le parti de nous aller repoſer dans des lits qui reſſembloient un peu à ceux de la Chambre Royale, dont j'ai fait mention.

Le jour ſuivant, dès le matin, le Majordome vint m'apporter un Volume de Comédies qu'il venoit de recevoir de Madrid, & qui étoient de la compoſition du Grand Lope de Vega. Nous feuilletâmes le Livre, & nous choisîmes la *famoſa Comedia del Ambaxador de ſi-miſmo*, l'Ambaſſadeur de ſoi-même. Voici le ſujet de cette Piece en deux mots. Un jeune Roy de Léon voulant épouſer la Princeſſe de Caſtille, dont il a entendu vanter les charmes, forme le deſſein de l'aller voir *incognito*. Pour cet effet il va la demander en mariage ſous le nom de ſon Ambaſſa-

deuur, & l'obtient enfin, malgré tous les obſtacles qui s'oppoſent à cet hymen. Voilà qui eſt bien, dis-je au Majordome; il s'agit à préſent de faire copier les rolles, enſuite nous les diſtribuerons aux ſujets que nous choiſirons pour les repréſenter. A propos de ſujets, reprit-il, j'en ai deux entr'autres, qui ſont tels que vous les voulez. Puiſque vous n'avez deſſein que de faire rire Monſeigneur, vous aurez, en eux, deux originaux incomparables pour cela. L'un eſt Gaſpard Mocillero notre Cuiſinier; & l'autre Joſeph de Magoz, ſurnommé dans nos Offices *El gracioſo de la Cozina*, parce qu'il a l'eſprit bouffon, & qu'il fait mille folies pour divertir les autres. Bon, m'écriai-je; il fera le Comique. Voilà déjà deux rolles de remplis; mais où pren-

drons-nous des Actrices, & ſurtout une qui puiſſe repréſenter la Princeſſe de Caſtille? Elle eſt toute trouvée, me repartit-il. C'eſt un de nos Pages, un grand Garçon qui a l'air fade, une figure efflanquée, & dont juſqu'à la prononciation, tout eſt efféminé: auſſi ſe nomme-t-il Dom Seraphin Floxo. On diroit que la nature a pris plaiſir à le former ſur ſon nom.

Pour abreger ce Chapitre qui n'eſt déjà que trop long, je vous dirai, que nous fîmes promptement copier les rolles de la Piece, & que nous les diſtribuâmes aux Acteurs, dont nous jugeâmes à propos de faire choix, en leur recommandant de les apprendre par cœur le plûtôt qu'ils pourroient. Ce qu'ils firent en moins de huit jours, quoiqu'ils n'euſſent pas là-deſſus une mé-

moire exercée. J'étois d'avis que nous fissions un mystere au Duc du beau divertissement que nous lui préparions pour lui laisser le plaisir de la surprise ; mais mon Collégue ne fut pas de mon sentiment Il me dit même qu'il craignoit que son Excellence ne voulût pas consentir que nous fissions représenter devant Elle une Comédie pendant sa prison. C'est ce qu'il est bon de sçavoir, lui dis-je, avant que d'aller plus loin. Je vais le demander à Monseigneur même.

A ces mots, je me rendis à l'appartement de son Excellence, qui ne me vit pas si-tôt paroître, que prenant un visage riant : Gonzalez, me dit-Elle, Parle-moi naturellement, ne t'ennuyes-tu pas dans ce Château ? Non vraimemt, lui répondis-je, & je puis vous assurer que

je ne m'y ennuirois jamais avec un Maître tel que vous. Il ne tiendra pas à moi non plus qu'à Dom Gabriel votre Majordome, que nous ne ſuſpendions quelquefois vos ennuis par les petits divertiſſemens, dont nous nous propoſons de vous régaler. Par exemple, nous ſommes ſur le point de vous en donner un qui ſera, je penſe, de votre goût. Nous voulons faire jouer une Comédie devant votre Excellence. Gardez-vous en bien, me répondit le Duc. Pour recevoir dans ce Château une Troupe de Comédiens de Campagne, il faudroit en demander la permiſſion au Gouverneur, qui n'eſt pas de mes amis, & qui me la refuſeroit peut-être. Ah! m'écriai-je, ce n'eſt point une Troupe de Comédiens de profeſſion qui doit jouer la piece dont il

s'agit. Elle ſera repréſentée par des Acteurs tirés de votre Domeſtique. Oh! C'eſt une autre affaire, me repliqua-t-il. Je crois que je puis voir une pareille repréſentation, ſans que perſonne y trouve à redire; mais, ajoûta-t-il, en branlant la tête d'un air dédaigneux, je me défie un peu de vos Hiſtrions. Vous avez tort, Monſeigneur, lui repartis-je. Ils ſont excellens pour la plûpart. Il y a des Acteurs ſur le Théâtre du Prince, qui ne valent pas mieux. En un mot, je ſuis sûr que l'exécution de notre Comédie vous fera plaiſir. Sur cette aſſurance, reprit-il, je ne m'oppoſe plus à votre deſſein. Vous ferez repréſenter la Piece quand il vous plaira. Je ſuis prêt à l'entendre.

J'allai porter cette réponſe au Majordome, avec qui je con-

certai ce qu'il y avoit à faire. Nous partageâmes les ſoins. Il ſe chargea d'habiller les Acteurs à ſa fantaiſie, & moi de les faire répéter à la mienne. C'étoit une choſe à voir que ces répétitions. Quand un Acteur, ce qui arrivoit à tout moment, déclamoit parfaitement mal, ou faiſoit un geſte ridicule, je l'applaudiſſois: Bon, lui diſois-je, retenez bien ce ton-là, noubliez pas ce beau geſte, vous charmerez Monſeigneur. Outre que la Piece étoit mauvaiſe, ſauf le reſpect que je dois à la mémoire du Grand Lope, elle étoit ſi mal ſçûë, qu'on entendoit à chaque vers la voix dn Soufleur. Cependant quoiqu'on ne la ſçût point encore le jour qu'on avoit pris pour la jouer, on ne laiſſa pas, à tout hazard, de ſe diſpoſer à la repréſenter,

Une heure ayant qu'on commençât, la Ducheſſe d'Oſſone & Dom Juan ſon fils arriverent au Château, accompagnés de quelques parens que le Duc avoit fait inviter de ſa part à venir voir ce Spectacle, perſuadé que l'éxécution en ſeroit très-réjouiſſante. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que Dom Gabriël avoit été lui-même à Madrid louer des habits de Friperie pour les Acteurs, & il les avoit choiſi non-ſeulement fort bizares, mais encore peu convenables aux perſonnages, auſſi firent-ils leur effet à meſure qu'ils parurent. Je me ſouviens, entr'autres, que le Cuiſinier Gaſpard Mocillero repréſentant le Roy de Léon, ne ſe montra pas plûtôt ſur la Scéne, qu'il excita une riſée générale par la façon dont il étoit habillé. Le Viceroi même en perdit

perdit ſa gravité. Mais ſi ſon Excellence ne put tenir ſon ſérieux contre la figure groteſque de Gaſpard, elle trouva encore un plus grand ſujet de rire dans ſes geſtes, & dans toute ſon action. Ce Seigneur ne put ſe défendre d'éclater; & les Spectateurs le voyant de ſi bon cœur déſopiler ſa rate, ſuivirent ſon exemple.

Joſeph de Magoz, le *Gracioſo de la Cozina*, faiſoit le Rolle du Confident du Roy, & il ne réjouit pas moins que ſon Maître, la Compagnie. Il eſt vrai que ce Garçon n'avoit beſoin pour faire rire, que de ſe préſenter. C'étoit une eſpece de Nain tout contrefait. Il renouvella les ris de l'Aſſemblée, & le grand benais de Page, qui fit le perſonnage de la Princeſſe de Caſtille, acheva de les épuiſer par des minauderies qui lui étoient natu-

relles, par certains airs de visage qu'il se donnoit, & dont son amour propre l'empêchoit de voir le ridicule. On sifla sa vanité de la maniere la plus cruelle, je veux dire, en l'applaudissant par des battemens de mains humilians, comme cela se pratique quelquefois au Théâtre du Prince, lorsqu'on n'y est pas content d'un Comédien ou d'un Auteur.

Les Assistans étoient las de se moquer des Acteurs, & l'ennui commençoit à les gagner, lorsque la Piece finit. Il faut avouer, Monsieur, dit la Ducheſſe à son époux, que vous avez bien ri : Madame, répondit-il, je me suis en effet diverti parfaitement, grace à Gonzalez, qui jugeant en homme d'esprit, qu'une Comédie représentée par de semblables Acteurs, ne manqueroit pas de

me réjouir, m'a voulu régaler de ce divertiſſement. Je ſuis ravie, reprit Dona Catherina, que Gonzalez ait le talent d'imaginer des choſes qui vous égayent, & je le prie de redoubler ſes ſoins pour écarter de votre eſprit les triſtes penſées qui l'aſſiégent. Il n'a pas mal commencé, dit le Duc; & quoiqu'il ne ſoit auprès de moi que depuis peu de temps, je ſens déjà qu'il adoucit mon ennui, s'il ne peut m'en délivrer entierement. Le Viceroi par ces paroles fit bien ma Cour à la Ducheſſe & à Dom Juan, qui par les nouvelles amitiés qu'ils me firent, me confirmerent dans l'eſpérance d'être bien récompenſé.

CHAPITRE V.

Comment, malgré tous les ſoins d'Eſtevanille, le Duc tomba dans une mélancolie que rien ne put diſſiper, & du malheureux événement qui la ſuivit de près.

J'EUS le bonheur d'amuſer ſon Excellence pendant trois ſemaines, à l'aide des principaux Domeſtiques. Nous eſſayâmes tous les moyens qu'il nous fut poſſible d'employer pour charmer ſon ennui, & nous eûmes d'abord le plaiſir de pouvoir juſtement nous applaudir de nos eſſais; mais bien-tôt la chance tourna. La goutte dont le Duc étoit tourmenté de temps en temps, le prit avec tant de vio-

lence, que ceſſant de ſe prêter aux ſoins que nous prenions de l'égayer, il s'abandonna tout entier à la plus noire mélancolie. Tout ce que nous pûmes dire & faire alors pour diſſiper ſon chagrin, fut inutile. Quand je vis que nous nous épuiſions en vains efforts : Monſeigneur, lui dis-je, nous ne ſçavons plus à quel Saint nous vouer pour tirer votre Excellence de la langueur mortelle où je la vois. Faut-il donc que le courage vous manque à la veille peut-être de ſortir de Priſon? Ranimez-vous. Songez qu'il ne ſied point aux Héros de ſupporter foiblement les malheurs. Si vous ſuccombez ſous le poids de votre infortune, vous donnerez à vos ennemis le plaiſir de vous avoir accablé. Voulez-vous accorder ce triomphe à leur fierté?

Que veux-tu que je faſſe, me répondit le Duc ? Tant que j'ai eſpéré de ſortir de ce Château, je me ſuis armé de patience ; mais j'ai perdu cet eſpoir, & je vois bien que l'intention de la Cour eſt de m'y retenir Priſonnier le reſte de ma vie, Non, non, lui répliquai-je, Monſeigneur, ne vous mettez point cela dans l'eſprit. S'il plaît au Ciel, vous en ſerez quitte à meilleur marché. J'allois me répandre en diſcours les plus conſolans, que ma Rhétorique & mon zéle m'auroient pû fournir, lorſque Dom Juan Tellés parut dans la chambre : Ah ! Seigneur, m'écriai-je en l'appercevant, vous ne pouviez arriver ici plus à propos. Venez m'aider à diſſiper la crainte, dont mon cher Maître a l'imagination frappée. A ces mots que je prononçai avec at-

tendriſſement, car j'avois un véritable attachement pour le Viceroi, Dom Juan me demanda quelle frayeur avoit ſaiſi ſon pere. Il croit, lui répondis-je, qu'on lui a pour jamais ôté la liberté.

Alors le jeune Tellés adreſſant la parole au Duc, lui dit: N'écoutez pas la crainte vaine qui vous agite. La nouvelle que j'ai à vous apprendre aujourd'hui, doit vous la faire perdre. Le Comte Duc a dit ce matin au lever du Roy, qu'il ne concevoit pas pourquoi on pouvoit encore vous retenir Priſonnier, après les réponſes que vous avez faites dans votre interrogatoire, & qui ſont autant de preuves de votre innocence, que des ſervices importans que vous avez rendus à la Couronne d'Eſpagne. Diſcours d'un ennemi couvert, interrompit impatiemment le

Duc d'Oſſone! Si ce premier Miniſtre ne me haiſſoit point, ne prendroit-il pas ma défenſe, puiſque je lui parois injuſtement dans les fers? Mais non; mon fils, jugez mieux du caractere du Comte Duc, & croyez que dans le temps qu'il me plaint, le traître eſt fâché que mes Juges ne m'ayent pas trouvé digne de mort. En un mot, je ſuis sûr de ſa haine. Je m'en fie aux nœuds qui m'attachent à la maiſon de Sandoval. L'ami du Duc de Lerme ne ſçauroit devenir le ſien.

Dès que notre Viceroi s'étoit mis une opinion dans la tête, c'étoit en quelque façon battre l'eau, que de vouloir la lui ôter. Auſſi Dom Juan, qui le connoiſſoit, ſe garda bien de le contredire. Il ſe contenta ſeulement de lui repréſenter que le premier Miniſtre

niſtre, dans la faveur où il ſe trouvoit auprès du Roy, ne voyant perſonne qui dût lui faire ombrage, s'étoit peut-être adouci à ſon égard. Pardonnez-moi, répliqua le Duc. Il m'a quelquefois, en préſence du Roy même, lancé des traits railleurs, & je lui ai fait de vives reparties qu'il n'oubliera jamais. Quoiqu'il en ſoit, reprit le jeune Tellés, de grace, mon pere, ne vous laiſſez point aller au chagrin. Au lieu de vous décourager, & de vous abandonner foiblement à une mélancolie qui nous allarme tous, rappellez votre raiſon. Que l'interêt de votre famille vous remette l'eſprit. Ces paroles prononcées d'une maniere pathétique par un tendre fils, parurent faire, à la vérité, quelque impreſſion ſur le Viceroi; mais toujours perſuadé que ſes ennemis

ne vouloient pas qu'il reparût à la Cour, il retomboit dans le déſeſpoir un moment après avoir ſemblé reprendre courage.

Ce fut encore pis le lendemain. Son Excellence, bien loin de s'être tranquilliſé l'eſprit par ſes réflexions, parut plus agité que le jour précédent. Pour ſurcroît de malheur, ſa goutte le reprit vivement, & il ne fit plus que languir pendant trois ſemaines; au bout deſquelles, en ſe promenant un ſoir dans ſa chambre, s'appuyant d'une main ſur moi, & de l'autre ſur un bâton, il tomba en apoplexie. J'appellai du monde auſſi-tôt; & à l'aide de deux Domeſtiques qui accoururent à ma voix, je le portai ſur ſon lit, où il demeura près de trois heures ſans ſentiment. Pendant qu'il étoit dans ce pitoyable état, un de ces Domeſtiques

courut à toute bride à Madrid, pour en avertir Dona Catherina & ſon fils, qui vinrent en diligence au Château d'Almeda, accompagnés de deux Docteurs en Médecine, qu'ils amenerent plutôt pour être témoins de la mort du Duc, que pour lui ſauver la vie. Ils ne laiſſerent pourtant pas de faire les empreſſés à le ſecourir, & même d'ordonner quelques remedes qui ne ſervirent qu'à précipiter ſa fin. Il mourut deux jours après dans les bras de ſa femme & de ſon fils.

CHAPITRE VI.

Des ſuites qu'eut la mort du Duc d'Oſſone, & de quelle maniere le Roy en uſa avec ſa Veuve & ſon fils, pour les conſoler. Gonzalez ſe met au ſervice de Dom Juan Tellés.

AUSSITÔT que le Gouverneur du Château d'Almeda fut informé de la mort de ſon Priſonnier, il porta cette nouvelle au premier Miniſtre, qui ſur le champ alla lui-même l'annoncer au Roy. On dit que Sa Majeſté en parut un peu touchée auſſi-bien que le premier Miniſtre; mais je n'avance pas cela comme un fait conſtant. Quoiqu'il en ſoit, le Monarque

envoya un Grand de la premiere Claſſe à la Ducheſſe d'Oſſone ; pour lui faire de ſa part un compliment de condoléance, avec ordre de lui dire qu'il donnoit la Viceroyauté de Sicile à Dom Juan Tellés, pour reconnoître en lui les ſervices de ſon pere. Si cela ne conſola pas entierement la mere & le fils, ce fut du moins un doux lénitif à leur douleur.

Le Duc fut enterré ſans pompe, & de la maniere dont il avoit ſouvent témoigné à la Ducheſſe qu'il ſouhaitoit qu'on l'enterrât ; je veux dire, ſous l'habit d'un Pere Auguſtin. On verſa bien des pleurs à ſes funérailles. Tous ſes Domeſtiques s'imaginant qu'il étoit mort *inteſtat*, le pleurerent amérement. Moi-même, quoique je répandiſſe des larmes véritables par amitié pour

un ſi bon Maître, je ne laiſſois pas quelquefois de me repentir de m'être renfermé avec lui dans ſa Priſon. L'on t'a fait, diſois-je, de magnifiques promeſſes; mais autant en emporte le vent. Enfin, nous ne nous attendions les uns & les autres qu'à un triſte ſalaire, lorſque nous apprîmes que le Duc, un mois avant ſa mort, avoit fait un Codicile, comme s'il eût eu un preſſentiment qu'il mourroit au Château d'Almeda; & que bien loin d'oublier quelqu'un de ſes Domeſtiques, il leur laiſſoit à tous des récompenſes honnêtes & proportionnées aux différens poſtes qu'ils occupoient dans ſa maiſon.

Véritablement, quelques jours après les obſéques de ce Seigneur, Dona Catherina nous fit aſſembler; & après nous avoir fait lire le Codicile par le Secre-

taire de ſes commandemens, elle nous dit : Quand vous voudrez toucher vos legs, mon Tréſorier vous les délivrera. Ce n'eſt pas tout, mes enfans, ajoûta-t-elle, ſi vous avez envie de retourner en Sicile avec le nouveau Gouverneur, il vous donnera les mêmes gages que ſon pere vous donnoit. La Ducheſſe n'eut pas achevé ces paroles, que la plûpart des Domeſtiques témoignerent qu'ils ne demandoient pas mieux que de s'attacher au Seigneur Dom Juan. Les autres préférant le ſéjour de leur Pays à l'Italie, prirent le parti de demeurer en Eſpagne.

Comme j'étois du nombre de ceux qui n'avoient marqué aucun deſir de revoir Palerme, Dona Catherina en parut ſurpriſe : Gonzalez, me dit-elle en

particulier, j'avois compté que vous ne refuseriez pas de vouer à mon fils le même attachement que vous avez eu pour son pere; mais vous me paroissez détaché de nous, & peu disposé à faire le voyage de Sicile. Madame, lui répondis-je, la Sicile est un Pays qui doit m'être odieux après les chagrins que j'y ai eus; cependant quelque sujet que j'aye de le haïr, j'y retournerois volontiers, si j'étois persuadé que mes services fussent aussi agréables au nouueau Viceroi, qu'ils l'étoient à son prédécesseur. C'est de quoi vous ne devez nullement douter, reprit la Dame. Mon fils vous aime; il vous regarde comme un serviteur né de notre maison, & vous serez de ses premiers Domestiques celui qui aura le plus de part à sa confiance. La Ducheſſe n'eut

pas beſoin de m'en dire davantage, pour m'engager à faire ce qu'elle ſouhaitoit; & Dom Juan qui arriva là-deſſus, s'étant mêlé à notre entretien, me confirma ce que ſa mere m'avoit dit. Il ajoûta même qu'il vouloit que je fuſſe ſon premier Valet-de-chambre, ſon Confident, ſon Thomas; ce qui me parut un ſi bon poſte chez un Viceroi jeune & galant, que je n'héſitai point à l'accepter.

CHAPITRE VII.

Du départ du nouveau Gouverneur, & de l'accident qui fut cauſe que Gonzalez ne l'accompagna point en Sicile. Suites de cet accident.

LA haine & l'envie que le mérite du Duc d'Oſſone avoit fait naître, finirent avec ſa vie. Il n'eut plus d'ennemis. La Cour & la Ville applaudirent aux marques d'eſtime & d'amitié qu'il plut au Roy de donner à Dom Juan, qui devint d'abord Duc d'Oſſone, & fut mis en poſſeſſion de tous les biens de ſa maiſon qui avoient été ſaiſis de la part du Roy.

Notre nouveau Viceroi avoit tant d'impatience de ſe rendre à

Palerme, qu'il prit congé de Sa Majeſté, dès qu'il eut avis que ſix Galeres d'Eſpagne l'attendoient à Barcelone pour le tranſporter en Sicile. Il partit de Madrid avec Dona Iſabella ſon épouſe, après avoir tendrement embraſſé Dona Catherina ſa mere, qui ne jugeant point à propos de s'éloigner de la Cour, y demeura pour veiller aux interêts de ce cher fils. Elle retint auprès d'elle le vieux Thomas, qu'elle connoiſſoit pour un homme de bon conſeil, & que ſa goutte ne rendoit guéres propre à ſuivre le nouveau Gouverneur. Pour moi, j'aurois été ravi de faire ce voyage avec mon ami Quivillo; mais mon étoile ne me permit pas d'avoir ce plaiſir. Je tombai malade la veille du jour arrêté pour notre départ. Il me prit ſubitement une groſſe fié-

vre avec des redoublemens ſi violens, qu'on crut qu'elle m'alloit emporter. On fit venir auſſitôt un Médecin, qui, bien qu'il n'eût pas encore trente ans, avoit peut-être déjà tué autant de malades qu'Hypocrate. Ce Docteur, après m'avoir obſervé longtemps, dit qu'il falloit me donner de la poudre du fiel de Grenouille avec de la fromentée, aſſurant que, ſelon Pline, c'étoit un remede infaillible pour ôter toute ſorte de fiévre. Quoique je ne fuſſe pas perſuadé de l'infaillibilité de ce ſpécifique, je ne laiſſai pas de l'avaler ſur la garantie de Pline. Mais je n'eus pas ſi-tôt ce breuvage dans l'eſtomach, qu'il me cauſa des mouvemens convulſifs, qui firent juger au Médecin qu'il n'auroit pas beſoin de m'en faire prendre une ſeconde fois. Effectivement je

perdis toute connoiſſance ; & pendant trois jours que je fus dans cet état, le Docteur, l'Apoticaire & le Chirurgien m'en donnerent de toutes les façons : comme s'ils n'euſſent pas voulu en avoir le démenti. Cependant je leur échappai par le plus grand bonheur du monde.

Dona Catherina, pendant ma maladie, avoit la bonté de demander de mes nouvelles tous les jours. Elle me fit même l'honneur de me venir voir une fois ; & quand je fus convaleſcent, Thomas m'apporta de ſa part cent doublons : Voilà, me dit-il, ce que Madame vous envoye pour vous faire faire plus gracieuſement le voyage de Sicile ; car elle vous croit toûjours dans le deſſein de demeurer attaché à ſon fils, & d'aller le rejoindre à Palerme. C'eſt ma plus chere

envie, lui répondis-je ; mais dites-moi, Monſieur Thomas, ajoûtai-je en ſoûriant, le nouveau Viceroi de Sicile eſt-il auſſi galant que ſon prédéceſſeur ? Pour le moins, me repartit Thomas ; c'eſt le ſort des *Giron* de ſacrifier à l'Amour, & de voler de belle en belle. Quelque charmante que ſoit Dona Iſabella ſon épouſe, elle ne fixera pas ſon cœur volage. Allez, allez, continua-t-il en riant à ſon tour, vous aurez, ſur ma parole, de l'occupation.

D'abord que je me crus aſſez bien rétabli pour pouvoir me mettre en chemin, je partis pour Barcelone avec un Mulerier de cette Ville qui s'en retournoit à vuide. Nous allâmes ſi bon train, que nous y arrivâmes ſur la fin de la huitiéme journée. Mon Voiturier me mena par la porte

Saint Antoine à la Ville-neuve, où il me fit deſcendre à l'Enſeigne du Phénix, qui me parut une Hôtellerie de fort belle apparence. Je vous amene ici, me dit-il, préférablement à tout autre endroit, pour deux raiſons. Vous y aurez une chambre propre, un bon lit, vous y ferez bonne chere; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, vous verrez dans votre Hôteſſe une jeune Veuve charmante, de belle humeur, & qui plus eſt, très-ſage. Tant pis, lui répondis-je, en badinant. Sa ſageſſe eſt de trop pour un Voyageur qui paſſe, & qui n'a pas le temps de s'arrêter à faire l'amour. Car ſi dès demain je trouve une occaſion de m'embarquer pour l'Italie, je ne manquerai pas d'en profiter.

Comme j'achevois de parler ainſi, l'Hôteſſe vint ſe préſen-

ter devant moi : Vous la voyez s'écria le Muletier. Ne mérite-t-elle pas bien de posseder un Hôte de votre importance? Considerez attentivement cette figure-là. Je fus frappé de sa beauté, je l'avouë, & plus encore de la maniere aisée & naturelle dont elle parloit. Elle me conduisoit elle-même à la chambre qu'elle me destinoit, en me faisant les plus grandes politesses. Ce que j'attribuai au soin que le Muletier avoit pris en entrant dans l'Hôtellerie de dire que j'étois un des principaux Officiers du Duc d'Ossone, nouveau Viceroi de Sicile. De mon côté, pour payer le tribut que tout galant homme doit à une jolie femme, je lui dis cent choses obligeantes, à quoi elle fit des réponses spirituelles de l'air du monde le plus modeste. Nous

nous

nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui me fit connoître, que tout aimable qu'elle étoit de sa personne, elle avoit un esprit superieur encore à ses appas.

Elle se retira après cette conversation, & me laissa avec le Muletier, qui me demanda ce que je pensois d'une pareille Veuve. J'en suis on ne peut pas mieux affecté, lui répondis-je. Dans quel endroit d'Espagne est-elle née? Elle fait honneur à sa patrie. Je suis persuadé qu'elle est de bonne famille. J'ignore quels sont ses parens, me dit le Muletier. Je sçais seulement qu'elle est native de la Ville de Murcie, Capitale de la Province de ce nom. A ces paroles, je sentis tressaillir mon cœur, & je me troublai, sans sçavoir pourquoi. Parbleu, dis-je en moi-même,

ſi cette jeune Veuve étoit ma ſœur Inéſille, l'avanture ſeroit aſſez plaiſante. Cela pourroit bien être; mais je ne le crois pas. Cependant, c'eſt ce que je veux approfondir dès ce ſoir même, s'il eſt poſſible. Mon ami. dis-je au Muletier, comme la Ville de Murcie m'a vû naître, je ſerois curieux d'entretenir l'Hôteſſe en particulier, & de lui faire quelques queſtions ſur ſa famille que je dois connoître, à moins qu'elle ne ſoit de la plus baſſe extraction; ce que je ne puis penſer. Allez, je vous prie, la retrouver de ma part. Dites-lui que je ſuis un de ſes compatriotes, & que je voudrois bien avoir avec elle une petite converſation ſur notre commune Patrie.

Le Muletier alla ſur le champ rejoindre la Veuve, & revint un moment après. Seigneur Cava-

lier, me dit-il, vous aurez tout-à-l'heure la ſatisfaction que vous ſouhaitez. Votre Hôteſſe va venir vous la donner tout-à-l'heure. Je ne lui ai pas ſi-tôt dit que vous étiez de ſon Pays, & que vous aviez envie de l'entretenir, qu'elle en a paru toute réjouie. Elle marche ſur mes pas. Je vous laiſſe enſemble ſans témoins, afin que vous puiſſiez plus librement contenter votre curioſité. A ces mots, il ſortit de ma chambre; & l'Hôteſſe, qui le ſuivoit de près, y entra.

CHAPITRE VIII.

De l'entretien qu'il eut avec la Veuve, & de l'étonnement où ils furent l'un & l'autre, lorſqu'ils ſe reconnurent pour ce qu'ils étoient.

MADAME, dis-je à la Veuve, je viens d'apprendre que vous avez pris naiſſance dans la même Ville où j'ai reçu le jour. Vous voulez bien que nous parlions un peu de notre Pays, & que je prenne la liberté de vous demander qui vous êtes. Ce n'eſt point un deſir curieux, c'eſt une raiſon ſecrete qui m'oblige à vous faire cette queſtion. Apprenez-moi de grace, quels ſont vos patens: Seigneur Ca-

valier, me répondit-elle, je ne ſuis point d'une famille noble de Murcie; mais je ne ſuis pas non plus de la lie du peuple. Mon pere que j'ai perdu dans ma plus tendre enfance, étoit un Docteur en Médecine de l'Univerſité d'Alcala. Hé! Comment ſe nommoit-il, interrompis-je avec précipitation & tout ému? Il s'appelloit le Docteur Eſtevan Gonzalez, repartit la Veuve; mais, ajoûta-t-elle, en remarquant mon agitation, pourquoi vous troublez-vous? On diroit que vous prenez quelque interêt à ce que je vous dis. Eſt-ce que vous auriez connu mon pere? Parfaitement, lui répondis-je, auſſi-bien que ſon fils; car il me ſemble qu'il en avoit un, nommé, ſi je ne me trompe, Eſtevanille. Vous ne vous trompez point, me dit-elle, Eſteva-

nille eſt le nom de mon frere ; mais, hélas, le pauvre Garçon ! Je ne ſçais ce qu'il eſt devenu. Il ſortit un matin ſecretement de Murcie, & depuis ce temps-là, je n'ai point entendu parler de lui.

En achevant ces paroles, elle s'attendrit, & ſes yeux ſe couvrirent de larmes ; ce que je ne vis pas d'un œil ſec. Charmé d'un ſi bon naturel de fille, je ne pus me défendre de ſuivre ſon exemple. Etonnée de me voir ſi ſenſible à la douleur qu'elle faiſoit paroître : Vous pleurez, s'écria-t-elle ! Ah ! Seigneur, vous êtes mon frere. Votre ſenſibilité vous découvre ; c'eſt Eſtevanille qui s'offre à ma vûë. De grace, avouez-le moi tout-à-l'heure. Chaque moment que vous differez à faire cet aveu eſt un inſtant qui retarde

le bonheur de ma vie. Hé bien, ma ſœur, lui dis-je, touché des marques d'affection qu'elle me donnoit : Oüi, votre frere Eſtevanille eſt devant vous. En prononçant ces derniers mots, je lui tendis les bras, & nous nous embraſſâmes pendant un quart-d'heure, ſans pouvoir nous exprimer autrement la joye mutuelle que nous avions de nous rencontrer.

Après avoir accordé aux droits du ſang un moment de ſilence ſi tendre, nous commençâmes à nous demander l'un à l'autre un compte fidele de ce qui nous étoit arrivé depuis que nous avions quitté notre patrie. Je le veux bien, ma chere Inéſille, dis-je à ma ſœur, je vais vous conter de bonne foi mes bonnes & mes mauvaiſes avantures, à condition que vous me raconterez

les vôtres avec la même ſincérité. J'y conſens, répondit-elle; mais comme nous avons de part & d'autre beaucoup de choſes à nous dire, je ſuis d'avis que nous remettions à demain cette confidence réciproque, auſſi-bien l'heure de ſouper approche; & d'ailleurs, vous devez avoir beſoin de repos. Véritablement j'étois ſi fatigué du voyage, que je ne fus point fâché qu'on remît la partie au jour ſuivant. Je ſoupai donc; & m'étant couché un moment après, je dormis d'un profond ſommeil juſqu'à neuf heures du matin. Alors m'étant réveillé, je me levai frais & gaillard, & m'habillai à la hâte pour aller rejoindre ma ſœur, dont j'étois fort impatient d'entendre l'hiſtoire, & qui ne l'étoit pas moins d'entendre la mienne. Nous étions également curieux; elle

elle de ſçavoir l'état de mes affaires, & moi, les circonſtances de ſon enlévement, dont mon Oncle ne m'avoit point fait le détail.

Comme je ſortois de ma chambre, Inéſille ſe préſenta pour y entrer, en me diſant : Je vous préviens mon frere, & je vous ſomme de me tenir parole. C'eſt à quoi je ſuis diſpoſé, lui répondis-je ; prenez un ſiége, ma ſœur, & m'écoutez. Nous nous aſſîmes tous deux ; & ſans perdre de temps, je racontai mes exploits, non ſans farder quelquefois la verité. Ce que je fis avec d'autant moins de ſcrupule, que j'étois perſuadé que ma très-chere ſœur ne manqueroit pas, à ſon tour, d'en faire autant, quoique nous nous fuſſions promis l'un à l'autre d'être ſinceres. Dans une hiſtoire telle que la mienne, il y

a toujours des endroits qui demandent des adouciſſemens, & où le Héros eſt obligé de mentir pour ſon honneur. J'imitai donc les Peintres, qui pour temperer la dureté des couleurs, leur donnent une teinte plus douce. Lorſqu'il me fallut, par exemple, faire mention du teſtament de mon Oncle en ma faveur, le Lecteur s'imagine-t-il que je fuſſe aſſez ſot pour avouer ingénument à ma ſœur que je ne m'étois nullement oppoſé à l'injuſtice qui lui avoit été faite? Oh que non. Je maniai adroitement un endroit ſi délicat: Ma chere ſœur, lui dis-je d'un air affectueux, vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point je fus mortifié, quand je vis que vous n'aviez aucune part au teſtament. Tout unique heritier que j'étois de Maître Damien, je reprochai à ſa mé-

moire de vous y avoir oubliée ; & pour vous en venger, je réſolus de partager avec vous ſa ſucceſſion.

Ma ſœur m'interrompit dans cet endroit : O cœur trop généreux, s'écria-t-elle, en m'embraſſant ! Quel bonheur pour moi d'avoir un frere tel que vous ! Inéſille, lui dis-je en l'interrompant auſſi, au lieu de vous réjouir de m'avoir pour frere, plaignez-vous-en plûtôt au Ciel. Hélas ! Les biens dont j'ai hérité, & deſquels je vous deſtinois la moitié, ne ſont plus entre mes mains. Si vous voulez me laiſſer achever mon hiſtoire, vous apprendrez ce qu'ils ſont devenus.

Ces paroles étourdirent un peu ma coheritiere, qui jugeant que la ſucceſſion de mon Oncle m'avoit été ſouflée, s'en affligeoit mentalement, à ce qu'il

me ſembloit, à cauſe de ſa part & portion. Mais je ne connoiſſois pas ma ſœur. Si-tôt que j'eus fini mon récit, elle me tint ce diſcours : Mon frere, je ſuis ſâchée que vous ayez eu un démêlé avec l'Inquiſition, puiſqu'il vous a fait perdre un bien conſidérable. Ne vous imaginez pas que j'en ſois mortifiée par rapport à moi : vous ne me rendriez pas juſtice. C'eſt votre interêt ſeul, qui me rend ſenſible à ce malheur ; car je ſuis, grace au Ciel, aſſez bien dans mes affaires, & même en état de vous faire une propoſition que je vous conjure de ne pas rejetter. Demeurez avec moi. Joignons nos fortunes. Renoncez à votre nouveau voyage d'Italie, auſſi-bien pourroit-il n'être pas plus heureux que le premier. Qu'a fait pour vous le vieux Duc d'Oſſo-

ne ? Rien, & peut-être que ſon fils n'en uſera pas mieux avec vous. Il faut toûjours ſe défier des Grands Seigneurs. Pour un qui récompenſera bien ſes Domeſtiques, il y en aura trente qui les payeront d'ingratitude. Enfin, mon frere, puiſque la Providence nous raſſemble ici, ne nous quittons point. Barcelone eſt un ſéjour où peut vivre agréablement un honnête homme, & j'oſe vous aſſurer que l'argent ne vous y manquera pas. Comment donc, ma ſœur, m'écriai-je en riant, à ces derniers mots ? Vous me donnez une grande idée de votre coffre fort, & vous irritez l'envie que j'ai d'apprendre de quelle façon vous vous êtes enrichie. Votre curioſité eſt juſte, répondit Inéſille, & je vais la contenter tout-à-l'heure, ainſi

que je vous l'ai promis ; je veux dire, avec toute la ſincerité que vous ſouhaitez. Ma ſœur ayant parlé de cette ſorte, accomplit tout de ſuite ſa promeſſe dans ces termes.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE D'INESILLE

Sœur d'Eſtevanille.

VOUS ſçavez que peu de temps après la mort du Docteur Gonzalez notre pere, nous fûmes ſéparés vous & moi. Maître Damien notre Oncle vous prit chez lui pour vous enſeigner le grand Art de la Chirurgie qu'il poſſédoit à fond; & moi, qui n'avois encore que ſix ans, je fus portée au Château de Cantarilla, pour y être élevée par mon Parain qui en étoit le Seigneur, & par ma Maraine, qui depuis dix ans vivoit avec lui dans une union qui avoit tout

l'air d'un vieux mariage. Ils ſe chargerent tous deux de mon éducation ; & prirent d'autant plus de ſoin de leur filleule, qu'ils crurent remarquer en elle de la diſpoſition à répondre à leurs bontés.

Dom Iſidore de Cantarilla, mon Parain, n'eut pas le plaiſir de me voir ſortir de minorité. Il mourut, & nous laiſſa, ma Maraine & moi orphelines. Nous le pleurâmes toutes deux: l'une, ſans ſentiment ; & l'autre, par intérêt. A peine eut-il rendu l'eſprit, que ſes heritiers affamés vinrent s'emparer du Château, & d'abord en firent ſortir très-incivilement ſa mignone, ſans paroître touchés des pleurs qu'elle répandoit. Mais ils eurent quelque pitié de moi. Mon âge & ma petite figure qui embelliſſoit de jour en jour, les attendrirent un

peu. Ils tinrent même conſeil ſur ce qu'ils devoient faire de moi, & je me ſouviens qu'entr'autres, une Tante du défunt, une vieille dévote, fut d'avis que les héritiers ſe cottiſaſſent tous pour achever de m'élever, juſqu'à ce que je fuſſes capable de ſervir; ce qui fut rejetté tout d'une voix, les coheritiers n'étant pas d'humeur à m'entretenir aux dépens de la ſucceſſion. Ils aimerent mieux m'abandonner à ma Maraine, qui témoignant une tendreſſe de mere pour ſa filleule, s'offrit à ſe charger d'elle. La vieille Tante eut beau leur repréſenter le péril qu'il y avoit à me mettre entre les mains d'une perſonne du caractere de ma Maraine, ils ne firent aucune attention à ſa remontrance; & ſans s'embarraſſer de ce qu'il en pourroit arriver, ils me confierent à

ma bonne Maraine, qui m'emmena près d'Alicante dans une Ferme où elle se retira, & dont le Fermier étoit un vieux Laboureur de ses parens.

Ce Villageois nommé Talego, la reçut à merveille. C'étoit un de ces humains débonnaires, qui aiment tous ceux à qui le sang les lie, & il avoit toujours particulierement affectionné la Segnora Barberina ma Maraine, qui devint bien-tôt Maîtresse du logis. Talego avoit pour elle une aveugle complaisance, & vivoit sans femme & sans enfans; ma Maraine n'avoit aucune contradiction à essuyer. Comme la Ferme étoit aux portes d'Alicante; elle alloit tous les jours dans cette Ville. Elle y fit bien-tôt des connoissances. Elle lia commerce, entr'autres, avec la veuve d'un Alguazil, & il se trouva

tant de ſimpathie entr'elles, qu'en moins de huit jours leur union eut toute la force d'une amitié bien cimentée. Cette veuve, qui ſe nommoit Alzine, pouvoit avoir quarante ans. Elle avoit été belle, & elle conſervoit encore des reſtes de beauté capables d'inſpirer une paſſion paſſagere.

Cependant je grandiſſois à vûë d'œil dans la Ferme, & déjà je commençois à prendre la forme d'une fille nubile. Ma Maraine, qui n'avoit pas deſſein de me ſouſtraire aux yeux des hommes, jugeant qu'il étoit temps de m'accoûtumer à voir le monde, commença de me mener avec elle dans la Ville. Dès la premiere fois que j'y parus, je m'attirai les regards de plus d'un Cavalier, & je remarquai, quoique ſans expérience, qu'ils me regar-

derent avec quelque ſorte de plaiſir. Vous vous imaginez bien que, ſi je fis cette obſervation à l'âge que j'avois, ma Maraine, qui étoit grecque ſur ce Chapitre-là, ne manqua pas de la faire auſſi de ſon côté. Je m'apperçus même qu'elle en eut une ſecrete joye.

Notre bonne amie Alzine venoit quelquefois nous voir à la Ferme de Talego; mais pour une viſite qu'elle nous faiſoit, nous lui en rendions quatre, parce qu'elle avoit toûjours bonne compagnie, ce que cherchoit ma Maraine. Toutes les fois que nous allions chez la veuve de l'Alguazil, nous étions sûres d'y trouver deux ou trois Officiers de Marine, de même qu'un jeune Lieutenant d'Infanterie, qui n'attendoit, diſoit-il, qu'une occaſion favorable de paſſer à Gê-

nes, pour aller joindre ſon Régiment dans le Milanez, & qui pourtant ne partoit point. Croirez-vous bien que j'étois la cauſe de ce retardement? Ce Militaire, qui ſe nommoit Dom Gabriël de Gineſtar, plus frappé ſans doute du vif éclat de ma jeuneſſe que de ma beauté, devint amoureux de moi; mais au lieu de me déclarer ſa paſſion comme un étourdi, il eut la prudence de la cacher ſous un dehors trompeur, dont tout le monde eût été la dupe. Pour moi j'admirois ce Garçon-là. J'étois étonnée de voir un Adoleſcent de ſa profeſſion, ſi ſage & ſi poſé. Cependant il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit; & le petit traître levant bien-tôt le maſque, nous fit voir que nous jugeons quelquefois fort mal des hommes que nous croyons ver-

tueux. Dom Gabriël forma le deſſein de m'enlever, & prit ſi bien ſon temps & ſes meſures, qu'il l'exécuta ſans peine un ſoir que je m'en retournois toute ſeule à la Ferme ; ce qui m'arrivoit rarement, mais ce qui pour mon malheur, devoit m'arriver ce ſoir-là. Trois ou quatre hommes vinrent à l'improviſte me prendre entre leurs bras, & me porterent en un inſtant à bord d'un bâtiment qui attendoit mes Raviſſeurs ſur la rive du Golphe, & qui mit auſſi-tôt à la voile.

Je m'étois évanouie de frayeur, dès que ces hommes s'étoient ſaiſis de moi, & mon évanouiſſement fut de longue durée. Je repris pourtant mes eſprits ; & parcourant alors des yeux tous les viſages qui m'environnoient, je démêlai celui de D. Gabriel de

Gineſtar, qui, pour prévenir mes reproches, ou du moins les rendre un peu moins aigres, me dit d'un air ſoumis & reſpectueux : Charmante Inéſille, vous avez ſujet, je l'avoue, de vous plaindre de moi, ou plûtôt de me regarder comme un monſtre ; mais ſi ſuſpendant votre juſte colere, vous voulez m'écouter de ſang froid un moment, vous ne trouverez pas mon crime indigne de pardon. Faites, s'il vous plaît réflexion, que je ne vous arrache point au pere & à la mere dont vous tenez le jour, mais à une Maraine, qui n'eſt qu'une Etrangere dans votre famille, à une femme qui auroit vendu votre honneur ; car je la connois mieux que vous, & je ſuis aſſuré, qu'elle ne vous élevoit que dans cette infâme vûë. Ainſi, belle Inéſille, ajoûta-t-il,

bien loin de ne voir en moi qu'un raviſſeur, ſongez que je ſuis un homme envoyé du Ciel, pour ſauver votre innocence du péril qui la menaçoit. Je ſuis un Gentilhomme aſſez riche. Je vous adore. Souffrez que je vous conduiſe à mon Château, où, pour vous faire voir la pureté de mes intentions, je commencerai par vous épouſer, ſi ma perſonne vous eſt agréable.

Tel fut le diſcours que me tint Dom Gabriël avec un air de perſuaſion, qui me jetta de la poudre aux yeux. Au lieu de me répandre en invectives & en imprécautions contre lui, je ne lui répondis que par des pleurs & des gémiſſemens. Il me laiſſa donner un libre cours à mes plaintes; & tandis que je m'affligeois avec aſſez de modération, le fatal Vaiſſeau qui me portoit, arriva

arriva près de Tortoſe, dans un endroit où mon Pâris me fit mettre à terre. Enſuite m'ayant fait monter avec lui dans une Chaiſe roulante préparée par ſes ſoins, il me mena au Château de Gineſtar. Vous vous imaginez bien, mon frere, que je ne me voyois pas, ſans trembler, au pouvoir d'un Raviſſeur; mais ce Raviſſeur paroiſſoit ſi reſpectueux & ſi poli, qu'il m'ôtoit la moitié de ma frayeur. Je vous avouerai même, puiſque je vous ai promis de ne vous rien celer, que je m'accoûtumai peu-à-peu à le regarder ſans frémir.

J'interrompis en cet endroit ma ſœur: Ma chere Inéſille, lui dis-je, il n'eſt pas difficile de deviner le reſte. Vous trouvâtes le Cavalier aimable, vous répondîtes à ſon amour, & vous demeurâtes ſa Maîtreſſe, ſans de-

venir ſa femme. Pardonnez-moi, repartit Inéſille, il m'épouſa, comme il me l'avoit promis, & me fit connoître que j'étois mariée à un très-honnête homme. Il avoit pour moi toutes les complaiſances qu'on peut attendre d'un époux, & mon cœur ſenſible à ſa tendreſſe, ne le payoit pas d'ingratitude. Nous vivions dans l'union la plus parfaite; mais à peine eûmes-nous goûté les douceurs d'un heureux hymenée, qu'il fallut nous ſéparer. Dom Gabriël fut obligé de partir pour l'Italie, où il n'eut pas plûtôt joint ſon Régiment, qu'il perdit la vie dans la premiere bataille où il ſe trouva.

Pour ſurcroît de malheur, pourſuivit Inéſille, avec la triſte nouvelle de ſa mort, j'appris une choſe que j'ignorois; car mon mari ne m'avoit jamais dit

ſes affaires : je ſçus qu'il n'avoit pour tout heritage de ſes peres qu'un beau nom ; que ſon Château de Gineſtar étoit engagé pour des ſommes qui alloient fort au-de-là de ſa valeur ; en un mot, que je ſerois bienheureuſe, ſi l'on ne me chicannoit point ſur le petit douaire que Dom Gabriël m'avoit aſſigné en m'épouſant.

Me voilà donc devenue une Veuve noble & indigente ; mais une Douairiere de quinze ans eſt rarement abandonnée de tout le monde. Dom Coſme de Tiviſa, Gentilhomme, qui avoit une Terre auprès du Château de Gineſtar, & qui étoit oncle de feu mon époux, vint bien-tôt m'offrir ſes ſervices. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, une figure de Philoſophe, un Seneque, qui ne parloit que

par Sentences. Il venoit me voir ſouvent, & ſur-tout depuis que j'étois veuve : Ma Niéce, me dit-il, dès la premiere viſite qu'il me fit après la mort de Dom Gabriël, ſi je ne puis guérir votre douleur, je puis du moins vous donner une conſolation capable de l'adoucir, en vous offrant ma bourſe avec mes conſeils.

Il accompagna une offre ſi généreuſe de tant de diſcours affectueux, & il me parut ſi touché de mon ſort, que je rendis grace au Ciel d'avoir rencontré un homme ſi compatiſſant à mes malheurs. Il gagna d'abord ma confiance par l'air de ſincerité qu'il affectoit, & de plus par ſon âge, car je croyois les Vieillards affranchis de la tyrannie de l'Amour. Mais je fus bien-tôt déſabuſée. Le Philoſophe Dom Coſme, dès ſa ſeconde viſite, me

fit connoître que malgré ſa Philoſophie, il avoit conçu pour moi une paſſion violente. Il avoit beau la vouloir couvrir du voile de l'amitié, elle perçoit à travers ſes diſcours. Dans notre entretien il me propoſa d'abondance du cœur, d'aller demeurer avec lui, en me diſant: Les Créanciers de Dom Gabriël vont inceſſamment s'emparer du Château de Gineſtar. Vous ne devez point attendre qu'ils vous en chaſſent. Venez chez moi, ajoûta-t-il d'un air doucereux, venez à ma Terre. Vous ſçavez que c'eſt un ſéjour agréable. D'ailleurs, j'ai pour voiſines quelques Dames de mérite avec qui vous paſſerez gracieuſement le temps, & vous vivrez enfin avec un Oncle, qui fera ſon bonheur de vous poſſeder chez lui.

A ces paroles, je dis en moi-même: Oh, oh! Voilà un Oncle bien affectionné. Je crains fort qu'il n'ait envie de me faire payer bien cher l'hoſpitalité qu'il me veut donner. Je preſſens qu'il me propoſera ſa main, & que l'état de mes affaires ne me permettra point de la refuſer. Mon preſſentiment ne fut pas faux. Dom Coſme me déclara bien-tôt en termes formels, qu'il étoit fortement épris de mes charmes & prêt à m'épouſer; ajoûtant à cela, pour dorer la pilule, & me la faire avaler avec moins de répugnance, qu'il m'avantageroit d'une maniere qui ſuppléroit à la jeuneſſe qu'il n'avoit plus. Si je n'euſſe conſulté que mon goût, il eſt certain que j'aurois congédié poliment un Oncle, dont la figure étoit peu propre à prévenir en ſa faveur une jeune Niéce;

mais je penſois déjà ſolidement, & je conſentis enfin, quoiqu'avec averſion, que ce vieux Gentilhomme devint mon ſecond Mari.

Un homme qui ſe marie dans ſon arriere ſaiſon à une perſonne dont il pourroit être le grand-pere, s'y attache ordinairement un peu trop. Auſſi le malheureux Dom Coſme ne la fit-il pas longue. Je redevins veuve au bout de ſix mois, avec cette différence, que mon ſecond mariage m'avoit miſe un peu plus à mon aiſe, ſans me faire perdre aucun de mes agrémens; car mes deux époux n'avoient fait que paſſer comme deux ombres. A ces paroles, qui me firent rire, je dis à ma ſœur: Je crois que vous ne demeurâtes pas en ſi beau chemin. Venons à votre troiſiéme mariage. Oh! s'il vous plaît,

mon frere, me répondit-elle ; ne tournez point en raillerie les choſes ſérieuſes que je vous dis. Je ne vous raconte rien, ce me ſemble, qui doive vous prévenir contre ma vertu. Au contraire, lui repartis-je, bien loin de déſapprouver votre ſecond hymenée, il me paroît faire l'éloge de votre ſageſſe & de votre prudence. Mais ſi vous continuez de voler de nouvelles en nouvelles nôces, je crains qu'on ne vous accuſe d'avoir trop donné dans le légitime.

A ce que je vois, mon frere, dit alors Inéſille, en ſoûriant & en rougiſſant tout enſemble, vous aimez la plaiſanterie. Il eſt conſtant que, ſi j'avois encore eu pluſieurs autres époux, je ſerois une franche fiancée du Roy de Garbe ; mais je n'ai donné qu'un ſucceſſeur à Dom Coſme.

Paſſez

Paſſez-moi, de grace, mon troiſiéme Mari; c'eſt celui de tous que j'ai le plus aimé. Je vais vous apprendre quel homme c'étoit, & comment après d'aſſez courtes amours, l'hymen nous unit de ſes plus doux nœuds, & par quel accident la mort me le ravit au commencement de ſes plus beaux jours.

Trois mois après la mort de Dom Coſme, je quittai la Campagne pour aller occuper à Tortoſe une maiſon que j'y avois louée. Là, jouiſſant du privilége des Veuves, je recevois compagnie chez moi, ou bien je l'allois chercher en ville chez des Dames de mes amies. Un jour que j'étois dans une maiſon où il y avoit une belle aſſemblée, il y entra un jeune Cavalier, qui s'y fit d'abord diſtinguer par une figure que tout le monde

admira. Je m'apperçus ſur-tout que les Dames le regarderent de bon œil, & pour vous parler de bonne foi, je fus charmée de ſa bonne mine. Mais ſi je pris plaiſir à le conſiderer, j'en eus bien davantage en remarquant qu'il n'eut plus d'attention que pour moi, dès qu'il m'eut apperçuë. Cette obſervation flata fort ma vanité, & me fit ardemment ſouhaiter de ſçavoir le nom & la qualité de l'Inconnu. Je ne ſortirai point de cette maiſon, diſois-je, que je n'aye pleinement ſatisfait ma curioſité: Qui eſt ce jeune Gentilhomme, ſe demandoit-on tout bas les uns aux autres dans l'Aſſemblée? Comment l'appelle-t-on? Ceux qui ne l'ignoroient pas, le diſoient aux autres à l'oreille; ſi bien que j'appris enfin que ce dangereux mortel ſe nommoit Saloni, &

qu'il étoit fils d'un riche Marchand de la Ville de Barcelone.

Quand je ſçus que ce n'étoit pas un homme de qualité, comme je l'avois crû ſur ſa mine, je pris fierement mon parti en digne Veuve de deux *Hidalgos*. Je ceſſai de m'occuper l'eſprit de ce jeune Bourgeois; mais il n'en fut pas de même de lui. Dès le lendemain, je le vis paſſer & repaſſer devant mes fenêtres, en leur lançant de vives œillades; ce qui me fit juger que le petit téméraire oſoit élever ſa penſée juſqu'à moi. Il ne ſe contentoit pas d'aſſiéger ma maiſon pendant le jour, il venoit paſſer ſous mon Balcon une partie de la nuit à jouer de la Guitarre & à chanter; car il avoit la voix fort agréable. Il ne s'en tint pas à ſes chanſons; il gagna par ſes préſens

Laure ma Suivante, qui lui promit, pour ſon argent, de lui procurer un entretien avec moi. Elle ſçavoit bien que j'avois trouvé Saloni fort aimable. Je le lui avois avoué confidemment, & elle ne doutoit nullement que je ne conſentiſſe à le voir. Néanmoins lorſqu'elle m'en fit la propoſition, je fis la difficultueuſe; mais ma Soubrette, à l'aide de l'Amour, leva mes difficultés, de maniere qu'une belle nuit elle introduiſit Saloni dans mon appartement comme un Galant favoriſé.

Il commença par ſe jetter à mes genoux, en me diſant avec tranſport: Ah! ma Reine, j'ai donc enfin le bonheur de pouvoir vous confirmer de vive voix, ce que mes yeux vous ont déjà dit. Je n'ignore pas qu'un homme, qui n'eſt point d'une

illuſtre naiſſance, ne peut, ſans témérité, vous offrir ſa foi; mais la paſſion que vous m'avez inſpirée, me domine, & me force à rompre le ſilence. A ces mots, il s'arrêta pour entendre ma réponſe, qui fut telle, qu'il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que je lui pardonnois ſon audace. Au lieu d'affecter du moins un peu de fierté, pour faire honneur à la mémoire de mes deux époux; je n'eus pas même la force de me trahir, juſqu'à lui cacher le fond de mon cœur. Il y lut ſa victoire; & pour en profiter, il me tint tant de diſcours tendres & paſſionnés, que j'en fus troublée. Il eſt vrai que je ne l'étois pas moins de ſa figure, qui me paroiſſoit raviſſante. Outre cela, j'avois affaire à un Garçon vif & preſſant. Voilà bien des choſes embarraſſantes, comme vous

voyez. Cependant malgré la foibleſſe que je ſentois pour lui, j'eus aſſez de fermeté pour le faire ſortir de chez moi avant le jour, ſans avoir fait péricliter mon honneur dans une converſation ſi dangereuſe.

Cela eſt heureux, ma ſœur; m'écriai-je en cet endroit de ſon récit, & vous me faites trembler pour la ſeconde entrevûë. Raſſurez-vous, mon frere, me répondit Inéſille. Pour diſſiper promptement vos allarmes & abreger mon hiſtoire, je vous dirai que Saloni m'écrivit le jour ſuivant une Lettre, par laquelle il me marquoit tant d'impatience de m'épouſer, qu'il alloit, diſoit-il, partir ſur le champ pour ſe rendre auprès de ſon pere & lui demander ſon agrément. Je lui fis dire par Laure, que j'approuvois ſon deſſein, &

que mon consentement étoit attaché à celui de son pere. Là-dessus le Galant vole à Barcelone, & revient au bout de huit jours: Madame, me dit-il, j'ai l'aveu de mon pere. Vous m'avez promis le vôtre. Daignez hâter mon bonheur. Vous vous imaginez bien qu'après cela nous ne tardâmes guéres à nous marier. Quinze jours après nos nôces, mon Mari me conduisit à Barcelone.

Je ne sçai, poursuivit Inésille, si dans ce moment vous ne me reprochez pas en vous-même d'avoir donné ma main à un Bourgeois, après avoir épousé deux Gentilshommes. Je vous parois peut-être avoir dérogé... Fi donc, ma sœur, interrompis-je en riant, me croyez-vous assez sot, pour trouver mauvais que la fille d'un Médecin s'allie dans la

famille d'un Marchand de Vin ? Fuſſiez-vous fille d'Hypocrate même, je ne vous blâmerois pas Je crois, comme vous, reprit ma ſœur, que je n'ai point mal fait. Auſſi vous avouerai-je franchement, avec tout le reſpect que je dois à la mémoire de mes premiers époux & à celle de mon pere, que je me ſoucie fort peu que leurs Manes rougiſſent de mon troiſiéme hymenée. Je n'eus pas ſujet de me repentir de l'avoir contracté. Le pere de mon époux me fit l'accueil le plus gracieux, & conçut pour moi la plus tendre amitié. Il ne ſçavoit quelles careſſes me faire, tant il étoit ſatisfait de m'avoir pour belle-fille : Je ſuis ravi, diſoit-il à ſon fils à tout moment, que tu m'ayes choiſi une brû ſi digne de ton amour & de mon affection.

Si ce bon Vieillard me prit en

amitié, je répondis bien-tôt à ſes ſentimens, ou pour parler plus juſte, je m'attachai ſi fortement à lui, que quand il auroit été mon propre pere, je ne l'aurois pas aimé davantage. J'étois donc cherie de mon Beau-pere, & adorée de mon époux. Jugez ſi je menois une vie heureuſe. Mais comme dans ce monde tout eſt ſujet à changer, ma félicité s'évanouit, ainſi que je vais vous le rapporter. Dans le temps que nous nagions encore au logis dans la joye, la conſternation ſucceda tout à coup à notre allégreſſe. Un Colera-morbus, vulgairement appellé un Trouſſegalant, emporta mon époux en moins de deux jours, ſans que les plus habiles Médecins de Barcelone puſſent le ſauver.

Mon Beau-pere & moi nous fûmes ſi vivement touchés de la

mort de mon mari, que nous en tombâmes malades de chagrin. Cependant le Ciel nous fit la grace de réſiſter à notre douleur, & nous nous rétablîmes peu à peu. Alors le vieux Saloni me dit : Ma fille, n'abandonnez pas, de grace, un pere, qui a beſoin de vous pour ſe conſoler. Tenez-moi lieu du fils que j'ai perdu. Ne vous remariez point... Ah! Que me dites-vous, m'écriai-je, en l'interrompant avec précipitation? Je ne veux jamais entendre parler ni d'Epoux, ni d'Amans. Je ne veux plus rien aimer après mon cher Saloni. Quand la Fortune me préſenteroit un Prince... Le bonhomme ne me donna pas le tems d'achever; & m'embraſſant avec tranſport: Ma fille, s'écria-t-il, vos ſentimens me charment, & vous méritez bien les avantages que j'ai

deſſein de vous faire. Je prétends vous laiſſer tous mes biens, & dès aujourd'hui je vous rends Maîtreſſe de cette Hôtellerie. Il ne ſe contenta pas de parler de cette ſorte; il appella tous ſes Domeſtiques, pour leur déclarer qu'il me donnoit un empire abſolu ſur eux. Quoique ce petit pouvoir flatât peu ma vanité, je l'acceptai volontiers, puiſque cela faiſoit plaiſir à mon Beaupere.

Dès qu'on ſçut dans Barcelone, que la Veuve du jeune Saloni tenoit l'Hôtellerie du Phœnix, les Jeunes gens y vinrent en foule; & lorſqu'ils virent qu'au lieu de me prêter à leur badinage, je leur parlois avec une retenue que toutes les Hôteſſes n'ont pas ordinairement, ils m'en eſtimerent davantage; de ſorte que je gagnai à cela une bonne réputation.

Il y avoit déjà près de trois ans que j'avois l'adminiſtration de cette Hôtellerie, quand mon Beau-pere paya le tribut que nous devons tous à la nature, & me laiſſa par teſtament des biens conſidérables. Je le pleurai de bon cœur; mais après avoir eu la force de me conſoler de la perte de ſon fils, je ne fus point aſſez foible, pour devenir inconſolable de la ſienne. J'eſſuyai donc mes larmes & continuai mon commerce, qui a toujours proſpéré depuis ce temps-là.

CHAPITRE X.

Gonzalez ſe prépare à quitter ſa Sœur, pour aller joindre le nouveau Viceroi de Sicile; mais il apprend une nouvelle qui l'empêche de partir, & qui lui fait prendre la réſolution de reſter à Barcelone.

APRE'S qu'Inéſille eut conté ſon hiſtoire, elle me parla en ſœur affectionnée: Je vous ai déjà témoigné, mon frere, me dit-elle d'un air qui répondoit de ſa ſincerité, que ſi vous vouliez fixer votre ſéjour à Barcelone, vous y ſeriez avec une ſœur, qui a du bien de reſte pour elle & pour vous. Demeurons enſemble. Vous m'aiderez de

vos conſeils dans les occaſions où j'en aurai beſoin. Ma ſœur, lui répondis-je, j'atteſte ici le Ciel que je préférerois la douceur de vivre avec vous, à tous les partis qu'on me pourroit propoſer, ſi je le pouvois avec honneur; mais, vous le ſçavez, j'ai des engagemens qui me lient. Je ne puis me diſpenſer d'aller à Palerme. Tout ce qu'il m'eſt permis d'accorder au plaiſir de revoir une ſœur ſi digne de ma tendreſſe, c'eſt de faire quelque ſéjour dans cette Ville.

Inéſille jugeant qu'elle voudroit en vain me détourner de ma réſolution, ceſſa de la combatre. Il eſt vrai que pour la faire conſentir à mon départ avec moins de regret, je lui promis de revenir dans deux ans tout au plus tard la rejoindre à Barcelone, pour ne me plus

ſéparer d'elle. Après avoir paſſé quatre mois fort agréablement avec ma ſœur, je me diſpoſois enfin à m'embarquer pour l'Italie, lorſqu'on apprit à Barcelone la mort de Dom Juan Tellés, nouveau Viceroi de Sicile. Je doutai d'abord de cette nouvelle, quoiqu'il n'y en eût point de plus vraiſemblable que celle-là, & je ne laiſſai pas pourtant d'en attendre la confirmation avec beaucoup d'inquiétude. Mais ce bruit ſe répandit bien-tôt de façon, qu'il ne me fut plus permis de n'y point ajoûter foi. On ſçut avec certitude que Dom Juan, nouveau Duc d'Oſſone, quelques mois après avoir été reçu des Siciliens avec une joye incroyable, en mémoire de ſon pere, étoit mort d'une maladie que les Médecins de Palerme n'avoient pû guérir.

Quand ma ſœur vit que je ne doutois plus de cette nouvelle, la joye qu'elle en eut, éclata : Oh ! ça, mon frere, me dit-elle, la face de vos affaires eſt changée. Vous n'avez plus d'engagemens qui vous empêchent de lier votre ſort au mien. Mais je crains qu'il ne vous prenne encore envie de vous attacher à la Nobleſſe, quoique les Grands Seigneurs à qui vous vous êtes dévoué juſqu'ici, n'ayent pas trop bien payé votre zéle & vos ſervices. Banniſſez cette crainte, ma chere ſœur, lui répondis-je. Comptez que je ſuis bien revenu du ſervice des Grands. Il eſt plus doux de vivre dans l'indépendance, que d'avoir des Maîtres. J'aime mieux être chez vous votre premier Garçon, qu'Officier d'un Duc ou d'un Marquis. Oui, je me fais un plaiſir

ſir charmant de partager avec vous les ſoins & les attentions que demande votre Hôtellerie ; & de vous aider à remplir vos devoirs. Enfin, je ſuis perſuadé que je jouirai chez vous d'une félicité parfaite, pourvû que vous ne me donniez pas de Beau-frere. Je ne ſuis pas, je l'avoue, ſans appréhenſion là-deſſus. Oh ! s'écria, ma ſœur, ayez ſur cela l'eſprit en repos. On ne me reverra jamais au pouvoir d'un Mari. Je dois, ce me ſemble, ajoûta-t-elle en riant, être contente d'en avoir eu trois ; quoique les trois enſemble n'en ayent pas valu un bon.

Il eſt vrai, lui dis-je, que vos mariages ont duré ſi peu, qu'on ne doit point vous les reprocher. Mais reſtez-en là. Pour rendre notre union inaltérable que le Temple de l'Hymen ſoit tou-

jours fermé pour nous deux Point de Beau-frere, point de Belle-ſœur dans notre ménage, ſi nous voulons qu'il y regne une heureuſe intelligence. Je vous l'ai déjà dit, reprit Inéſille, & je vous le répete, je n'encenſerai plus les Autels de ce Dieu. J'en jure par tout ce qui peut rendre un ſerment inviolable. De mon côté, ma ſœur, lui répliquai-je, il y a long-temps que j'ai fait vœu de mourir dans le célibat, & vous devez être aſſurée que j'accomplirai mon vœu.

Après nous être bien promis réciproquement de paſſer le reſte de nos jours, elle, dans l'agréable veuvage où elle avoit le bonheur d'être, & moi, dans la condition libre & douce de Garçon, à laquelle aucune autre n'eſt comparable, elle me dit: Mon frere, je vous aſſocie à

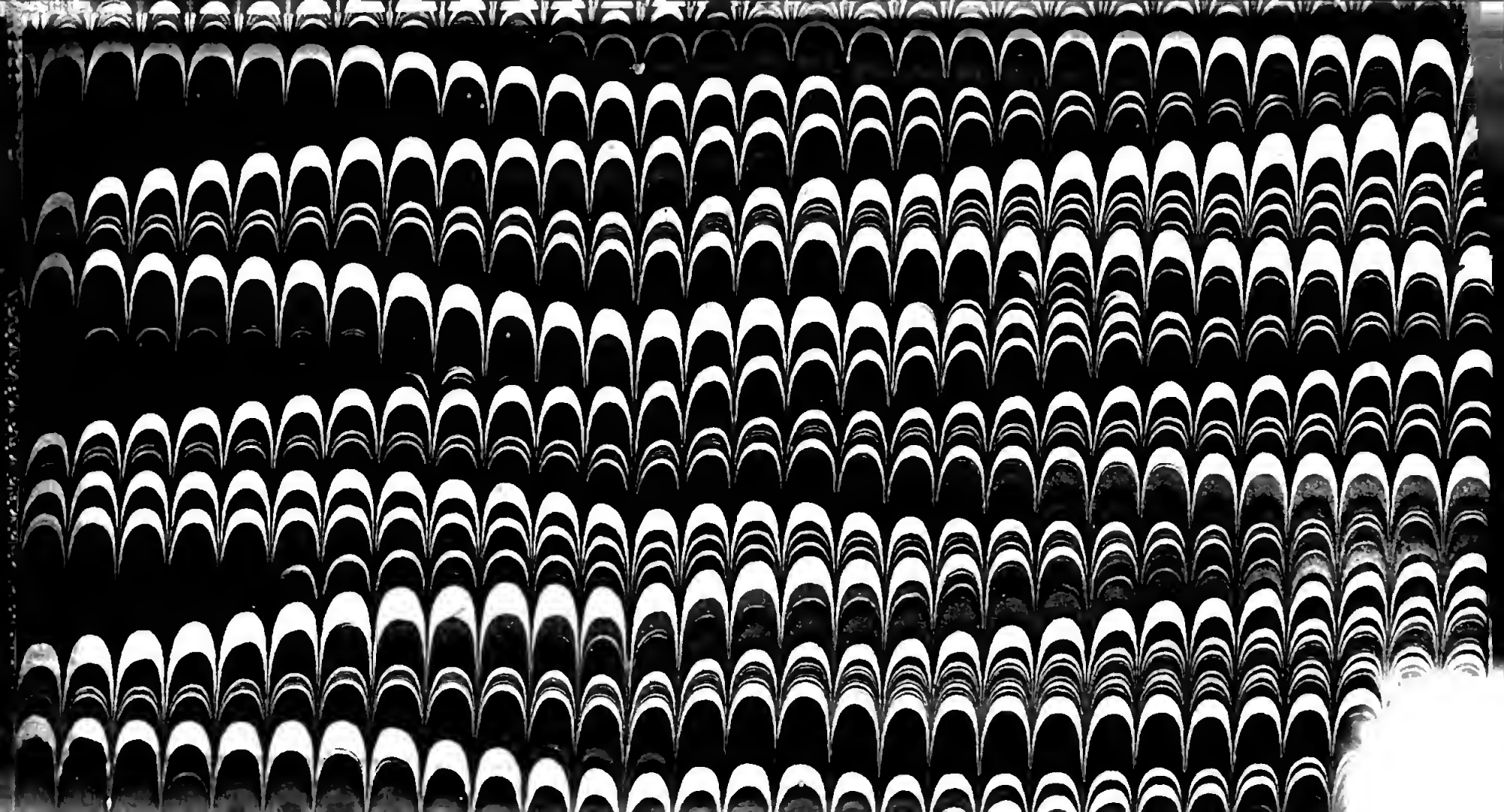
mon Hôtellerie, & à ma fortune qui eſt déjà dans un état floriſſant. Augmentons-la, s'il ſe peut, par nos ſoins, & paſſons pardevant Notaires un bon Acte, par lequel nous déclarerons que tous nos biens ſont communs, & que nous voulons qu'ils demeurent au ſurvivant. Je ne fus point aſſez ennemi de mon bonheur, pour refuſer de profiter de la généroſité d'Inéſille. Je ſignai volontiers l'Acte en queſtion, & par ce trait de plume qui fut le fondement de ma fortune, je me fis un heureux ſort.

Me voilà donc, grace au Ciel, devenu Maître d'Hôtellerie, & je prévois que ce ſera ma derniere condition, tant j'en ſuis ſatisfait. Hé! Que voudrois-je de plus? J'ai toutes choſes en abondance, & je méne une vie indépendante. Cela n'eſt pas vrai;

me dira quelque Lecteur contrariant. Eſt-ce vivre dans l'indépendance, que de ſervir le Public? N'eſt-ce pas plûtôt être valet de tout le monde? Oui, moralement parlant; mais il y a bien de la différence d'un homme conſacré au ſervice du Public, à un homme qui ſert un Particulier. Le premier fait des civilités à ſes pratiques pourleur argent; le ſecond rampe comme un miſérable, devant ſon Maître. L'un enfin, ſert ſans être eſclave, & l'autre eſt eſclave, tant qu'il ſert.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.

961519



BIBLI